

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MACHIAVEL : POLITIQUE ET ART DE LA GUERRE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

OLIVIER LECLERC-PROVENCHER

JANVIER 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Pour avoir contribué, d'une manière ou d'une autre, à mon mémoire ou simplement à l'achèvement de mes études de maîtrise en philosophie, je tiens d'abord à remercier mes parents, ma conjointe et mes amis. Sans leurs aides financières, mais surtout sans leur support moral, je n'aurais pu compléter et même aspirer à atteindre ce niveau académique. Je tiens également à remercier mes collègues Marc-Antoine Morin, Manuel Alejandro Vasquez Villavicencio et Nelly Dennene qui avec leur aide et leurs conversations m'ont permis d'émerger souvent d'une lourde solitude. Je remercie aussi certains professeurs au département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal comme Mauro Rossi, Vincent Guillin et Amandine Catala qui, parfois sans même le savoir, avec quelques bons mots ont orienté mon parcours universitaire et m'ont donné envie de persévérer.

Ensuite, je tiens à remercier tout particulièrement les membres du comité d'évaluation, Monsieur Dario Perinetti et Monsieur Christian Nadeau qui avec leurs remarques et leurs commentaires m'ont permis d'améliorer et de mener à terme mon projet de mémoire.

Finalement, je voudrais témoigner toute ma gratitude à Madame Dominique Leydet sans qui ce travail n'aurait simplement pas été possible. Ses conseils, son aide et son appui ont été, pour moi, des dons extraordinaires qui m'ont permis de réussir mes études de 2^e cycle. Grâce à elle, j'ai le sentiment que j'ai beaucoup appris.

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
1. CHAPITRE I	
MACHIAVEL ET LES CONFLITS.....	11
1.1 Les aspects négatifs du conflit.....	15
1.1.1 La violence.....	16
1.1.2 Critique des conflits de partisans.....	19
1.2 Le peuple chez Machiavel.....	23
1.2.1 Débordements populaires.....	24
1.2.2 Faiblesses politiques de la multitude.....	27
1.3 Le gouvernement idéal.....	32
1.3.1 République mixte.....	34
1.3.2 Machiavel, Polybe et la démocratie.....	39
1.4 Conclusion.....	44

2. CHAPITRE II

CONCEPTION DES CONFLITS INTERNES	46
2.1 Le conflit d’humeurs.....	47
2.1.1 Les effets du conflit d’humeurs.....	55
2.2 Le conflit de partisans.....	58
2.2.1 Les effets des conflits de partisans.....	66
2.3 Transformation des humeurs antagoniques en conflit de partisans.....	70
2.4 Conclusion.....	73

3. CHAPITRE III

CONFLITS ET LIBERTÉ POLITIQUE.....	76
3.1 Le peuple en armes : retour sur les chapitres V et VI des Discours.....	79
3.2 Machiavel, l’art militaire et l’empire.....	88
3.2.1 Machiavel et l’Empire romain.....	89
3.2.2 Une certaine vision de l’armée.....	92
3.3 Conflits et liberté : le tragique chez Machiavel.....	97
3.3.1 Conflits internes, conflits externes et liberté politique.....	98
3.3.2 Une vision tragique du monde et de la politique.....	101
3.4 Conclusion.....	107

4. CHAPITRE IV	
CONCLUSION.....	109
5. BIBLIOGRAPHIE.....	115

RÉSUMÉ

À travers cette recherche, nous avons comparé la conception du conflit interne développé par Nicolas Machiavel dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live* et celle avancée dans les *Histoires florentines*. Dans le premier chapitre, nous avons d'abord tenté de démontrer qu'il n'y avait pas de rupture entre les textes du penseur florentin sur cette question. Ainsi, Machiavel conserve, au travers de toute son œuvre, sensiblement la même vision du conflit interne aux cités. Ensuite, nous avons souhaité expliquer, dans le second chapitre, la position particulière que ce penseur défend sur le conflit. D'un côté, il « louange », jusque dans une certaine mesure, les conflits entre les élites et le peuple et de l'autre côté, il critique vivement les conflits de partisans. Cette réflexion qui peut, à première vue, paraître paradoxale révèle en fait une pensée politique des plus riches et des plus singulières. La dernière partie de notre recherche consiste, dans le troisième chapitre, à décortiquer cette pensée politique originale en montrant le rapport établi chez Machiavel entre conflit, politique et liberté. Ultimement, lors de cette dernière section du mémoire, nous avons voulu montrer que, bien que la philosophie politique machiavélienne soit liée à des concepts comme ceux du conflit et de la guerre, la pensée du Florentin ne peut être associée à une notion comme celle de l'impérialisme. Pour nous, Machiavel est avant tout un penseur tragique de la politique.

Mots-clés : Machiavel, conflit, politique, guerre, république, liberté.

INTRODUCTION

Dans son livre *Histoire de la sexualité, la volonté de savoir*, Michel Foucault développa une conception originale et singulière du pouvoir. Pour lui, le pouvoir ne devait plus être entendu comme l'ensemble des institutions qui garantissent la soumission des citoyens, ou bien comme un mode d'assujettissement ou de normalisation qui prendrait la forme de règles¹. Foucault désirait également éloigner son analyse de la définition politique classique qui entrevoit le pouvoir comme la domination d'un groupe ou d'un individu sur l'ensemble de la société². Selon le philosophe, il fallait plutôt comprendre ce phénomène comme la multiplicité des rapports de force qui sont immanents et que l'on retrouve dans tous les aspects de la vie humaine³. À propos du pouvoir, il écrivait : « il se produit à chaque instant, en tout point ou plutôt dans toute relation d'un point à un autre. Le pouvoir est partout; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout »⁴. En développant davantage son analyse et en concevant le pouvoir en terme de rapport de force, le philosophe allait même jusqu'à affirmer qu'il fallait renverser la célèbre formule de Clausewitz et entrevoir la politique comme la poursuite de la guerre par d'autres moyens⁵. Vu sous cet angle, guerre et politique s'entremêlaient et ne formaient plus que les deux faces d'une même médaille. Celle de la lutte conflictuelle inhérente à toute vie humaine que l'on poursuit soit par des moyens violents, soit par des moyens moins brutaux.

À cette conception novatrice et extrêmement intéressante du pouvoir, compris comme un phénomène émanant du conflit mouvant et inhérent à l'activité humaine, Foucault reconnaissait une parenté bien singulière : Machiavel. Selon lui, le secrétaire florentin

¹ Michel Foucault. *Histoire de la sexualité I*. Gallimard. 1976. p.121

² Idem.

³ Ibid. p.121-122

⁴ Ibid. p.122

⁵ Ibid. p.123

avait été l'un des rares penseurs politiques à entrevoir le pouvoir du Prince sous la forme d'un rapport de force⁶. Néanmoins, le philosophe français voulait dépasser le penseur florentin en éliminant la figure du prince de sa nouvelle vision du pouvoir⁷. Selon lui, il fallait faire comme Boulainvilliers et récupérer cette idée machiavélienne de la « guerre continue » et l'employer dans un champ historique plutôt que comme une technique politique devant servir le souverain⁸. Michel Foucault avait peut-être une interprétation quelque peu limitée de la pensée de cet auteur italien, puisqu'il est faux de croire que la philosophie machiavélienne a pour seul objectif de servir le prince et les puissants. Reste que son analyse révèle un point fondamental de la philosophie de Machiavel. Il est vrai que dans les écrits du secrétaire florentin, la politique apparaît souvent comme un conflit incessant ou comme une interminable opposition entre les divers éléments du corps social. S'inspirant sans doute de l'idée de Foucault, dans son *Vocabulaire de Machiavel*, Thierry Ménissier écrit au mot guerre (*guerra/conflitto*) : « on pourrait presque inverser la formule clausewitzienne, et affirmer que pour Machiavel la politique est la continuation de la conflictualité par d'autres moyens »⁹.

Aujourd'hui, c'est presque un lieu commun de décrire Machiavel comme un penseur du conflit. On pourrait même dire, à la suite de Mikael Hörnqvist, qu'il est un penseur des armées et de la guerre¹⁰. De nombreux interprètes affirment même que ces thèmes (conflit et guerre) sont les enjeux centraux de l'œuvre machiavélienne¹¹. Chose certaine, le conflit est un thème récurrent dans les divers textes de cet écrivain. Il apparaît constamment et de différentes manières dans plusieurs de ses ouvrages. L'auteur italien traite de la guerre entre cités, de la façon de former une armée, mais aussi bien des conflits sociaux qui animent une république, des querelles familiales qui ont fait l'histoire de sa ville natale, et, encore, des moyens qu'un individu doit prendre

⁶ Ibid. p.128

⁷ Idem.

⁸ Michel Foucault. « Il faut défendre la société ». Gallimard/Seuil. 1997. p.145

⁹ Thierry Ménissier. *Le vocabulaire de Machiavel*. Ellipses. 2002. p.29

¹⁰ Mikael Hörnqvist. Machiavelli's military project and the Art of War. In *The Cambridge Companion to Machiavelli*. Najemy, John M. Cambridge. New York. 2010. p.112

¹¹ Idem.

pour établir sa domination et conquérir le pouvoir. De surcroît, si l'on dépasse ces quelques considérations générales sur le thème du conflit, on peut trouver dans les textes machiavéliens une étude complexe et approfondie des rapports conflictuels qu'entretiennent les hommes dans la sphère politique.

Cependant, plus l'on s'intéresse à la question du conflit dans l'œuvre de cet auteur et plus il est possible de déceler ce qui peut apparaître comme une rupture sur ce thème. En effet, la vision de Machiavel sur le conflit semble se modifier d'un écrit à l'autre. Parfois, le penseur italien paraît décrire en termes favorables ce phénomène, alors qu'à d'autres endroits, il semble vivement le critiquer. Cette différence de traitement à l'endroit du conflit surgit plus particulièrement lorsqu'on oppose deux textes : les *Discours sur la première décade de Tite-Live* et les *Histoires florentines*.

Le premier de ces deux textes fut commencé avant *Le Prince*, mais terminé lors de l'année 1516 au moment du retour autorisé du philosophe à Florence, après sa disgrâce auprès des Médicis¹². Ce texte peut d'ailleurs être lu comme un plaidoyer pour le gouvernement républicain. Un spécialiste comme J.G.A. Pocock le qualifie d'ouvrage hautement subversif, puisqu'opposé en tout point au pouvoir de la famille régnante alors à Florence¹³. En le décrivant rapidement, on peut dire que ce texte cherche globalement à répondre à la question: comment conserver une république¹⁴? Pour parvenir à résoudre cette interrogation délicate, Machiavel présente son argumentation comme un commentaire du texte de Tite-Live et l'exemple de la République romaine s'impose rapidement dans son raisonnement comme le modèle à suivre si l'on veut faire perdurer l'ordre républicain. En ce qui concerne l'enjeu du conflit, il s'agit de l'un des aspects fondamentaux de ce texte. En effet, dès les premiers chapitres, en se positionnant contre une opinion généralement partagée à son époque, Machiavel défend les retombées bénéfiques qu'eurent dans Rome les conflits entre le Sénat et le

¹² Marie Gaill. Machiavel. Tallandier éditions. 2005. p.160 et 165

¹³ J.G.A. Pocock. Le moment machiavélien. Presses Universitaires de France.1997. p. 224

¹⁴ Jacques Heers. Machiavel. Fayard. 1985. p.277

peuple,¹⁵ puisqu'ils auraient conduit à la création des Tribuns, à l'apparition d'un régime mixte et à faire du peuple le gardien de la liberté¹⁶. De plus, il souligne l'importance pour une république, si celle-ci doit être puissante et libre, que le peuple puisse participer à la vie politique de la cité. Nous développerons davantage ce point ultérieurement dans le premier chapitre, mais retenons tout de même sommairement que pour le secrétaire florentin, les conflits entre les élites et le peuple sont une cause importante de la liberté et de la puissance de la République romaine¹⁷.

Le second texte est un ouvrage plus tardif et inachevé¹⁸ dont Machiavel reçoit la commande le 8 novembre 1520¹⁹. Ce travail est demandé précisément par la seigneurie et par le pouvoir médicéen au penseur qui doit faire le récit officiel de l'histoire de Florence²⁰. Les *Histoires florentines* contrastent avec le ton parfois enthousiaste des *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Moins passionné, le récit est également plus pessimiste et dresse le portrait d'une ville qui, contrairement à Rome, ne parvint jamais à une véritable liberté et à une vraie grandeur. De l'aveu même de l'auteur, le projet de ce livre est de décrire les querelles intestines et les guerres intérieures qui sapèrent le développement de la ville de Florence²¹. De plus, lorsque l'on compare le destin de Florence et celui de la République romaine, point plutôt frappant, l'histoire de la première contrairement à la seconde apparaît minée par les conflits incessants entre les élites et le peuple²². En effet, sous la plume de Machiavel, l'histoire de cette ville de la Toscane est un long récit, parfois tragi-comique, où toutes les raisons deviennent prétextes pour que les habitants de la ville se querellent et se combattent²³.

¹⁵ Léo Strauss. *Pensées sur Machiavel*. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.119

¹⁶ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 2 à 6.

¹⁷ Ibid. Ch.4. L.1. p.68

¹⁸ Machiavel décède le 22 juin 1527 en laissant cette œuvre incomplète. Cependant les 8 premiers livres avaient déjà été présentés officiellement par Machiavel lui-même au Pape Clément VII en 1525. Marie Gaille. *Machiavel*. Tallandier éditions. 2005. p.192

¹⁹ Jacques Heers. *Machiavel*. Fayard. 1985. p.361

²⁰ Marie Gaille. *Machiavel*. Tallandier éditions. 2005. p.192

²¹ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Préface. p.945-946

²² Ibid. L. 3. ch.1. p.1066-1067

²³ Voir, par exemple, l'histoire du mariage et la naissance de l'opposition entre les familles des Uberti et Buondelmonti. Ibid. L. 2. ch.3. p.1003-1004

Dans ce texte, le processus sans fin de divisions et de violences conduit le philosophe à porter un jugement plus sévère sur les tumultes florentins entre les grands et le peuple²⁴.

Ainsi, lorsque l'on compare ces deux textes, on découvre ce qui peut apparaître comme une rupture sur la question du conflit. D'un côté, les *Discours* semblent valoriser les révoltes populaires puisqu'elles mènent à la participation du peuple à la vie politique. Dans cette optique, Machiavel paraît défendre une vision populaire ou démocratique de la République romaine. De l'autre côté, comme le fait remarquer Thierry Ménissier, certains passages des *Histoires florentines* « nuancent fortement la thèse de l'adhésion de l'auteur à la souveraineté populaire, et [...] donnent à penser que le contenu exact du républicanisme de Machiavel n'est pas aisé à déterminer »²⁵. À cet effet, dans les *Histoires*, le penseur n'hésite pas à critiquer le peuple de Florence et à marquer son aversion à l'endroit des conflits internes qui minèrent la stabilité et l'essor politiques de cette cité italienne²⁶. Autrement dit, dans les *Histoires*, les conflits qui animent la ville de Florence sont décrits comme la cause de sa ruine et de sa décadence, alors qu'à l'inverse, dans les *Discours*, les conflits internes à la République romaine apparaissent comme la source de sa grandeur et de sa puissance.

Ainsi, la question qu'il convient de se poser est de savoir s'il y a rupture ou non entre ces deux œuvres de Machiavel sur le thème du conflit? Et, si oui (ou si non), comment l'expliquer? Finalement, qu'est-ce que la réponse à cette question nous révèle sur la conception du conflit de ce penseur italien? Plusieurs commentateurs ont proposé différentes interprétations pour résoudre ce problème. Sans aller dans le détail, mentionnons simplement que certains d'entre eux affirment que les *Histoires florentines* sont une œuvre dans laquelle le philosophe modifie son point de vue sur le peuple et les conflits. Par exemple, pour un historien comme Humfrey Butters, cette

²⁴ Marie Gaille. Machiavel. Tallandier éditions. 2005. p.195

²⁵ Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.85

²⁶ Nicolas Machiavel. Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L. 3. ch.1. p.1066

rupture entre les *Discours* et les *Histoires* s'explique principalement par le rapprochement de Machiavel, à la fin de sa vie, avec les élites aristocratiques et le pouvoir médicéen alors en place à Florence. Selon l'historien, une forte envie d'un retour aux affaires a finalement altéré les convictions républicaines et démocratiques de Nicolas Machiavel, pour faire place, chez lui, à une méfiance envers le peuple dont l'agitation aurait pu menacer la nouvelle classe à laquelle il souhaitait appartenir²⁷. Parallèlement, un autre historien, Mark Jurdjevic va encore plus loin et affirme que le changement d'attitude du secrétaire à l'endroit du peuple et des conflits est plus théorique que contextuel. Selon lui, les *Histoires florentines* sont plutôt l'occasion pour le penseur d'amener une transformation fondamentale dans sa philosophie. Ainsi, pour l'historien, dans cette œuvre, la conception qu'a Machiavel du peuple et des conflits change tout simplement de nature²⁸. En étudiant l'histoire de sa cité, le penseur italien aurait pris conscience de l'ambition insatiable inhérente à tous les êtres humains. Puis, les conflits démesurés et incessants entre les élites et le peuple ou entre familles et factions qui ont bouleversé l'histoire de sa cité auraient conduit Machiavel à développer un républicanisme dans lequel le peuple doit être pris en compte par les élites; non pas parce qu'il possède des qualités spécifiques, mais bien pour éviter de le voir tenter de prendre le pouvoir par des révoltes violentes²⁹.

À l'opposé, certains spécialistes dénoncent le «conservatisme»³⁰ de ce type d'interprétation et tentent plutôt de dévoiler, dans les *Histoires*, les segments de texte

²⁷ Humfrey Butters. *Machiavelli and the Medici. The Cambridge Companion to Machiavelli*. Najemy, John M. Cambridge. New York. 2010. Version électronique. p.10-11

²⁸ Mark Jurdjevic. *A great and wretched city*. Harvard University Press. 2014. p.103-104

²⁹ Ibid. p. 130-131

³⁰ John P. McCormick. *The rhetoric and the reality of Class Politics in Machiavelli's Istorie Fiorentine*. p.1-2. Pour faciliter l'exposé, nous reprendrons à notre compte cette dénomination de « conservateurs », employée par McCormick, pour qualifier les interprètes qui admettent une transformation (un tournant aristocratique), à des degrés divers, dans les écrits tardifs de Machiavel. Par opposition, nous qualifierons de « démocratiques » les interprètes qui défendent une lecture républicaine à caractère démocratique (democratic republicanism) de la totalité de l'œuvre de cet auteur. Cependant, nous n'affirmons pas que les membres du premier groupe font réellement une lecture conservatrice des derniers textes du penseur florentin. Parallèlement, nous ne souhaitons pas faire des spécialistes du second groupe des défenseurs d'un Machiavel « démocrate » au sens contemporain de cette formulation. Les expressions : « conservatrice » ou « démocratique » seront simplement utilisées pour distinguer ces deux tendances interprétatives.

qui cacheraient des idées plus démocratiques. Ainsi, en croisant des éléments biographiques, textuels et extratextuels, ils développent une technique de lecture et d'analyse qui leur permet de justifier le changement des propos de l'auteur, sur la question des conflits et du peuple, dans les *Histoires*³¹. Pour ces interprètes, le contexte dans lequel ce texte fut rédigé est alors primordial. Selon eux, comme cet ouvrage est une commande des Médicis, famille qui a fait emprisonner, torturer et exiler Nicolas Machiavel, l'auteur des *Histoires* aurait usé d'une rhétorique particulière pour dissimuler ses convictions républicaines et ses opinions à l'égard du pouvoir. Ainsi, le politologue John P. McCormick affirme, par exemple, que lorsque le secrétaire condamne les débordements qu'occasionnent les révoltes du peuple dans les *Histoires*, il le fait toujours en donnant des explications qui viennent justifier la conduite de la masse³². De cette manière, les révoltes populaires violentes auraient été provoquées par l'arrogance et le mépris de la noblesse à l'endroit du peuple³³. Pour McCormick, la critique du Florentin à l'endroit des actions du peuple serait alors atténuée par les explications des causes de ces mêmes actions.

Parallèlement à ces explications, un autre politologue, Yves Winter, analyse plutôt les discours des personnages de Machiavel dans les *Histoires florentines*, pour y relever les éléments démocratiques et égalitaires qui s'y trouveraient. En se concentrant particulièrement sur le passage de la révolte des Ciompi et spécialement sur la harangue du travailleur anonyme, Winter affirme qu'on décèle dans ce discours des idées qui sont en étroite correspondance avec des thèses d'œuvres antérieures du penseur florentin, tels *Le Prince* et les *Discours*³⁴. Pour lui, cet extrait de texte est donc en quelque sorte un moyen de s'adresser directement au lecteur et de faire passer les convictions de l'auteur par l'entremise des paroles de son personnage³⁵. En somme,

³¹ À ce sujet voir le texte d'Yves Winter. *Plebeian politics: Machiavel and the Ciompi Uprising* et le texte de John P. McCormick. *The rhetoric and the reality of class politics in Machiavelli's Istorie Fiorentine*.

³² *Ibid.* p.4

³³ John P. McCormick. *The rhetoric and the reality of Class Politics in Machiavelli's Istorie Fiorentine*. p.6

³⁴ Yves Winter. *Plebeian politics: Machiavel and the Ciompi Uprising* p.748

³⁵ *Ibid.* p.745

pour ces interprètes, si l'on considère le contexte de production et qu'on développe une technique de lecture particulièrement attentive, on peut arriver à déceler dans les *Histoires florentines* des éléments égalitaires et démocratiques. Ces mêmes éléments viendraient en quelque sorte annuler la condamnation que Machiavel semble faire, dans ce texte, du conflit entre les élites et le peuple. Par conséquent, la rupture entre les textes ne serait qu'apparente et le secrétaire florentin resterait en faveur d'une république à caractère démocratique.

Ces différentes manières d'interpréter l'œuvre machiavélienne apportent des explications à première vue plausibles au problème de la rupture entre les *Discours* et les *Histoires* sur le thème du conflit. Ce qu'elles ont en commun c'est une lecture, sur le fond, très similaire des premières œuvres machiavéliennes que ces auteurs considèrent comme des textes républicains à caractère démocratique. Par contre, ces deux groupes se distinguent précisément parce qu'ils apportent des explications différentes à ce qui apparaît alors comme une rupture entre les *Discours* et les *Histoires*. Pour les interprètes « démocrates », le républicanisme à tendance démocratique des premiers écrits serait présent dans l'ensemble de l'œuvre du penseur. Il suffirait de savoir repérer le double discours des *Histoires florentines* pour prouver que la rupture entre les textes machiavéliens n'est qu'apparente. Pour le second groupe, les « conservateurs », la rupture est bien réelle et celle-ci témoignerait d'un changement profond dans la pensée du secrétaire florentin. Néanmoins, pour les deux groupes, la question de la rupture semble toujours pertinente : parce qu'ils voient les *Discours* comme un texte républicain et démocratique, les *Histoires* leur apparaissent problématiques, d'où la rupture réelle pour les conservateurs et l'apparence de rupture pour les démocrates.

Selon nous, ce problème de la rupture entre les *Discours* et les *Histoires* est un faux problème et l'ambiguïté dans l'œuvre se dissout dès lors qu'on adopte une lecture plus nuancée du premier texte. On constate alors que Machiavel déploie la même conception fondamentale du conflit dans les *Discours* et dans les *Histoires*. Pour soutenir cette

interprétation, nous nous appuyons sur un troisième groupe de commentateurs qui entendent montrer qu'il n'existe pas de différence sur la question du conflit dans l'œuvre de Machiavel. Des spécialistes tels Gisela Bock, Félix Gilbert, Thierry Ménissier et Marie Gaille ont tous explicitement défendu cette idée de la continuité dans l'œuvre du penseur florentin sur le thème du conflit. En se basant sur des éléments de similitudes et de correspondance, ils arrivent à établir la liaison entre les *Discours* et les *Histoires*. De plus, leur compréhension de l'œuvre leur permet de clarifier les raisons qui expliquent l'apparence de contradiction entre les deux textes, sans avoir recours à cette idée du double discours. Cette troisième façon d'aborder et de comprendre le problème du conflit entre les œuvres est celle qui nous semble la plus juste et elle est celle qui s'accorde le mieux avec l'œuvre du penseur italien. Contrairement aux deux autres interprétations, elle permet de rendre compte d'une multitude d'aspects et de nuances de la philosophie machiavélienne. Par conséquent, en retournant aux textes du philosophe, nous souhaitons, dans le présent travail, parvenir à établir cette hypothèse selon laquelle il n'y a pas de rupture sur le thème du conflit entre les *Discours* et les *Histoires*, dans l'œuvre de Machiavel.

Pour soutenir cette thèse, nous souhaitons d'abord, lors du premier chapitre, développer une interprétation plus nuancée des *Discours* dans laquelle nous soulignerons trois éléments. Premièrement, dans ce texte, Machiavel critique la violence et les conflits de partisans. Deuxièmement, il est parfois très critique envers le peuple et ses aptitudes à se gouverner seul. Troisièmement, dans les *Discours*, l'auteur préconise un modèle bien singulier du gouvernement romain, inspiré de Polybe, qui montre que son républicanisme n'a pas le caractère démocratique qu'on lui impute parfois. Souligner ces trois aspects des *Discours* nous permettra de dissiper l'idée de rupture et d'établir les premiers liens avec les *Histoires* sur la question du conflit. Ensuite, après avoir dissipé l'idée de rupture, lors du second chapitre, nous désirons exposer et approfondir la conception machiavélienne du conflit dévoilée par la correspondance entre les œuvres sur ce même sujet. Pour ce faire, nous nous servirons essentiellement des

interprétations de l'historienne Gisela Bock et de celle du philosophe Thierry Ménissier. Ainsi, nous montrerons que les conflits loués dans les *Discours* ont pour effet de servir le bien commun et que les conflits critiqués dans les *Histoires* ne contribuent qu'au développement des intérêts particuliers, ce qui affaiblit les institutions publiques et menace la liberté de la cité. Finalement, lors du troisième et dernier chapitre, dans le but d'appréhender toute la complexité de la vision du conflit chez Machiavel, nous voulons éclairer le rapport qui existe, chez ce penseur, entre conflits internes et conflits extérieurs. En établissant ce lien, nous souhaitons démontrer que le rapport entre ces deux phénomènes dans la philosophie machiavéenne est établi, avant tout, dans l'objectif de préserver la liberté d'une unité politique. Ainsi, nous aimerions montrer que, chez cet auteur, une cité qui est gangrénée par les guerres de partisans ne peut résister face à l'envahisseur étranger. De cette manière, nous désirons exposer tout ce qui sépare cet aspect de la pensée de Machiavel de l'impérialisme et dévoiler, peut-être, la part « tragique » de la philosophie de ce penseur italien. Au travers de ces trois chapitres, notre intention est d'approfondir la question du conflit chez Machiavel et de mettre en évidence toute la richesse et la complexité de sa pensée du conflit à travers la lecture de ses œuvres majeures.

CHAPITRE I

MACHIAVEL ET LES CONFLITS

C'est un fait bien connu des *Discours sur la première décade de Tite-Live* : dans ce texte, Machiavel défend le résultat avantageux qu'eurent les conflits entre les grands et le peuple pour la République romaine. C'est dans le premier livre (chapitre III) que le Florentin explique pour la première fois qu'après le départ des Tarquins, les vives tensions qui opposèrent la noblesse et la plèbe conduisirent à la création des Tribuns³⁶. L'instauration de cette « institution » est jugée positivement par Machiavel qui voit dans les Tribuns un intermédiaire entre le Sénat et le peuple, capable de « faire obstacle à l'insolence des nobles »³⁷. Cependant, c'est au chapitre IV (livre I) que le penseur florentin développe son argumentation encore davantage et défend littéralement, contre ses contemporains, les conséquences bénéfiques qu'eurent les tumultes de cette ville antique. À ce sujet, il écrit :

Je dis que ceux qui condamnent les tumultes entre les nobles et la plèbe me semblent blâmer ce qui fut la cause première du maintien de la liberté de Rome et accorder plus d'importance aux rumeurs et aux cris que ces tumultes faisaient naître qu'aux bons effets qu'ils engendraient; il me semble aussi qu'ils ne considèrent pas qu'il y a dans chaque État deux humeurs différentes, celle du peuple et celle des grands, et que toutes les lois que l'ont fait en faveur de la liberté naissent de leur désunion [...]³⁸.

Sur cet aspect précis de la pensée machiavélienne, Quentin Skinner écrit très justement que ce que Machiavel met en évidence avec cette idée, c'est une contradiction qui existait dans la réflexion politique de son époque. En effet, nombreux étaient ceux

³⁶ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.3. L.1. p.68

³⁷ *Idem*.

³⁸ *Ibid.* Ch.4. L.1. p.69-70

parmi les contemporains du secrétaire florentin qui critiquaient l'agitation romaine, tout en exaltant la liberté républicaine qui ne s'obtient que par la *virtù* des citoyens, c'est-à-dire par leur implication dans les affaires politiques. Pour le penseur florentin, ses contemporains négligeaient donc le fait que les tumultes de Rome étaient justement le résultat de cet engagement du peuple dans la vie politique³⁹. Ainsi, c'est précisément parce que la classe populaire avait le souci de la cité que la République romaine parvint à se maintenir libre et puissante. Pour cette raison, selon Machiavel, les tumultes de cette cité méritent de grandes *louanges*⁴⁰. Malheureusement pour le penseur florentin, cette défense des conflits dans Rome n'eut pas l'effet escompté. La plupart de ses contemporains furent vivement choqués et même horrifiés par cette position⁴¹. Ainsi, dans son texte *Considérations sur les Discours*, François Guichardin servit une célèbre réponse à Machiavel : « louer la désunion est comme louer la maladie d'un homme en vertu du remède qui lui est appliqué »⁴².

Si l'on se reporte plus près de nous dans l'histoire, cette mauvaise réception que connurent les *Discours* n'est pas surprenante pour un interprète comme J.G.A Pocock. En effet, pour lui, cette œuvre est précisément élaborée contre le modèle de gouvernement vénitien, alors très populaire⁴³. En préférant l'agitation romaine à l'ordre vénitien, le penseur florentin était donc, sur le plan intellectuel, totalement à contre-courant avec son temps. Pour sa part, Quentin Skinner utilise cette *louange* des tumultes par Machiavel et la froide réponse qu'elle suscita chez ses contemporains pour dissocier ce penseur de l'humanisme florentin⁴⁴. Ce n'est que plus tard dans l'histoire que cette défense des conflits dans Rome fut appréciée par les commentateurs. Aujourd'hui, la chose est communément admise et comme l'écrit Alessandro Fontana,

³⁹ Quentin Skinner. Les fondements de la politique moderne. Albin Michel. 2009. p.262

⁴⁰ Louange est le terme employé par Machiavel dans la traduction française. Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.71

⁴¹ Quentin Skinner. Les fondements de la politique moderne. Albin Michel. 2009. p.263

⁴² François Guichardin. Cité par Quentin Skinner. Idem.

⁴³ J.G.A. Pocock. Le moment machiavélien. Presses Universitaires de France.1997. p.196

⁴⁴ Quentin Skinner. Machiavel. Éditions du seuil. 2001. p.105

dans ses commentaires des *Discours*, cette idée originale du penseur italien est l'un de ses grands apports à la pensée politique moderne⁴⁵.

La défense des conflits faite par Machiavel dans les *Discours* et les vives discussions qu'elle a suscitées à travers l'histoire montrent l'importance de cet aspect de sa pensée. Toutefois, en opposant cette louange des conflits romains aux extraits des *Histoires florentines* précédemment mentionnés, une rupture paraît surgir dans la pensée machiavélienne. Pourquoi dans une œuvre le penseur louange-t-il le conflit entre les élites et le peuple, alors que dans une autre il le juge négativement? Mais, avant même de poser cette question, il faut s'interroger sur la réalité de cette rupture. En effet, cette apparence d'opposition sur le thème du conflit révèle-t-elle une rupture réelle dans la pensée machiavélienne? À notre avis, la chose n'est pas certaine et l'apparence de décalage entre les textes surgit sur la base d'une interprétation républicaine et même démocratique des *Discours*. Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction générale, cette lecture se retrouve tant chez les interprètes dits démocratiques que chez les interprètes dits conservateurs. En effet, ces deux groupes ont en commun cette lecture du *Prince* et des *Discours*, selon laquelle Machiavel prendrait fait et cause pour le peuple et les conflits qu'il occasionne. En vantant ces manifestations populaires, Machiavel serait également en rupture nette avec la tradition plus aristocratique de son époque.

Cette conception républicaine et démocratique des premiers textes machiavéliens ne nous satisfait pas entièrement, puisqu'elle ne prend pas en compte, au moment de comparer les *Discours* et les *Histoires*⁴⁶, certains éléments que nous souhaitons mettre

⁴⁵ Alessandro Fontana. In Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.71. notes 140.

⁴⁶ Malgré l'aspect très démocratique qu'il perçoit dans les textes machiavéliens, cette nuance est particulièrement importante pour un auteur comme McCormick qui dans son livre *Machiavellian Democracy* fait une analyse assez nuancée des *Discours*. Par exemple, il souligne la crainte de Machiavel pour les conflits de partisans (p.116-117). De plus, il mentionne le fait que l'auteur des *Discours* défend un type particulier de partage des pouvoirs et de gouvernement mixte (p. 67/p.86/p.113). Cependant, au moment de comparer les *Discours* et les *Histoires*, il laisse de côté ces nuances du premier texte pour se concentrer à essayer d'expliquer par l'idée d'une rhétorique cachée ou d'un double discours l'apparence de changement dans les propos de Machiavel.

en lumière. Une fois ces éléments dévoilés, la rupture entre les deux textes paraît moindre. En d'autres termes, nous croyons qu'en adoptant une lecture plus nuancée des *Discours*, la différence avec les *Histoires* s'estompe pour dévoiler une pensée continue sur la question du conflit dans l'œuvre de Machiavel. Ainsi, dans le but d'illustrer les nuances du républicanisme machiavélien et dans le but plus général de montrer qu'il n'y a pas de rupture entre ce qui est développé dans les *Discours* et ce qui est avancé dans les *Histoires* sur le conflit, nous souhaitons souligner précisément trois aspects présents dans le premier texte.

Premièrement, nous montrerons que, bien qu'il défende les conflits romains⁴⁷, le penseur florentin critique la violence et les conflits de partisans dans son commentaire du texte de Tite-Live. Cela nous permettra également de montrer que Machiavel rejoint la tradition de son époque en critiquant les conflits de partisans. Deuxièmement, même s'il favorise la participation du peuple dans la vie politique comme dans les armées et qu'il affirme qu'il vaut mieux confier la garde de la liberté à la classe populaire⁴⁸; puis, bien qu'il puisse reprendre à son compte ce vieil adage : « *Vox populi, vox Dei* » et écrire précisément : « ce n'est pas sans raison qu'on assimile la voix du peuple à celle de Dieu »⁴⁹, l'auteur des *Discours* peut être très critique envers le peuple dans cette œuvre. Nous montrerons ainsi que le peuple romain commet des actions que le penseur florentin juge négativement. Troisièmement, même si sa défense des tumultes et du modèle de gouvernement romain l'inscrit en faux vis-à-vis de la tradition de l'humanisme florentin⁵⁰, nous proposerons une lecture de la théorie politique machiavélienne développée, dans les *Discours* qui ne suppose pas une vision de la république dans laquelle le peuple occuperait seul le pouvoir. Dans ce texte, Machiavel préconise plutôt une constitution mixte dans laquelle le peuple a un rôle particulier à jouer, qui reste, toutefois, limité. Montrer cet élément permettra de souligner

⁴⁷ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.69-70

⁴⁸ Ibid. Ch.5. L.1. p.72

⁴⁹ Ibid. Ch. 58. L.1. p.242

⁵⁰ Quentin Skinner. *Les fondements de la politique moderne*. Albin Michel. 2009. p.102-103

l'influence de Polybe sur la théorie politique de Machiavel et de présenter le lien qui rapproche le Florentin de ses contemporains et de la tradition de son temps.

1.1 Les aspects négatifs du conflit

Ce qu'il faut d'emblée mettre au clair à propos des *Discours*, c'est que dans ce texte, Machiavel ne loue pas tous les types de conflits. En effet, à plusieurs reprises le penseur italien manifeste une crainte envers les conflits de partisans et les conflits de factions. Dès le chapitre VII (livre I), en discutant l'enjeu des accusations, Machiavel affirme l'importance d'avoir des tribunaux pour éviter que les citoyens d'une république en viennent à se faire justice eux-mêmes⁵¹. Selon le penseur florentin, si la responsabilité de la justice n'incombe pas aux institutions républicaines, alors on risque de voir se manifester des règlements de compte et de la violence entre particuliers. En donnant l'exemple de Coriolan, qui échappa à la mort lors d'une émeute, Machiavel montre que l'assignation à comparaître et les procès légaux sont des excellents moyens pour freiner la violence au sein d'une république. Sinon, comme l'auteur l'écrit à propos de la violence entre particuliers : « ces attaques engendrent la peur; la peur entraîne une défense; pour la défense on se procure des partisans; les partisans donnent naissance aux factions dans les cités; les factions causent leur ruine »⁵². En d'autres termes, à peine a-t-il terminé de discuter la question des tumultes entre les grands et le peuple, que Machiavel admet presque simultanément que les conflits entre partis sont mortels pour la liberté républicaine. Pour nous qui voulons démontrer qu'il n'y a pas de rupture entre ce texte et les *Histoires florentines*, ce fait est capital, puisqu'il illustre deux phénomènes que l'on croit souvent absents des *Discours*. D'abord, on note que Machiavel n'est pas qu'un apôtre de la violence en politique puisque la violence interne aux cités semble un phénomène négatif associé à la ruine de l'État. Ensuite, le chapitre

⁵¹ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.7. L.1. p.84

⁵² Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.7. L.1. p.85

VII montre clairement que ce penseur n'est pas si opposé à la tradition intellectuelle de son époque. En effet, tout comme ses contemporains, il semble craindre les conflits de factions et de partisans. Nous tâcherons donc de préciser ces deux idées.

1.1.1 La violence

C'est un thème bien connu, la pensée machiavélique fait une grande place à la violence en politique. Il n'est pas nécessaire d'être un grand spécialiste de ce penseur pour savoir que certains passages de son œuvre peuvent inquiéter le lecteur. On peut se rappeler rapidement des passages du *Prince* où l'auteur affirme froidement que, pour conserver son État, un prince ne doit pas hésiter à agir contre la morale et même contre toute humanité⁵³. Il y a encore le chapitre VIII du même ouvrage, où le secrétaire invite le prince à faire directement toutes les offenses et toutes les cruautés d'un seul coup⁵⁴. De grands intellectuels comme Isaiah Berlin, Raymond Aron et Pierre Manent ont particulièrement insisté sur cette utilisation de la violence prônée par le secrétaire florentin pour construire leurs analyses de sa pensée⁵⁵. Mais en insistant constamment sur le fait que Machiavel a distingué la morale ordinaire de la morale politique et que certains éléments de sa pensée ont influencé les pires tyrans, et à force de souligner que l'originalité de sa philosophie réside dans le dévoilement de la *fécondité du mal*, on oublie certaines des nuances fondamentales de sa pensée.

Ainsi, on souligne rarement le fait que bien que dans *Le Prince* Machiavel explique les avantages des cruautés commises par Agathocle, il affirme aussi que l'inhumanité et la scélératesse de ce personnage font qu'il ne peut être considéré parmi les grands hommes de l'histoire⁵⁶. En d'autres termes, l'emploi de la force peut permettre à un

⁵³ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. Ch. 18. p.207

⁵⁴ Ibid. ch. 8. p. 141 à 143

⁵⁵ Pour Isaiah Berlin, voir : *L'originalité de Machiavel*. in Isaiah Berlin. À contre-courant. Albin Michel. 1988. p.88 à 143. Pour Raymond Aron, voir : *Machiavel et les tyrannies modernes*. Éditions de Fallois. 1993. Pour Pierre Manent, voir : *Machiavel et la fécondité du Mal*. In Histoire intellectuelle du libéralisme. p.31 à 50.

⁵⁶ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. Ch. 8. p.137

homme de se maintenir au pouvoir, mais l'usage excessif de la violence l'éloigne d'une reconnaissance éternelle. Comme l'écrit lui-même Machiavel : « de telles façons peuvent faire acquérir le commandement mais non la gloire »⁵⁷. Ainsi, l'emploi de la force en politique semble avoir certaines limites. Un prince qui abuserait de la brutalité n'est pas un personnage à encenser puisqu'il se disqualifierait au regard de l'histoire. Même s'il arrivait à se maintenir au pouvoir, on ne pourrait le juger glorieux ou grand, du seul fait de son utilisation démesurée de la violence⁵⁸. En outre, dans le dernier chapitre du *Prince*, Machiavel reprend à son compte cette citation de Tite-Live : « iustum enim est bellum quibus necessarium, et pia arma ubi nulla nisi in armis spes est » [« juste est en effet la guerre pour ceux à qui elle est nécessaire et pieuses sont les armes lorsqu'il n'y a d'espoir que dans les armes »]⁵⁹. Cette citation démontre encore que Machiavel n'est pas un penseur qui défend un usage démesuré de la violence ou de la force. Cette phrase révèle clairement que la guerre est juste au moment où elle est nécessaire⁶⁰ et que les armes sont à employer comme dernier recours.

Par ailleurs, dans les *Discours*, de nombreux éléments peuvent aussi nous porter à croire, à tort, que Machiavel fait une apologie des conflits et même de la violence. En effet, dans le second livre, le secrétaire florentin traite abondamment de la guerre avec la rhétorique décapante qui lui est propre. Ainsi, en comparant les anciens et ses contemporains, Machiavel n'hésite pas à vanter la *virtù* de la République romaine, en donnant l'exemple de deux Consuls : Decius et Manlius⁶¹. Lors d'une grande guerre contre les Latins, pour donner du courage à ses soldats, le premier se suicida en s'immolant aux dieux infernaux pour qu'ils accordent la victoire à Rome. Dans la

⁵⁷ Idem.

⁵⁸ Ce genre de remarque démontre la complexité de la pensée de Machiavel. Ainsi, on tente souvent de faire de ce personnage un penseur réaliste, mais on note manifestement ici que la philosophie politique machiavélienne n'est pas exempte d'idéal. En effet, pour Machiavel, la grandeur et la gloire semblent être des objectifs plus louables que le fait de se maintenir au pouvoir. Notons également que cette gloire et cette grandeur ne s'acquièrent pas par un usage inconsidéré de la violence. Voir aussi le chapitre X. L. Ides *Discours* où Machiavel critique des personnages historiques qu'il juge comme des tyrans.

⁵⁹ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 26. p. 269

⁶⁰ Le troisième chapitre de ce mémoire aura en partie pour objectif d'expliquer quand la guerre devient nécessaire pour Machiavel.

⁶¹ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.16. L.2. p.312

même guerre, pour prouver que la discipline militaire s'appliquait également à tous, le second décapita son propre fils pour avoir désobéi aux ordres lors d'une bataille. Bien que cruels, ces récits sont légion dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*. De plus, c'est évidemment dans ce texte que l'auteur louange les conflits entre les grands et le peuple. Ces divers éléments pourraient nous porter à croire que Machiavel approuve sans nuance le conflit, la guerre et la violence. Mais, tumulte, conflit et opposition ne sont pas toujours synonymes de violence⁶².

En effet, c'est là un aspect moins souligné du chapitre IV des *Discours* (livre I), l'une des raisons pour lesquelles Machiavel louange les conflits entre le Sénat et le peuple de Rome, c'est précisément parce qu'ils n'ont pas un caractère violent. À ce sujet, il écrit précisément: « les tumultes de Rome engendraient rarement des exils et très rarement du sang »⁶³. Ces conflits n'occasionnèrent que huit ou dix exils, très peu d'exécutions ou de meurtres et encore moins de condamnations pécuniaires⁶⁴. En outre, selon lui, ces conflits internes à la République ne révèlent pas son aspect désordonné, ils témoignent au contraire du haut degré de vertu de ses citoyens. Comme il l'écrit : « qui examinera bien le résultat de ces tumultes, ne trouvera pas qu'ils aient engendré des exils ou des violences au détriment du bien commun, mais plutôt des lois en faveur de la liberté publique »⁶⁵. Ainsi, en raison de leurs actions et en raison de l'objectif poursuivi, c'est-à-dire le bien commun et la liberté publique, les citoyens romains ne peuvent être critiqués par le secrétaire florentin; leurs agitations n'étant que l'illustration de leur intérêt pour la République. L'implication du peuple dans la vie politique de la cité (bien que farouche, mais non violente) témoigne de sa vertu. De plus, à tous ceux qui trouvent que cette manière d'agir du peuple était très hasardeuse, Machiavel signale que le peuple ne faisait que manifester, chahuter, fermer les

⁶² Cet aspect de la pensée machiavélique a été mal compris par un interprète comme Rousseau qui croyait que Machiavel valorisait le meurtre et la guerre civile comme étant des signes de vigueur et de liberté. J.-J. Rousseau. *Du contrat social*. Garnier – Flammarion. Paris. 1966. Livre III. Ch.9 p.124-125.

⁶³ Ibid. ch. 4. L.1. p.70

⁶⁴ Idem.

⁶⁵ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.70

boutiques, quitter la ville et désertier les armées⁶⁶. Il ne s'agissait pas pour la classe populaire de détruire la cité ou de se révolter brutalement contre les élites. Le peuple cherchait plutôt une forme de reconnaissance et surtout, il ne voulait pas être persécuté. Concernant les tumultes dans une République, le penseur florentin rappelle deux choses élémentaires. D'abord, il est important dans une cité d'avoir des institutions pour que le peuple puisse laisser libre cours à son ambition. Ensuite, un peuple libre a rarement des désirs pernecieux pour la liberté, puisque ce genre de désirs dangereux naît soit du fait d'être opprimé ou de la crainte de le devenir⁶⁷. Autrement dit, si un peuple est libre et n'est pas opprimé ou ne craint pas de l'être, son ambition ne risque pas d'être démesurée et ses actions ne seront pas violentes.

1.1.2 Critique des conflits de partisans

En abordant la question des accusations, en plus de l'enjeu de la violence, Machiavel évoque aussi clairement l'idée que les conflits de partisans sont la ruine de la cité⁶⁸. Cet élément est souvent quelque peu escamoté par les interprètes de l'œuvre de Machiavel⁶⁹. Pour le constater, on peut voir comment un grand spécialiste des textes machiavéliens comme Quentin Skinner peut sembler accentuer excessivement la différence entre le secrétaire florentin et la tradition intellectuelle de son époque sur la question des tumultes⁷⁰. Sa lecture peut apparaître exagérée, notamment, parce que la condamnation des conflits de partisans et de factions est constante et même importante dans les écrits de Machiavel⁷¹. Surtout, cette condamnation devient particulièrement

⁶⁶ Idem.

⁶⁷ Ibid. p.71

⁶⁸ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.7. L.1. p.85

⁶⁹ Michel Bergès. Machiavel, un penseur masqué? Édition complexe. Bruxelles. 2000. p.112

⁷⁰ Quentin Skinner. Les fondements de la politique moderne. Albin Michel. 2009. p.263

⁷¹ Notons que Skinner est toutefois plus nuancé et distingue mieux cette différence dans son ouvrage *Machiavel*. Éditions du seuil. 2001. Voir, par exemple, p.108-109 et p.128 à 130

déterminante si l'on veut comprendre l'apparence de différences entre les *Discours* et les *Histoires* sur la question du conflit.

Ainsi, on peut constater la persistance de la condamnation des factions dans l'œuvre du penseur italien en se référant au chapitre XX du *Prince*, où l'auteur explique clairement que les factions sont destructrices pour une cité. En effet, il montre que dans une ville, il arrive souvent que la faction la plus faible s'allie à l'ennemi, pour tenter de renverser le groupe dominant⁷². De cette manière, les villes dans lesquelles règnent des partis et des factions sont souvent perdues à l'approche d'un envahisseur, puisque certains groupes pactiseront avec lui. Dans le même chapitre, l'auteur blâme aussi Venise d'avoir laissé perdurer dans les villes qu'elle avait conquises ce vieux conflit entre Guelfes et Gibelins. Pour résumer cette critique des divisions, Machiavel écrit : « je ne crois pas que les divisions aient jamais fait aucun bien [...] »⁷³. Cette citation peut sembler contraster avec ce que l'auteur des *Discours* affirme, lorsqu'il traite des divisions entre les élites et le peuple de Rome. Néanmoins, nous croyons que cette affirmation révèle plutôt l'existence de deux types de « divisions » dans ses écrits : d'abord, les divisions d'humeurs qui occasionnèrent à Rome, pendant un temps, un conflit généralement non violent; ensuite, les divisions entre factions ou partisans qui dégénèrent, pour leur part, en conflit très violent⁷⁴. Nécessairement, les premières seraient louées par le secrétaire florentin et les secondes vivement critiquées.

En effet, cette distinction entre conflit de partis et conflit entre le Sénat et le peuple apparaît dans les *Discours*. Ainsi, malgré le fait que l'opposition entre les grands et le peuple soit louée à Rome, Machiavel reste un penseur fidèle à la tradition de son époque au sujet des factions, car il exprime souvent sa peur de ce phénomène. Celle-ci apparaît d'abord explicitement au chapitre VII (livre I), avec la question des accusations, mais elle réapparaît ensuite à différents endroits dans le texte. Par exemple, au chapitre

⁷² Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 20. p.233

⁷³ Idem.

⁷⁴ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine*. Machiavelli and republicanism. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p.190

XXXIII, le penseur florentin indique que les plus grands dangers pour une république naissent de l'intérieur : « cela arrive plusieurs fois lorsqu'on laisse un citoyen acquérir plus de forces qu'il n'est raisonnable, ou bien quand on commence à corrompre une loi qui est le nerf et la vie d'un régime libre »⁷⁵. Au chapitre suivant, il poursuit cette réflexion en affirmant qu'un citoyen ne peut s'attacher des partisans que dans une république corrompue où les institutions ont failli⁷⁶. Autrement dit, les troubles intérieurs aux cités ont une importance significative et les partisans ou leur chef ne peuvent apparaître que dans des contextes de périls pour une république. Chez Machiavel, l'ordre, la sécurité et le bien commun sont garantis par les institutions et les lois républicaines. Du moment où celles-ci ne sont plus respectées, c'est le vacillement de la république et la naissance de la guerre civile laquelle est une guerre de factions. Cela confère inévitablement un caractère négatif au phénomène des conflits de factions dans cette œuvre machiavélique qui, rappelons-le, a pour objectif le maintien et la conservation de l'ordre républicain⁷⁷.

Pour ne citer encore qu'un autre exemple sur ce sujet⁷⁸, au chapitre XXVII (livre III), des *Discours*, Machiavel revient sur cette réflexion entamée dans le *Prince* où il critiquait Venise pour avoir laissé, dans les villes conquises, des factions s'opposer⁷⁹. Dans ce passage de l'œuvre, l'auteur critique cette idée, fortement répandue, que pour régner il faudrait diviser. En effet, le secrétaire florentin illustre comment les guerres de factions sont souvent interminables, extrêmement violentes et conduisent à la ruine de n'importe quel État, y compris un État qui voudrait les exploiter chez ses voisins pour en tirer profit⁸⁰. Ainsi, Machiavel affirme que les guerres de factions ont un

⁷⁵ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.33. L.1. p.164

⁷⁶ Ibid. ch.34. L.1. p.169

⁷⁷ Jacques Heers. Machiavel. Fayard. 1985. p.277

⁷⁸ Pour d'autres passages où Machiavel traite directement ou indirectement des conflits de factions dans les *Discours*, voir : Ch. 37. L.1. p.181/ Ch.54 L.1. p. 225/ Ch.15. L.2. p.308 à 311. / Ch.19. L.2. p. 332 / Ch.24. L.2 p.352/ Ch.32. L.2. p.382-384. In Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004.

⁷⁹ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 20. p.233

⁸⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.27. L.3. p.484-485. On peut retrouver ce même genre d'idées au Ch.32. L.2. p.382-384 où Machiavel décrit les différentes manières qu'avaient les Romains pour prendre des villes.

caractère contagieux et qu'elles peuvent rapidement se propager d'une cité à l'autre. En donnant l'exemple de Pistoia, il montre comment, par le jeu des alliances et des oppositions, cette cité soumise à Florence porta ses conflits de factions au cœur de la capitale toscane⁸¹. Or, ces querelles se sont avérées extrêmement dommageables pour la République florentine, alors qu'elle croyait pouvoir exploiter les divisions internes de sa conquête en apparaissant comme une force pacificatrice. Pour remédier à ce problème grave, le secrétaire invite donc ses contemporains à faire preuve de grandeur et de courage en imitant la *virtù* des anciens. Notamment, il enjoint les modernes à prendre exemple sur Rome qui, pour mettre fin aux rivalités internes d'une autre cité sous sa domination, exécuta les chefs des factions rivales⁸².

En somme, ce qu'il faut comprendre de cet exposé c'est, d'abord, que la pensée machiavéienne n'est pas une philosophie politique qui prône un usage inconsidéré de la violence. Bien au contraire, chez Machiavel, l'emploi de la force ne semble être approuvé que dans des circonstances précises et limitées. Surtout, l'usage de la violence est nettement dévalorisé lorsqu'il apparaît à l'intérieur d'une cité et entre particuliers (qu'il s'agisse d'individus ou de groupes). Ensuite, l'exemple du chapitre XXVII (livre II) des *Discours* montre que le penseur florentin justifie l'emploi de la force précisément pour mettre fin aux guerres de factions. Ainsi, bien qu'il louange les tumultes de la Rome antique, Machiavel, à l'instar de ses contemporains, reste un penseur nettement préoccupé par la question des conflits de factions. Même dans une œuvre comme celle des *Discours*, l'auteur manifeste sa crainte pour ce phénomène violent qu'il associe à la dégradation et même à l'effondrement de l'ordre républicain.

Avec ces quelques constatations, il devient plus facile de voir le lien qui peut être fait entre ces idées énoncées dans les *Discours* et celles présentées dans les *Histoires*. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de voir Machiavel critiquer les conflits violents de Florence

⁸¹ Ibid. p.486

⁸² Ibid. p.484 * Notons que le terme exact employé par Machiavel est *chef de tumultes*. Dans ses écrits, ce concept (tumulte) peut alors signifier deux choses : premièrement, conflit entre grands et peuple, deuxièmement, conflit entre factions.

dans le second texte⁸³. Nul besoin, par exemple, comme le fait Yves Winter, de chercher à justifier le penseur florentin lorsqu'il juge en termes négatifs la révolte des travailleurs lainiers⁸⁴, puisque la condamnation des conflits violents internes aux cités est une idée récurrente dans son œuvre. Comme nous l'avons illustré, cette critique des conflits armés à l'intérieur des républiques revient dans *Le Prince*, dans les *Discours* et aussi dans les *Histoires florentines*. De plus, il ne faut pas voir un changement entre les *Discours* et les *Histoires* sur cette question, comme Mark Jurdjevic tente de le prouver⁸⁵. En effet, les *Discours* ne sont pas une œuvre où le penseur florentin ne traite que des conséquences positives des conflits sociaux, par opposition aux *Histoires* où il développerait une nouvelle analyse plus complexe des tumultes sociaux et politiques⁸⁶. Une lecture scrupuleuse des *Discours* révèle plutôt que Machiavel traite d'une multitude de conflits, qu'ils soient politiques ou sociaux. De surcroît, la condamnation de certains types de conflits à caractère plus « politique » (factions et partisans) ne surgit pas avec les *Histoires*, elle est bien présente déjà dans les *Discours*.

1.2 Le peuple chez Machiavel

La seconde nuance que nous souhaitons apporter à la lecture que l'on fait souvent des *Discours* renvoie au regard que porte l'auteur sur les classes populaires. En effet, il est vrai qu'à de nombreuses reprises dans ce texte, Machiavel décrit certaines des qualités que possède ce groupe de la population⁸⁷. Néanmoins, bien que les propos et les arguments de l'auteur semblent souvent favoriser le peuple au détriment des élites, on ne peut affirmer que dans ce texte le penseur florentin ne fasse que valoriser la classe populaire. D'autres passages s'attachent à montrer la « mauvaise volonté du

⁸³ Par exemple, voir la description que fait Machiavel de la révolte des ciompi. Nicolas Machiavel. Histoire florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L. 3. ch.14. p.1091 à 1093

⁸⁴ Yves Winter. Plebeian politics: Machiavel and the Ciompi Uprising p.745

⁸⁵ Mark Jurdjevic. A great and wretched city. Harvard University Press. 2014. p.114

⁸⁶ Ibid. p.114-115

⁸⁷ Voir, par exemple, Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.58. L.1. p.241

peuple »⁸⁸et les égarements où elle peut entraîner une république. Afin de bien présenter ces aspects plus critiques du jugement porté par Machiavel sur la classe populaire dans les *Discours*, nous exposerons d'abord des extraits dans lesquels l'action du peuple n'est pas nécessairement modeste et passive. Ensuite, nous expliquerons ce qui peut justifier, dans la théorie machiavéenne, ces exactions de la plèbe. Finalement, nous montrerons qu'à plusieurs endroits dans les *Discours*, Machiavel indique clairement les limites des capacités de la plèbe, notamment en ce qui a trait au commandement.

1.2.1 Débordements populaires

Bien que la République romaine soit demeurée libre pendant plusieurs centaines d'années et que son histoire contraste forcément avec celle de la République de Florence décrite par Machiavel, on retrouve dans certains chapitres des *Discours* une description de l'essoufflement politique, social et institutionnel que connut cette cité. Ainsi, en considérant la création des décemvirats, le penseur florentin montre que certains choix politiques du peuple eurent des conséquences fâcheuses pour la République. Bien que désirée, élue par le peuple et censée l'avantager, cette institution fut pernicieuse pour la liberté⁸⁹. En effet, en accordant un pouvoir illimité à dix magistrats, le peuple offrit lui-même la possibilité à dix citoyens d'acquérir un pouvoir despotique. De cette manière, en constituant cette autorité d'origine plébéienne et en lui attribuant un pouvoir qui échappait au contrôle des Tribuns, du Sénat et des Consuls, le peuple fit surgir chez ces dix élus, de modeste condition, une ambition pernicieuse⁹⁰. À ce sujet, le secrétaire écrit : « le fait que la matière ne soit pas corrompue ne sert pas, car une autorité absolue corrompt en très peu de temps cette matière, et se fait des amis

⁸⁸ Christian Nadeau. Machiavel, domination et liberté politique. *Revue philosophique*. Automne. 2003 p. 344

⁸⁹ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.35. L.1. p.172

⁹⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.35. L.1. p.173

et des partisans »⁹¹. Ainsi, même si un individu est honnête et modeste, s'il se voit confier instantanément tous les pouvoirs, il risque d'abuser de cet avantage extraordinaire. Pour avoir ses faveurs et son concours, des citoyens n'hésiteront pas à l'acheter par toutes sortes de moyens et ne trouvant devant lui que des alliés et des amis, il risque d'être heurté par toute personne qui résisterait à son autorité théoriquement illimitée. Inquiet de cette résistance, et ne voulant pas voir diminuer son pouvoir, il s'empresserait de la faire disparaître. Dans ce chapitre, Machiavel montre donc d'abord que le peuple peut se tromper : car, en confiant une autorité absolue à dix nouveaux magistrats, le peuple risqua de perdre sa propre liberté. Deuxièmement, le penseur florentin montre comment des instincts de domination peuvent finir par toucher des membres de la classe populaire.

Cette idée est toutefois encore mieux explicitée dans un chapitre qui suit de près celui sur les décemvirats. En effet, au chapitre XXXVII (livre I), le secrétaire florentin montre comment la loi agraire fut un épisode où l'ambition de la plèbe se manifesta encore une fois par le suffrage libre⁹² et finit par conduire Rome à la servitude. Lors de cet épisode, le peuple tenta d'instituer une loi limitant le nombre de terres que les nobles pouvaient posséder et octroyant à la classe populaire le droit exclusif de posséder les nouvelles terres acquises par la République suite aux conquêtes⁹³. Ainsi, insatisfait de partager le pouvoir politique et les honneurs avec la noblesse, le peuple voulut partager aussi les richesses. Un tel désir est jugé excessif par Machiavel⁹⁴ qui rappelle que les biens matériels sont les choses les plus estimées par les hommes⁹⁵. Il est donc normal,

⁹¹ Ibid. p.174 * Notons au passage l'usage du terme de partisans en lien avec l'idée de corruption.

⁹² Ibid. Ch.37. L.1. p.176. notes 687

⁹³ Ibid. p.179

⁹⁴ C'est un fait plutôt paradoxal chez Machiavel, mais cet auteur semble à la fois accorder de l'importance aux questions d'ordre économique, en affirmant par exemple que les biens matériels sont les choses les plus convoitées par les hommes, tout en montrant simultanément que la poursuite de cette passion est pernicieuse pour l'individu et l'État. D'où cette condamnation de la loi agraire et cet éloge constant de la pauvreté et du citoyen modeste dans les *Discours*. Comme si, pour ce penseur, l'excès, la poursuite ou même la possession de richesses est associée à la corruption. Pour nous, cette méfiance envers les biens matériels chez Machiavel est suffisamment importante pour que l'on s'inscrive en faux vis-à-vis d'une interprétation (intéressante par ailleurs) comme celle de Claude Lefort manifestée dans *Machiavel : la dimension économique du politique*. In Claude Lefort. Les formes de l'histoire. Éditions Gallimard. 1978. p.127 à 140.

⁹⁵ Ibid. p.178

d'après lui, que les nobles aient voulu protéger leurs acquis et de là naquirent les guerres civiles et la ruine de la République. Comme le penseur l'écrit : « il s'alluma de ce fait une telle haine entre la plèbe et le sénat qu'on en vint aux armes et au sang, hors de tout usage et coutume civils [...] et comme aucune des factions ne fondait plus d'espoir en eux (magistrats publics), on eut recours aux remèdes privés »⁹⁶. La lutte politique suscitée par cette loi se transforma en guerre civile qui se termina par la victoire de César, la proclamation de l'Empire et la mort de la République.

Ce qu'illustre ce passage des *Discours* est un élément souvent négligé dans cette œuvre et qui concerne la vision machiavélienne de la nature humaine. En effet, bien que le penseur florentin soit reconnu pour avoir décrit en termes plutôt modestes les ambitions de la classe populaire, il dévoile simultanément, dans cet écrit, des traits universels de la condition humaine qui semblent être plus profonds que les désirs de classe. En reprenant cette idée des anciens, Machiavel affirme que les hommes finissent toujours par se lasser de ce qu'ils possèdent. Pour expliquer ce phénomène, il écrit :

La cause en est que la nature a créé les hommes de façon telle qu'ils peuvent tout désirer et ne peuvent tout obtenir; si bien que, le désir étant toujours supérieur au pouvoir d'acquérir, il en résulte le mécontentement de ce qu'on possède, et le peu de satisfaction qu'on en a⁹⁷.

Autrement dit, les êtres humains finissent par se lasser de ce qu'ils possèdent, qu'ils soient riches ou pauvres, nobles ou roturiers. C'est pourquoi, bien qu'ayant peu d'ambitions de domination, le peuple de Rome finit par désirer les mêmes biens matériels que les élites de cette ville. Le peuple s'est trouvé insatisfait de simplement partager les places et les honneurs, il a souhaité avoir accès aux mêmes richesses que la noblesse. Ainsi, pendant près de trois cents ans, les institutions romaines purent encadrer les désirs de la plèbe, mais quand ceux-ci devinrent de plus en plus exigeants, la République ne put trouver un moyen de répondre à leurs aspirations. Il se déclencha

⁹⁶ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.37. L.1. p.180

⁹⁷ Ibid. p.177 *Machiavel tient presque exactement le même propos en préface du livre II des *Discours*. p.254-255

alors à Rome une vive opposition entre ces deux classes qui se transforma en querelles de factions et en guerres civiles.

D'autres passages des *Discours* corroborent cette vision de la nature humaine décrite par Machiavel au passage précédent (chapitre XXXVII du livre I). Pour n'en nommer encore qu'un seul, on peut remarquer que cette idée revient à la fin du chapitre XXVII, du livre second, où Machiavel écrit : « les hommes font l'erreur de ne pas savoir mettre de limites à leurs espoirs; et se fondant sur eux, sans mesurer leurs forces, ils vont à la ruine »⁹⁸. Ainsi, en dissertant sur la guerre et sur la conduite de grands personnages historiques, l'auteur ramène cette idée que l'ambition illimitée des êtres humains est bien souvent la cause de leur perte. Avoir une ambition excessive et irréaliste est un défaut bien humain, mais qui doit être évité sous peine d'en pâtir.

Bien qu'ayant généralement des désirs et des aspirations plus modestes, le peuple n'échapperait pas à ce travers de la condition humaine. Voilà pourquoi, dans les *Discours*, nous voyons cette classe créer une institution censée la protéger, mais qui ultimement se retourna contre elle et l'ensemble de la République. C'est pour ce même motif qu'après plus de trois cents ans d'opposition politique relativement pacifique, à travers les institutions républicaines, le peuple se lassa de ses acquis et réclama à la noblesse une forme d'égalité économique. Ne voulant absolument pas céder leurs terres et leurs richesses, les nobles défièrent le peuple et l'on en vint à un conflit armé qui brisa la République.

1.2.2 Faiblesses politiques de la multitude

En plus de présenter certaines des mauvaises passions qui peuvent gagner les classes populaires et les conséquences politiques qui s'en suivent, Machiavel décrit souvent dans les *Discours* certaines autres limites qui concernent cette classe de la population. Il montre ainsi qu'en ce qui touche l'enjeu du commandement, une multitude sans chef

⁹⁸ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 27. L.2. p. 366

est inefficace⁹⁹. En reprenant les propos de Tite-Live, le secrétaire florentin affirme que le peuple sans chef est impuissant, inopérant et surtout indécis. Cette idée machiavélienne est constante dans ce texte et revient souvent lorsqu'il est question des guerres et des armées. Par exemple, le penseur florentin insiste souvent sur la figure du chef ou du capitaine. À ce sujet, il explique que le bon capitaine est celui qui est capable d'imposer à ses troupes la nécessité du combat¹⁰⁰. Il indique également qu'il vaut mieux posséder une mauvaise armée et un bon chef, que d'avoir une bonne armée sans commandant compétent¹⁰¹. De surcroît, Machiavel affirme qu'il vaut toujours mieux avoir un seul chef qu'une armée dirigée simultanément par plusieurs commandants. À ce propos, citant Tite-Live, le penseur florentin écrit : « Tres tribuni potestate consulari documento fuere, quam plurium imperium bello inutile esset; tendendo ad sua quisque consilia, cum alii aliud videretur, aperuerunt ad occasionem locum hosti. [Trois tribuns avec l'autorité consulaire montrèrent combien est inefficace le commandement de plusieurs dans la guerre; comme les uns et les autres étaient d'un avis différent, chacun tenait au sien, donnant ainsi à l'ennemi une occasion favorable] »¹⁰². De la sorte, si l'autorité est divisée ou si elle est inexistante, on laisse place à l'inaction, au désordre et l'on prête flanc à l'ennemi. Un commandement unifié et monocratique semble donc être un élément essentiel dans la pensée militaire de cet auteur telle qu'elle apparaît dans les *Discours*.

Cependant, cette position ne se limite pas au domaine militaire et le penseur italien semble être conscient que pour atteindre une cohérence et une force quelconque, dans la sphère civile ou politique, la masse a besoin du commandement¹⁰³. En effet, en plus de souligner l'inefficacité d'une multitude sans chef, nombreux sont les passages où l'auteur fait référence à l'idée selon laquelle le peuple pourrait être trompé ou

⁹⁹ Ibid. Ch. 44. L.1. p.200

¹⁰⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 12. L.3. p. 444

¹⁰¹ Ibid. Ch.13. L.3. p.448 à 450

¹⁰² Ibid. Ch. 15. L.3. p.454

¹⁰³ Julien Freund. *Essence du politique*. Dalloz. 2008. p.108

facilement impressionné¹⁰⁴. Cette idée revient notamment dans les *Discours*, où le secrétaire écrit : « souvent le peuple trompé par une fausse image du bien, désire sa propre ruine [...] »¹⁰⁵. Pour éviter que l'on trompe le peuple, la solution de l'auteur est l'action et l'autorité d'un grand homme. Reprenant cette fois les propos de Virgile, le Florentin écrit : « Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant [Si par hasard ils voient un homme qui excelle par sa piété et son mérite, alors ils se taisent, et ils se tiennent les oreilles dressées] »¹⁰⁶. Autrement dit, pour Machiavel, comme pour beaucoup d'auteurs anciens, une stature grave et charismatique suffit à calmer une multitude révoltée ou qui se lance impétueusement dans des entreprises hasardeuses. La réputation, la prestance et la vertu d'un homme semblent être un élément clef pour éviter les erreurs et l'égarément de la plèbe. Ce type de propos est également repérable tout au début des *Discours*, où en discutant le problème des conflits entre les grands et le peuple, l'auteur affirme que, bien qu'ignorant, le peuple est capable d'entendre la vérité lorsqu'elle lui est dite par un homme sage et digne de foi¹⁰⁷.

Sur un plan plus politique, il est possible de voir que le secrétaire florentin maintient cette idée de la force et de la valeur du commandement unique. Ainsi, l'auteur des *Discours* défend une institution comme celle des dictateurs à Rome, en affirmant que celle-ci fit du bien et non du mal à la République¹⁰⁸. Selon lui, les institutions républicaines sont souvent extrêmement lentes, puisqu'aucun magistrat n'a suffisamment de pouvoirs pour tout régler et qu'il faut du temps pour que la somme des volontés s'accorde sur une question quelconque¹⁰⁹. En temps normal, cette répartition des pouvoirs et les délibérations institutionnelles sont des forces des régimes républicains. Néanmoins, lors de situations exceptionnelles, lorsqu'il faut agir

¹⁰⁴ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 18. p.207

¹⁰⁵ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 53. L.1. p. 221

¹⁰⁶ Ibid. Ch.54. L.1.p.225

¹⁰⁷ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 4. L.1. p. 71

¹⁰⁸ Ibid. Ch. 34. L.1. p.169

¹⁰⁹ Idem.

promptement, ces éléments peuvent être des embuches. Dans les moments de crise, le penseur florentin défend alors l'idée qu'il faut confier l'entière responsabilité de la gestion d'un problème à une seule autorité : le dictateur. De cette manière, en accordant à une seule volonté le pouvoir de diriger une situation comme elle l'entend, on augmente l'efficacité d'action de la République tout entière. À Rome, précisons que, comme l'écrit Machiavel, bien que le dictateur eut les pleins pouvoirs pour gérer une situation particulière, son autorité n'outrepassait pas le cadre qui lui était désigné. Un dictateur ne pouvait modifier le pouvoir des Tribuns ou du Sénat et il ne pouvait abolir d'autres institutions¹¹⁰.

De plus, lorsqu'il considère le début des grandes Républiques, le penseur florentin indique qu'il est préférable d'être seul pour fonder une cité. À ce propos, l'auteur écrit : « s'il veut être utile non pas à lui-même mais au bien commun, non pas à sa propre descendance mais à la patrie commune, un sage ordonnateur de république doit essayer de tenir tout seul l'autorité »¹¹¹. En d'autres termes, il semble que pour Machiavel, dans des moments particulièrement cruciaux, pour être efficace, l'autorité en politique doit être détenue par une seule personne. Sinon les discussions, les opinions divergentes, les querelles de personnalités, les intérêts de tout un chacun parviendraient à ralentir la prise de décision et l'établissement de bases solides à une nouvelle république¹¹². D'ailleurs, c'est l'une des raisons pour lesquelles le penseur florentin va jusqu'à excuser le meurtre de Remus par Romulus. Pour fonder Rome, il ne pouvait y avoir plusieurs pouvoirs ou de multiples lois, c'est l'autorité d'un seul qui devait régner¹¹³.

Bref, dans les *Discours*, on constate aisément que le peuple de Rome n'est pas un acteur politique sans faille et Machiavel ne fait pas que le défendre. En effet, il montre comment l'opinion populaire peut errer ou être trompée. De plus, il explique clairement

¹¹⁰ Idem.

¹¹¹ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 9. L.1. p. 92

¹¹² Ibid. Ch. 2. p.58

¹¹³ Idem. * Notons que c'est aussi parce que Romulus crée des institutions qui favorisent le bien commun et le partage des pouvoirs que Machiavel excuse son geste.

que certaines envies de posséder finissent par gagner tous les êtres humains et que les classes populaires ne sont pas étrangères à ce type d'ambitions. Parallèlement, une fois ces désirs pernicioeux installés dans l'esprit populaire, le penseur illustre très clairement que le conflit avec les élites peut vite basculer dans la guerre civile et les guerres de factions. En outre, il expose les limites de la classe populaire sur le plan de l'action civile, politique et militaire. Ainsi, dans ses écrits, Machiavel soulève l'idée selon laquelle pour que le peuple soit efficace, particulièrement dans des moments de crises, il doit être guidé par un pouvoir structurant, fort et unique. Comme l'affirme Tite-Live, à lui seul, le peuple reste *instable et inconstant*¹¹⁴. Il lui faut donc un encadrement formé par de bons magistrats et de saines institutions, pour qu'ainsi, à l'instar des Romains, « il tînt son rôle avec honneur »¹¹⁵.

Après avoir passé en revue ces quelques considérations sur les *Discours*, faut-il s'étonner de retrouver dans les *Histoires* un peuple ambitieux, parfois violent et souvent imprévisible? Alors que précisément, comme le rappelle Marie Gaille, les *Histoires florentines* sont le récit du fondement raté d'une cité qui ne parvint jamais à établir des institutions libres et durables¹¹⁶? Si l'on comprend bien la philosophie machiavélienne établie dans les *Discours*, on ne peut se surprendre de retrouver, dans l'histoire de Florence, des conflits destructeurs, des factions et des partisans, des désirs démesurés chez le peuple, comme chez la noblesse, et une liberté politique constamment menacée et mise à sac. Sans un grand fondateur, de bons magistrats et de saines institutions, une cité court le risque de voir s'éteindre rapidement sa liberté.

En résumé, il paraît difficile de soutenir qu'il existe réellement une rupture entre la conception du peuple mise de l'avant dans les *Discours* et celle déployée dans les *Histoires*, comme le croit Mark Jurdjevic¹¹⁷. Parallèlement, il devient également

¹¹⁴ Ibid. Ch.58. p.237 * Notons que Machiavel, lui, applique ces qualificatifs à tout être humain (peuple, noble ou Prince) qui vivrait sans l'encadrement de bonnes lois et de bonnes institutions.

¹¹⁵ Ibid. p. 239

¹¹⁶ Marie Gaille. Machiavel. Tallandier éditions. 2005. p.195

¹¹⁷ Mark Jurdjevic. A great and wretched city. Harvard University Press. 2014.Ibid. p.106

laborieux de défendre l'idée selon laquelle la rupture entre les *Discours* et les *Histoires* ne serait qu'apparente et qu'il suffirait de faire une lecture attentive du second texte, pour discerner tous les passages où l'auteur justifie les excès et les conflits du peuple avec les élites qui dégénèrent en des guerres de factions¹¹⁸. Selon nous, ces deux types d'explications au problème qui nous occupe sont erronés et il suffit de relire le début du chapitre IX du *Prince* pour s'en convaincre définitivement. En discutant des deux humeurs antagoniques et conflictuelles qui animent toute cité, le secrétaire florentin écrivait déjà : « de ces deux appétits différents naît dans les cités un de ces trois effets : ou le principat, ou la liberté ou la licence »¹¹⁹. Les conflits entre les élites et le peuple d'une république n'auraient donc pas toujours pour résultat la liberté. Ainsi, cet élément constant dans les textes machiavéliens montre qu'en regard des circonstances et des événements, ces conflits ont différentes issues. À Florence, c'est plutôt le pouvoir d'un seul et la licence qui ont le plus souvent été le résultat politique de cette division entre les élites et le peuple. Loin de marquer une nouvelle vision universelle de l'être humain ou de cacher des idées démocratiques, selon nous, les *Histoires florentines* dévoilent simplement une analyse plus circonstancielle, destinée à une cité en particulier, Florence, où beaucoup d'éléments ont manqué pour que la liberté politique perdure¹²⁰.

1.3 Le gouvernement idéal

Avant de mettre un terme à notre analyse des premiers ouvrages de Machiavel sur la question du peuple et des conflits, développons davantage notre réflexion en abordant le dernier élément que nous souhaitons mettre en lumière par notre analyse des *Discours*. Après avoir montré, dans la première section de ce chapitre, que Machiavel, comme ses contemporains, craignait vivement les guerres de factions, nous souhaitons

¹¹⁸ John P. McCormick. The rhetoric and the reality of Class Politics in Machiavelli's *Istorie Fiorentine*. p.4

¹¹⁹ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 9. p.145

¹²⁰ Marie Gaille. Machiavel. Tallandier éditions. 2005. p.195

maintenant établir que cet auteur défend aussi ce qu'on nomme une constitution¹²¹ mixte ou une république mixte, mais que cette expression chez Machiavel revêt un caractère bien singulier. De plus, de manière à dévoiler de façon claire le rapprochement entre le penseur florentin et la tradition humaniste, nous voulons aussi souligner le lien qui existe entre cette théorie du gouvernement et la pensée de l'historien grec Polybe. Simultanément, en exposant ces deux arguments, nous souhaitons prouver que Machiavel n'est pas un penseur de la république démocratique ni un défenseur de la démocratie. Pour ce faire, nous expliquerons, d'abord, la place qu'occupe le peuple dans la théorie politique machiavélienne, pour ensuite souligner l'influence de Polybe sur la théorie du gouvernement mixte du penseur florentin.

Nous avons déjà cité plus haut l'extrait du chapitre LVIII (livre I) des *Discours*, dans lequel Machiavel affirme que le peuple romain savait tenir son rôle avec honneur¹²², mais quel est précisément ce rôle auquel fait référence Machiavel? Cette interrogation est importante car les interprètes conservateurs affirment que les *Histoires* furent l'occasion pour le Florentin d'abandonner l'idée que le peuple doit être le gardien de la liberté collective¹²³. Les désirs immodérés du peuple florentin et son goût pour les conflits violents auraient conduit Machiavel, non pas à l'exclure de sa vision politique, mais à lui assigner un rôle moindre. Il n'occuperait plus la position centrale de gardien de la liberté, comme dans des ouvrages tels *Le Prince* et les *Discours*. De la sorte, en comparant les *Discours* et les *Histoires*, ces interprètes prétendent qu'il existe une transformation théorique quant au rôle politique assigné au peuple dans le second texte. Mais cette affirmation tient-elle réellement? Pour répondre clairement à cette interrogation, il faut d'abord chercher à savoir quel est le rôle que Machiavel assigne au peuple dans les *Discours* et quel est le régime politique idéal pour ce penseur.

¹²¹ Entendons constitution au sens de ce qui constitue concrètement cette unité politique, c'est-à-dire son ordre interne qui règle l'association et détermine le mode de distribution des pouvoirs. À ce sujet voir Aristote, *Les Politiques*. VI,I, 1289a. Ou Julien Freund. *L'essence du politique*. Dalloz. 2004. p. 340

¹²² Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 58. L.1. p. 239

¹²³ Mark Jurdjevic. *A great and wretched city*. Harvard University Press. 2014. Ibid. p.131

1.3.1 République mixte¹²⁴

Bien que plutôt favorable à la classe populaire, le penseur florentin n'a pas conçu une théorie politique dans laquelle le peuple occupe la position centrale et possède tous les pouvoirs. Il n'y a pas chez Machiavel une défense des droits de la majorité ou de la démocratie. Pour le penseur florentin, le peuple ne doit pas gouverner seul. Comme nous avons tenté de l'illustrer et comme le rappelle Léo Strauss, dans la théorie machiavélienne, la multitude « est incapable d'exercer le pouvoir, ni sur elle-même ni sur les autres. Ceux dont la cause est la plus juste sont ceux-là mêmes qui s'avèrent impuissants à la défendre; leur cause doit être défendue par ceux qui poursuivent une fin moins juste [...] »¹²⁵. Ainsi, dans cette vision politique, le peuple a toujours besoin du concours de la noblesse ou de grands personnages pour les affaires militaires et aussi pour arriver à former un équilibre qui constitue la bonne société¹²⁶. Inversement, sans la participation politique du peuple, les grands ou les individus ambitieux risquent de rompre l'équilibre politique et social, en instaurant un régime tyrannique. En ce sens, comme l'écrit encore Léo Strauss : « [...] la justice dépend de l'injustice. Dans tous les cas, le bien commun consiste en une harmonie précaire entre le bien du grand nombre et le bien des Grands [...] »¹²⁷.

Machiavel désigne cet équilibre politique précaire par le terme de république mixte¹²⁸. Cependant, ce que le penseur florentin identifie avec cette appellation ne correspond pas au sens que l'expression « constitution mixte » a fini par prendre dans l'histoire. En effet, dans les *Discours*, le secrétaire ne défend pas simplement un type de régime

¹²⁴ Dans la traduction des *Discours* d'Alessandro Fontana, le terme employé par Machiavel est celui de république mixte précisément, mais notons que les termes de constitution/gouvernement/république mixte sont employés par Machiavel comme par Polybe. Néanmoins, comme le remarque Laurent Gerbier, Machiavel emploie plus fréquemment les termes de « *tre stati* » ou de « *sei ragioni dei governi* ». Le terme de constitution mixte n'est employé qu'une seule fois véritablement par le Florentin. Voir Laurent Gerbier : Constitution mixte et complexion civile chez Machiavel. In Le gouvernement mixte. Études réunies et introduites par Marie Gaille. Publication de l'université de Saint-Étienne. 2005. p.62

¹²⁵ Léo Strauss. Pensées sur Machiavel. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.294

¹²⁶ Thierry Méniessier. République, ordre collectif et liberté civile. In lecture de Machiavel. Ellipses. 2006. p.184

¹²⁷ Léo Strauss. Pensées sur Machiavel. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.294

¹²⁸ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 2. L.1. p. 66

dans lequel le pouvoir d'un seul serait limité par une élite ou par des institutions. Par gouvernement mixte, il ne défend pas non plus une quelconque séparation des pouvoirs au sens de Montesquieu¹²⁹. Le type de régime prôné par le penseur florentin sous le terme de république mixte est une forme de compromis entre tous les éléments du corps social. Dans le domaine des structures politiques, Machiavel est favorable à une espèce de parti moyen ou une voie intermédiaire¹³⁰. Il ne défend pas un régime où tous les pouvoirs seraient dans les mains d'un seul, d'une élite ou de la majorité. Bien au contraire, le penseur défend plutôt une constitution politique qui soit en mesure de concilier les intérêts et les aspirations des diverses composantes de la société¹³¹.

Ainsi, en examinant la formation du gouvernement de la République romaine, Machiavel admire le partage de pouvoirs et la stabilité auxquels est parvenue cette cité¹³². En examinant l'histoire du développement de cette république, il écrit :

Bien que l'on passât du gouvernement des rois et des optimates à celui du peuple [...], néanmoins on n'enleva jamais toute l'autorité qui revenait à la forme royale pour la donner aux optimates, et on ne diminua pas entièrement celle des optimates pour la donner au peuple; mais, restant mixte, Rome fut une république parfaite¹³³.

Autrement dit, en ne concédant jamais toute l'autorité à l'un ou l'autre des éléments du corps social et en n'abrogeant jamais également totalement leurs pouvoirs, Rome parvint à fabriquer un équilibre politique qui tint compte de l'ensemble de la cité. Toutefois, comme le souligne J.G.A Pocock, Rome ne parvint à cet équilibre que par nécessité¹³⁴. En effet, c'est la peur qui contraignit la noblesse romaine à respecter pendant un temps le peuple et, par la suite, à lui concéder une part du pouvoir sous les menaces de son agitation.

¹²⁹ Montesquieu. *De l'esprit des lois*. Flammarion. 2008. II. Livre XI. Ch. VI. p.245

¹³⁰ Léo Strauss. *Pensées sur Machiavel*. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.264

¹³¹ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 2. L.1. p. 65

¹³² *Idem*.

¹³³ *Ibid*.p.66

¹³⁴ J.G.A. Pocock. *Le moment machiavélien*. Presses Universitaires de France.1997. p.205

Ainsi, en étudiant l'histoire et la structure du gouvernement mixte de la République romaine, Machiavel conçoit une vision particulière du politique. D'une part, il souligne le fait qu'une société peut être animée par des intérêts, des désirs et même des humeurs antagoniques. Le politique (particulièrement la république) n'est pas une entité statique, calme et homogène. D'autre part, loin d'être en faveur de la domination d'un élément particulier sur le reste du corps social, ou encore loin de souhaiter l'annihilation de ces humeurs divergentes, le secrétaire florentin prône un partage des responsabilités politiques, selon les forces et les faiblesses de chaque élément. Comme l'indique Thierry Ménissier, en reprenant l'intuition de Polybe, le penseur italien démontre que : « incapables d'être des sujets politiques dotés d'une autonomie suffisante, les groupes sont dans l'obligation de collaborer du fait même de la capacité de nuisance de chacun sur l'action de l'autre »¹³⁵. De cette manière, ce que Machiavel nomme une république mixte est en fait un gouvernement où, en plus de tenir compte de tous, chaque groupe est conscient de la puissance négative des autres éléments de la société et doit donc veiller à ce que ceux-ci n'accaparent pas tout le pouvoir. Comme l'écrit l'auteur des *Discours* : « lorsqu'il y a dans une ville un principat, des optimates et un gouvernement populaire, chacun surveille l'autre »¹³⁶. Dans ce contexte, le pouvoir consulaire est alors surveillé par les élites et le peuple qui peuvent éviter toutes dérives tyranniques que peut entraîner cette fonction. À leur tour, les élites sont surveillées par le peuple, qui limite leurs pouvoirs, et elles doivent accepter de partager la direction de la République avec les Consuls. Quant à lui, le peuple surveille évidemment les deux autres ordres, mais il doit accepter qu'en raison de leurs mérites certains citoyens (nobles ou plébéiens) commandent sa destinée¹³⁷. En ce sens, pour

¹³⁵ Thierry Ménissier. République, ordre collectif et liberté civile. In lecture de Machiavel. Ellipses. 2006. p.179

¹³⁶ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 2. L. I. p. 65

¹³⁷ Sur le partage des pouvoirs dans Rome et particulièrement sur le pouvoir du peuple, on peut voir le chapitre XIV : *Comment la distribution des trois pouvoirs commença à changer, après l'expulsion des rois*. de Montesquieu. De l'esprit des lois. Flammarion. 2008. II. Livre XI. Ch. XIV. p.265. Le parallèle avec la description de Machiavel est intéressant à faire.

expliquer ce mécanisme de surveillance et de participation, qui apparaît sous la plume de Machiavel, les commentaires de Léo Strauss sont éclairants. À ce sujet, il écrit :

La tâche propre à l'art politique consiste non seulement à s'assurer que les hommes les plus capables accèdent aux plus hautes fonctions, mais aussi et surtout qu'ils demeurent vertueux dans l'exercice même de leur fonction. Les Romains surent mener à bien la première tâche en faisant de l'accès aux plus hautes fonctions la récompense de la qualité supérieure d'un homme et non l'effet de sa naissance ou de sa fortune, ou encore par la manipulation judicieuse d'élections libres. Ils surent mener à bien la seconde tâche en mettant sur pied un système de contrôle, mais inoffensif, de la politique des Consuls par leurs rivaux, système qui du même coup ne bridait pas l'initiative des Consuls¹³⁸.

Comme l'exprime également clairement Ménissier, chez Machiavel : « la sphère politique doit donc être conçue comme l'ensemble des actions collectives conscientes et volontaires ayant comme condition de possibilité la communauté de passions »¹³⁹. Le politique n'a pas à faire disparaître les passions ou, dans le cas d'une république, à les subordonner continuellement à une seule autorité (que ce soit celle des Consuls, de la noblesse ou de la plèbe). Pour le penseur florentin, le politique est précisément cet entrechoquement des passions qui ne peuvent s'éteindre. L'organisation ou l'ordre républicain idéal doit donc tenir compte de cette donnée fondamentale et tenter d'équilibrer ces intérêts divergents en confiant à chaque élément identifié par Machiavel sa part du pouvoir. C'est là ce que le penseur florentin nomme un gouvernement mixte dont Rome pendant un temps fut un exemple parfait.

Cette défense du gouvernement mixte que l'on retrouve dans les *Discours* rapproche Machiavel de l'humanisme florentin. Comme le soutient Pocock, Machiavel reste ainsi l'héritier de la tradition aristotélicienne et polybienne alors dominante à son époque¹⁴⁰. Néanmoins, malgré l'influence des anciens sur sa propre théorie, le penseur florentin marque également son originalité de par la vision spécifique qu'il propose du gouvernement mixte dans cette tradition. En effet, l'un des aspects qui distingue

¹³⁸ Léo Strauss. *Pensées sur Machiavel*. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.304

¹³⁹ Thierry Ménissier. *République, ordre collectif et liberté civile*. In *lecture de Machiavel*. Ellipses. 2006. p.185

¹⁴⁰ J.G.A. Pocock. *Le moment machiavélien*. Presses Universitaires de France. 1997. p.311

significativement le gouvernement mixte machiavélien du gouvernement mixte vénitien, favorisé par les humanistes, c'est sa forme ouverte. Alors qu'à partir de 1297, la citoyenneté vénitienne devient fermée et héréditaire¹⁴¹, Machiavel soutient une forme de citoyenneté ouverte inspirée du modèle romain¹⁴². Ainsi, le nombre d'individus qui peuvent aspirer à participer aux affaires de la république est plus élevé dans sa vision du gouvernement mixte que dans celle d'inspiration vénitienne¹⁴³.

Notons que cette limitation de la citoyenneté à Venise irritait même un penseur comme Guichardin qui y voyait un risque de dérive oligarchique, alors qu'il soutenait un gouvernement mixte de nature aristocratique. Ceci est précisément ce qui différencie également Machiavel et Guichardin concernant leur conception de la structure du gouvernement : Guichardin préconise un gouvernement non pas fermé, mais de nature limitée et élitiste, alors que Machiavel défend un gouvernement ouvert et populaire. Pour Guichardin, c'est plutôt les élites ou le Sénat qui doit avoir le mandat d'empêcher la licence ou la tyrannie; alors que, pour Machiavel, c'est au peuple qu'incombe cette tâche¹⁴⁴. Plaidant pour cette approche, le secrétaire florentin préconise donc un type de république dans laquelle la grande participation politique et militaire est la force première du régime. Comme l'écrit Pocock, Machiavel prônait un « État populaire et armé dans lequel le fondement de la *virtù* civique était la *virtù* militaire et où la république pouvait domestiquer son environnement par les armes »¹⁴⁵. Quant à lui, Guichardin rejette le modèle romain et tranche en faveur de la *città disarmata*, où la *virtù* des meilleurs citoyens, c'est-à-dire la prudence et la sagesse, doit venir freiner l'agitation de la masse et permettre à la république de s'adapter graduellement à son environnement¹⁴⁶. Nous reviendrons plus en détails au chapitre III sur le lien entre la

¹⁴¹ J.G.A. Pocock. Le moment machiavélien. Presses Universitaires de France.1997. p.280

¹⁴² Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 3. L.2. p.268-269

¹⁴³ Pocock indique même qu'à Venise, du fait de la citoyenneté limitée, la division entre *ottimati* et *popolo* est inexistante, alors que, précisément, chez Machiavel cette distinction est fondamentale. J.G.A. Pocock. Le moment Machiavélien. Presses Universitaires de France.1997. p.282

¹⁴⁴ Marie Gaille. L'idéal de la constitution mixte entre Venise et Florence. In. Le gouvernement mixte. Études réunies et introduites par Marie Gaille. Publication de l'université de Saint-Étienne.2005. p.48

¹⁴⁵ J.G.A. Pocock. Le moment machiavélien. Presses Universitaires de France.1997. p.269

¹⁴⁶ Idem.

participation militaire et la théorie républicaine chez Machiavel. Néanmoins, comprenons que malgré ces différences, ce penseur reste ancré dans la tradition de son temps, parce qu'il prône, lui aussi, un gouvernement mixte inspiré des anciens. En ce sens, nous pourrions dire que Machiavel se distingue à l'intérieur de la tradition de l'humanisme florentin, sans s'en détacher complètement. Ainsi, nous croyons, à l'instar de Pocock, que les écrits de Machiavel, de Guichardin, de Giannotti et des autres penseurs de cette époque réactualisent la tradition aristotélicienne et polybienne¹⁴⁷.

1.3.2 Machiavel, Polybe et la démocratie

Cette version du gouvernement mixte et populaire de la République romaine, défendue par Machiavel, nous conduit à constater une chose importante. Dans sa philosophie politique, lorsqu'il affirme que le peuple doit être gardien de la liberté, le penseur florentin ne veut pas dire que le peuple doit gouverner seul la république. Il veut simplement montrer qu'en incluant le peuple dans sa structure politique, Rome avait trouvé un moyen de freiner l'ambition des grands et de faire participer les classes populaires à la gouverne de l'État. Ainsi, en ayant une voix au chapitre avec les Tribuns, le peuple pouvait éviter les dérives tyranniques ou oligarchiques auxquelles pouvait conduire le pouvoir des Consuls et du Sénat. Pour l'auteur des *Discours*, cette participation populaire à la République fut le fruit d'une chaude lutte et non l'œuvre d'un législateur éclairé¹⁴⁸. C'est en raison de ses protestations et de son caractère agité que le peuple romain parvint à participer à la vie politique de la République. C'est donc sous la peur et sous la menace que les élites romaines furent contraintes de concéder à la plèbe l'institution des Tribuns. Dans ces conditions, doit-on voir alors dans les *Histoires florentines* une nouvelle conception du rôle politique et de la place accordée au peuple dans la philosophie politique machiavélique ?

¹⁴⁷J.G.A. Pocock. Le moment machiavélique. Presses Universitaires de France.1997. p.97

¹⁴⁸ J.G.A. Pocock. Le moment machiavélique. Presses Universitaires de France.1997. p.205

Une telle lecture ne nous semble pas fondée et notre interprétation du gouvernement mixte chez Machiavel nous amène à croire en un lien étroit entre les écrits de l'historien grec Polybe et la pensée politique machiavélique¹⁴⁹. Ainsi, au-delà du rapport entre Machiavel et la tradition de l'humanisme florentin, dont ce lien témoigne, le rapprochement entre l'auteur des *Discours* et l'auteur de l'*Histoire* de Rome nous permet de comprendre que ce n'est pas seulement pour ses qualités que le peuple doit prendre part à la vie républicaine dans la théorie machiavélique. Conformément aux enseignements de Polybe¹⁵⁰, Machiavel défend l'idée que si l'on veut préserver la liberté d'un État et d'une République, il est périlleux de confier le pouvoir à un seul élément du corps social. En effet, comme l'écrit Polybe, c'est un *enchaînement naturel* qui conduit le *cycle des constitutions* à basculer vers leur forme dégénérée¹⁵¹. Ainsi, en fondant une monarchie, on se retrouve, après quelques générations, à vivre sous le joug d'un tyran. Le tyran sera remplacé par un groupe d'individus vertueux et bons qui auront contribué à débarrasser le peuple de la tyrannie. S'instaure alors une aristocratie qui à son tour, après quelques générations, se transformera en oligarchie. Dans ce régime, une minorité de parvenus et d'arrivistes monopolisera toutes les richesses et tout le pouvoir, faisant peser sur le peuple un lourd fardeau. Accablé par cette domination, le peuple se révoltera et créera une démocratie, dans laquelle un ordre juste se maintiendra jusqu'au moment où l'on aura oublié les anciens despotes. À ce moment, la démocratie basculera vers un état que Polybe décrit comme un accaparement du pouvoir par les citoyens les plus possédants¹⁵². Une fois le petit peuple exaspéré par les excès de la nouvelle élite, une révolution éclatera et l'on éliminera dans la violence tout ce qui semblera être contre l'égalité et la liberté. Pour mettre fin à ces excès, le peuple

¹⁴⁹ Sur le lien entre Machiavel et Polybe ou sur les sources de Machiavel pour les chapitres 2 à 9 des *Discours*, Laurent Gerbier croit que les traductions privées des *Histoires* de Polybe étaient nombreuses à cette époque à Florence. Bernado Rucellai, ami de Machiavel, en aurait fait une. Voir Laurent Gerbier : *Constitution mixte et complexion civile chez Machiavel*. In *Le gouvernement mixte. Études réunies et introduites par Marie Gaille*. Publication de l'université de Saint-Étienne. 2005. p.59-60

¹⁵⁰ L'idée des déviations des différents gouvernements se retrouve évidemment chez Aristote. *Les politiques*. Flammarion. Paris. 2015. p.243

¹⁵¹ Polybe. *Histoire*. Éditions Gallimard. 1970. L.VI.9. p.476

¹⁵² *Idem*

« s'étant ravalé au rang de bête féroce, il se trouve(ra) à nouveau placé sous l'autorité d'un maître qui gouverne en despote »¹⁵³. Et le cycle recommencera.

Pour éviter cet enchaînement¹⁵⁴, Polybe préconise alors un gouvernement mixte dans lequel chaque ordre contrebalance l'autre et où on évite que chaque élément tombe dans le vice qui lui est inhérent¹⁵⁵. La description de la constitution mixte de Machiavel est quasi identique à celle de l'historien grec. Le penseur florentin affirme, lui aussi, en parlant des gouvernements à forme unique : « je dis donc que tous ces modes de gouvernement sont néfastes, à cause de la brièveté de la vie des trois qui sont bons et de la malignité des trois qui sont mauvais »¹⁵⁶. On comprend alors très clairement que Machiavel, après Polybe, refuse les formes de gouvernements uniques. Il ne peut donc être un défenseur de la démocratie au sens ancien ni au sens contemporain de la souveraineté populaire. Bien que l'auteur des *Discours* soit sympathique à la classe populaire et qu'il affirme que le peuple doit avoir la garde de la liberté, il est faux de croire que Machiavel défend le gouvernement du peuple ou un gouvernement démocratique. Comme le rappelle Léo Strauss : « il est vrai qu'il n'est pas favorable au règne de la seule multitude : tous les régimes simples sont mauvais et les prétendues démocraties sont en fait des oligarchies, à moins qu'elles ne basculent dans l'anarchie »¹⁵⁷. De la sorte, le secrétaire ne conçoit pas une bonne structure politique sans les trois formes de pouvoirs que sont le pouvoir d'un seul (ou de deux Consuls), le pouvoir des élites et le pouvoir du peuple. D'ailleurs, le Florentin se plaint que sa ville ne parvint jamais à posséder ce niveau de perfection constitutionnelle¹⁵⁸. Dans un contexte idéal, le régime politique parfait ne peut donc être conçu sans ces trois catégories, sinon il bascule forcément dans une forme dégénérée.

¹⁵³ Idem. * Pour la totalité de la réflexion de Polybe à ce sujet, voir L.VI. 1 à 18. p.468 à 487 de la même édition.

¹⁵⁴ Le gouvernement mixte ralentit la dégénérescence, mais il ne l'élimine pas. Alessandro Fontana. In Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.63-64. notes 94.

¹⁵⁵ Polybe. *Histoire*. Éditions Gallimard. 1970. L.VI.9. p. 477. Polybe attribue cette idée à Lycurgue.

¹⁵⁶ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 2. L.1. p. 63

¹⁵⁷ Léo Strauss. *Pensées sur Machiavel*. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.148

¹⁵⁸ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ibid.Ch.2. L.1.p.59

Cependant, bien qu'il semble grandement s'inspirer de Polybe, Machiavel nuance quelque peu les théories de l'historien grec pour y combiner ou y ajouter sa propre vision du monde. D'abord, le Florentin délaisse l'idée stricte d'une loi naturelle devant nécessairement produire le cycle des constitutions pour développer plutôt une conception de la décadence¹⁵⁹. En effet, pour le penseur italien, toutes les choses de ce monde en viennent à se dégrader avec le temps et il serait rare de voir un État revivre deux fois les mêmes formes de gouvernements tout en étant capable de se maintenir¹⁶⁰. Selon lui, si un régime bascule vers une forme dégénérée, il risque d'être conquis par un État voisin plutôt que de voir revenir indéfiniment le cycle des constitutions tel que Polybe le décrit¹⁶¹. Ensuite, comme le souligne Laurent Gerbier, après avoir décrit la forme classique, à trois parties, du gouvernement romain, Machiavel paraît délaisser ce modèle pour se tourner vers la théorie des deux humeurs antagoniques¹⁶². La tension entre les élites et le peuple deviendrait alors le noyau de la théorie machiavélienne et une cité devrait être à même de fonder des institutions capables de laisser s'épancher ces rivalités¹⁶³. Comme le croit Gerbier, pour Machiavel, « une constitution mixte est ainsi une constitution pourvue de soupapes adéquates »¹⁶⁴ capables de canaliser les tensions entre ces deux groupes qui composent le corps social.

Néanmoins, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, bien que cette idée des humeurs soit d'une très grande importance dans la pensée machiavélienne, le philosophe ne paraît pas abandonner le rôle du commandement et l'importance des consuls, des capitaines ou des grands fondateurs de républiques. Ainsi, il n'est pas faux d'affirmer que, bien qu'il concentre son explication sur d'autres thèmes, après le chapitre deux des *Discours*, jamais dans cet écrit le Florentin renie explicitement le gouvernement mixte d'inspiration romaine avec sa forme tripartite. De plus, il est important de

¹⁵⁹ Filippo Del Lucchese. *Tumultes et indignations*. Éditions Amsterdam. 2010. Paris. p.111

¹⁶⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. L.1. ch. 2. p.63

¹⁶¹ Idem.

¹⁶² Laurent Gerbier : *Constitution mixte et complexion civile chez Machiavel*. In *Le gouvernement mixte. Études réunies et introduites par Marie Gaille*. Publication de l'université de Saint-Étienne.2005. p.67

¹⁶³ Idem.

¹⁶⁴ Idem.

comprendre que, dans la philosophie machiavélienne, jamais l'une des deux humeurs antagoniques ni l'un des trois ordres romains n'a vocation à supplanter ou à surpasser les autres groupes auxquels il s'oppose. Chez Machiavel, le compromis entre classes et le partage des pouvoirs dans la cité sont des éléments fondamentaux, d'où l'importance pour nous de souligner le caractère « mixte » du gouvernement ou du républicanisme machiavélien.

En somme, nous croyons que les *Discours* ne sont pas une œuvre qui vante les vertus d'un gouvernement populaire ou démocratique au sens contemporain de ces expressions. Cette erreur interprétative peut être facilement faite et le texte machiavélien est peut-être en partie responsable de ce malentendu. En effet, le penseur italien emploie souvent le terme de gouvernement populaire (*amministrazione popolare*) pour désigner le gouvernement de la République romaine¹⁶⁵. Néanmoins, cette expression ne renvoie pas, chez lui, à une forme de gouvernement où tout le pouvoir est donné au peuple. En ce sens, les *Discours* sont plutôt une œuvre qui défend une constitution républicaine mixte au sens de Polybe ou au sens romain de cette expression. S'il est analysé de cette manière, ce texte est en étroite correspondance avec les *Histoires florentines*. Ainsi, lorsque Machiavel décrit, au début du livre III de cette œuvre, la prise du pouvoir par le peuple et l'exclusion de la noblesse du gouvernement¹⁶⁶, il est normal, conformément à la leçon des *Discours*, que le Florentin déplore cette action. Évidemment, si un des éléments du corps social n'a pas sa part dans le gouvernement, selon la conception de Polybe reprise par Machiavel, le régime basculera rapidement dans une forme déviée. De plus, cette explication peut être également donnée pour éclairer la révolte des Ciompi. Ainsi, conformément à ce qui est avancé dans les *Discours*, il paraît légitime que Machiavel rejette le résultat de cette révolte, car les travailleurs lainiers voulaient se rendre maîtres de la République et

¹⁶⁵ Ibid. Ch. 5. L.1. p. 72

¹⁶⁶ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.3. ch. 1. p.1067

liquider la noblesse¹⁶⁷. Bref, analysée et comprise de cette façon, l'opposition entre les *Discours* et les *Histoires* quant à la position accordée au peuple, s'efface pour laisser place à ce qui apparaît beaucoup plus comme une continuité dans la philosophie politique machiavélienne.

1.4 Conclusion

Notre réflexion sur la relation entre les *Discours* et les *Histoires* sur le thème du conflit nous permet de souligner essentiellement trois aspects. Premièrement, bien qu'il louange l'opposition entre le Sénat et le peuple de Rome, Machiavel, à l'instar de ses contemporains, est un penseur qui craint et désapprouve les conflits violents qui opposent factions et partisans à l'intérieur d'un même État. La critique de ce type de conflits brutaux et sanguinaires est aussi au cœur des *Histoires florentines*. Deuxièmement, dans les *Discours*, l'auteur met en évidence certains aspects négatifs de la classe populaire. D'une part, bien que le peuple soit généralement peu ambitieux, certains de ses membres peuvent être touchés, comme n'importe quel être humain, par la fièvre du désir et de l'envie. Comme lors de l'épisode de la loi agraire, cette ambition peut conduire le peuple à commettre des exactions qui sont dangereuses pour l'équilibre républicain. En outre, Machiavel illustre également le fait que le peuple ne peut s'autogouverner. En politique, comme à la guerre, les masses ont besoin de chefs. Troisièmement, le secrétaire florentin décrit ce qui est pour lui un régime parfait et il ne défend pas la démocratie à proprement parler. En s'inspirant de Polybe, il plaide plutôt en faveur d'un gouvernement mixte d'inspiration romaine. Ainsi, dans les *Histoires florentines*, en critiquant les révoltes populaires et la prise du pouvoir par cette seule classe, le penseur florentin est en étroite concordance avec sa vision d'un gouvernement aux pouvoirs partagés. Ultimement, en craignant les factions et en

¹⁶⁷ Ibid. p.1091

plaidant, lui aussi, pour un gouvernement mixte d'inspiration polybienne, Machiavel demeure lié à la tradition de son temps.

Ces trois éléments nous permettent de valider notre hypothèse de départ selon laquelle il n'y a pas de rupture entre ces deux œuvres sur le thème du conflit. Cependant, à cette étape de notre recherche, pour approfondir notre réflexion, nous nous demanderons précisément pourquoi Machiavel louange le conflit entre les élites et le peuple, au début des *Discours*, et pourquoi paraît-il vivement opposé aux conflits de partisans ou à l'opposition entre la noblesse et le peuple florentin dans les *Histoires*? N'y a-t-il que l'usage de violence et le déséquilibre constitutionnel occasionné par ces tumultes qui distinguent les deux genres de conflits ou y a-t-il d'autres aspects peut-être plus essentiels qui nous permettent de les différencier ? Le second chapitre du travail vise à traiter de ces questions.

CHAPITRE II

CONCEPTION DES CONFLITS INTERNES

Après avoir revisité les *Discours* et avoir démontré que certains éléments de ce texte sont en étroite correspondance avec de nombreux aspects des *Histoires florentines*, notre réflexion nous conduit à préciser et à différencier les multiples descriptions du conflit interne que l'on retrouve dans l'œuvre de Machiavel. En effet, dissiper l'idée d'une rupture entre les textes machiavéliens sur la question du conflit, nous a permis d'esquisser une conception complexe de ce phénomène que le penseur florentin paraît mettre de l'avant dans tous ses ouvrages. Ainsi, lors du premier chapitre, nous avons discerné deux types distincts de conflits internes que l'on peut déceler dans les écrits de Machiavel, soit le conflit d'humeurs et le conflit de partisans. Ces deux conflits sont décrits et jugés différemment par le penseur italien qui paraît associer le premier type au fondement du politique et le second type à une dangereuse dégradation de la cité. De plus, dans certains passages de son œuvre, le Florentin semble même démontrer que le premier type de conflits pourrait conduire au second. De la sorte, selon Machiavel, le conflit d'humeurs pourrait, par moment, dégénérer en conflit de partisans. En ce sens, s'il semble exister une telle proximité entre ces deux phénomènes, il convient de se demander précisément : qu'est-ce qui permet à Machiavel de distinguer ces deux manifestations du conflit interne et qu'est-ce qui motive son appréciation différentes de ces deux phénomènes? De plus, il faut également préciser quelle est la relation entre les deux conflits. Il nous faut donc, maintenant, approfondir et développer davantage ces conceptions pour apprécier toute la richesse de la pensée machiavélienne sur ce sujet et répondre à ces interrogations.

Pour tenter de clarifier la distinction entre ces deux différentes manifestations du conflit interne et pour essayer de montrer comment le conflit entre grands et peuple peut

basculer en conflit de partisans, nous utiliserons principalement les interprétations de Gisela Bock et de Thierry Ménissier. Contrairement aux interprètes conservateurs et démocratiques, ces deux commentateurs de l'œuvre de Machiavel estiment que l'opposition entre le conflit de partisans et le conflit d'humeurs apparaît clairement dans tous les textes de l'auteur florentin. Selon ces deux spécialistes, cet enjeu serait, d'ailleurs, important puisqu'il permettrait de dévoiler la conception singulière qu'a Machiavel du politique. De plus, pour ces interprètes, la valorisation faite par le penseur florentin d'un certain type de conflits et le rejet de certains autres permettraient d'apprécier toutes les particularités de son républicanisme.

De cette manière, en nous appuyant sur les interprétations de Ménissier et de Bock, nous tâcherons de bien comprendre cette opposition présente dans les écrits machiavéliens entre le conflit de partisans et le conflit d'humeurs. Ainsi, en nous concentrant cette fois-ci davantage sur les *Histoires florentines*, nous analyserons, d'abord, le conflit d'humeurs de façon à le décrire, à l'expliquer et à montrer quel type d'effets il peut produire dans la cité. Ensuite, nous décrirons le conflit de partisans et nous montrerons les effets pernicioeux qu'il peut engendrer. De cette manière, nous parviendrons à savoir pourquoi Machiavel peut apprécier, par moment, le conflit d'humeurs et pourquoi il critique constamment le conflit de partisans. Enfin, une fois la distinction entre ces deux conflits internes clairement établie, nous expliquerons comment le premier genre de conflit peut conduire au second.

2.1 Le conflit d'humeurs

Selon des interprètes comme Gisela Bock et Thierry Ménissier, la pensée machiavélienne est traversée par une opposition entre deux genres de conflits internes : conflit d'humeurs et conflit de partisans. Le premier de ces conflits possède un caractère plus fondamental que le second. Il renverrait à la nature de toute société et serait en quelque sorte consubstantiel au politique. En effet, comme nous l'avions

identifié au premier chapitre, la conception machiavélienne du politique est constituée par un conflit d'humeurs (*Umori*). Selon ce penseur italien, cet antagonisme des humeurs traverse toute cité, quelle que soit sa forme (monarchie, aristocratie, république). Rappelons-nous cette phrase tirée des *Discours* : « [...] il y a dans chaque État deux humeurs différentes, celle du peuple et celle des grands [...] »¹⁶⁸. Pour ce penseur, il y a donc deux humeurs contraires qui divisent le corps social dans les cités et qui peuvent prendre des formes diverses¹⁶⁹. Plus précisément, dans l'œuvre machiavélienne, comme le note l'historienne Gisela Bock, il est possible de distinguer trois formes illustrant cette division d'humeurs. La première est entre les nobles (*nobilis*) et le peuple (*popolo*), la seconde — synonyme de la première — entre les grands (*grandi*) et le peuple (*popolo*) et la troisième entre les nobles (*nobilis*), le peuple (*popolo*) et la plèbe (*plebe*)¹⁷⁰. Pour Ménissier, cette dernière distinction entre la peuple et la plèbe, c'est-à-dire entre la petite et moyenne bourgeoisie d'une part et les ouvriers et les artisans d'autre part, apparaît dans les *Histoires florentines*¹⁷¹. Il s'agirait donc d'une nouveauté qui surgit dans le dernier texte de Machiavel, mais qui ne modifie pas sa vision générale du conflit d'humeurs à l'intérieur de l'unité politique.

En effet, l'ajout d'une catégorie ne change pas cette théorie fondamentale de l'antagonisme des humeurs, car dans les textes de Machiavel, dépendamment des circonstances, ceux qui veulent dominer peuvent provenir de toutes les classes de la société. Ainsi, si une classe disparaît, l'antagonisme des humeurs peut se transposer vers d'autres groupes sociaux. Par exemple, dans les *Histoires florentines*, à la toute fin du livre II, la défaite de la noblesse marque le début d'un nouvel ordre politique qui porte la petite et moyenne bourgeoisie au pouvoir¹⁷². De ce fait, une fois la noblesse réduite à néant, le peuple devient la classe dominante qui fait peser son pouvoir sur les

¹⁶⁸ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L.1. p.69-70

¹⁶⁹ Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.107

¹⁷⁰ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine*. *Machiavelli and republicanism*. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p.193

¹⁷¹ Thierry Ménissier. *Le vocabulaire de Machiavel*. Ellipse. 2002. p.30

¹⁷² Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L. 2. ch.42. p.1065

classes inférieures, c'est-à-dire la plèbe. Le choc des humeurs réapparaît alors sous une nouvelle forme, tout en étant le fruit du même antagonisme.

Précisons que, pour Machiavel, il y a donc dans chaque cité d'abord l'humeur des « grands » qui veulent dominer, c'est-à-dire occuper les plus hautes charges de la société et gouverner le reste de la multitude. Ensuite, en opposition avec la première humeur, il y a celle du « peuple » qui lui veut ne pas être dominé, c'est-à-dire, vivre bien et simplement sans avoir à être écrasé de quelque manière que ce soit (de manière politique, militaire ou économique)¹⁷³. Au sujet des humeurs, Ménissier écrit qu'elles sont « le rapport entre le social et le naturel, puisque les *humori* représentent la relation entre le désir naturel d'acquérir et la position respective de chacun »¹⁷⁴. En ce sens, il est important de comprendre que l'enjeu de cette division n'est pas qu'une simple lutte de classe (au sens social ou économique de l'expression), mais bien une lutte pour la domination, entre ceux qui veulent l'exercer et ceux qui ne veulent pas la subir, d'où la possibilité de voir cet antagonisme se transposer d'une classe à une autre. En somme, pour Machiavel, les êtres les plus ambitieux avec un instinct de domination plus accentué occuperont les positions les plus élevées dans la société, alors que les individus moins avides de conquêtes et d'acquisitions occuperont les derniers rangs dans la cité.

Parallèlement, Ménissier rappelle que le penseur florentin ne juge pas a priori ces deux humeurs, l'une n'est pas plus légitime que l'autre¹⁷⁵. Ces deux humeurs sont simplement toujours présentes dans toutes sociétés. Bien que l'humeur du peuple puisse paraître moins injuste que l'humeur des grands, puisque le peuple ne veut pas opprimer les grands, Machiavel ne croit « pas souhaitable, ni même possible qu'une humeur l'emporte définitivement sur l'autre »¹⁷⁶. Comme l'écrit Ménissier, le régime

¹⁷³ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine*. Machiavelli and republicanism. Edited by Gisela Bock, Quintin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p.188 et 191

¹⁷⁴ Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.107

¹⁷⁵ Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.107

¹⁷⁶ *Ibid.* p.107-108

de la liberté prend plutôt un sens particulier chez Machiavel; il est « celui de l'expression des différentes aspirations, qui sont par nature hostiles les unes aux autres »¹⁷⁷. Le risque ou le danger surgit alors, pour ce penseur, du fait que cette dichotomie des humeurs engendre inévitablement des tensions dans la cité qui dégénèrent en ce qu'il nomme des tumultes (*tumulti*)¹⁷⁸. À ce sujet, Ménessier écrit encore : « il n'y a pas de vie républicaine normale sans la manifestation de l'hostilité sous la forme des *tumulti*. Tout le travail des dirigeants politiques avisés consiste donc à la mise en forme des *umori* pour éviter les *tumulti* trop violents »¹⁷⁹. Ainsi, l'entrechoquement entre ces deux humeurs à l'intérieur d'une même cité produit les tumultes, c'est-à-dire les conflits. Dans les républiques, « particulièrement, ces tensions s'expriment de manière ouverte, ce qui rend ce régime très délicat à gouverner [...] »¹⁸⁰. Sur ce thème, on peut également mentionner la célèbre phrase du *Prince* où l'auteur écrit : « dans les républiques, il y a plus de vie, une haine plus grande, plus de désirs de vengeance [...] »¹⁸¹. Quoiqu'il en soit, bien que cet antagonisme soit plus visible pour Machiavel dans une république, cette opposition des humeurs reste, pour lui, inhérente au phénomène politique¹⁸². Nous pouvons même dire qu'elle le constitue littéralement. Cet aspect de la pensée du Florentin est extrêmement original. Comme le note Ménessier : depuis Platon¹⁸³, la philosophie politique se définissait comme une tentative de juguler la violence et la conflictualité, alors que pour Machiavel, l'éthos du politique semble être fait de conflits et de violences indépassables¹⁸⁴. D'ailleurs, cette idée de Machiavel lui fut fort probablement inspirée par la vision des historiens de l'Antiquité dont il a abondamment fréquenté les ouvrages¹⁸⁵. En effet, ceux-ci

¹⁷⁷ Ibid. p.108

¹⁷⁸ Idem.

¹⁷⁹ Idem.

¹⁸⁰ Thierry Ménessier. Le vocabulaire de Machiavel. Ellipse. 2002. p.30

¹⁸¹ Nicolas Machiavel. Le prince. Presses universitaires de France. Paris. 2000. Ch. 5. p.109

¹⁸² Thierry Ménessier. Le vocabulaire de Machiavel. Ellipse. 2002. p.30

¹⁸³ Contrairement aux rationalistes de la période classique (Hobbes/Spinoza/Locke), pour Machiavel, le caractère passionnel et conflictuel du politique ne peut être définitivement encadré ni apaisé. Voir Thierry Ménessier.

Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.141

¹⁸⁴ Thierry Ménessier. Philosophie politique et anthropologie de la férocité. *Raisons politiques* 1/2003 (n° 9) URL : www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2003-1-page-19.htm. DOI: 10.3917/rai.009.0019. p.1à 6

¹⁸⁵ Ibid. p. 4

dépeignent une réalité politique dans laquelle tout s'entremêle et s'entrechoque dans un univers violent et chaotique. Incessamment et sans promesses de réconciliation, dans ces célèbres récits, les cités se font la guerre, les classes et les groupes à l'intérieur de ces mêmes unités politiques se querellent, les hommes se disputent pour le pouvoir, la gloire, la richesse, etc.¹⁸⁶.

Ainsi, si l'on revient à Machiavel, sa conception du conflit d'humeurs laisse apparaître, à l'instar des historiens de l'antiquité, une vision conflictuelle du politique. En effet, puisque ce phénomène est constitué par une sorte de dialectique des humeurs qui n'ont aucune vocation à se réconcilier ou à se synthétiser¹⁸⁷, le politique ne peut avoir pour tâche de faire disparaître totalement les conflits et la violence. Tout le travail de la cité et des dirigeants politiques avisés qui la composent consiste donc à la mise en forme des humeurs pour éviter les conflits trop violents¹⁸⁸. C'est donc la vertu d'une cité, les habitudes des hommes politiques et la qualité des institutions (*ordini*) que ces hommes établissent (ou qu'ils font perdurer) qui peuvent canaliser les humeurs antagoniques du corps social pour éviter que celles-ci ne causent la ruine de l'État¹⁸⁹. Chez Machiavel, la cité, que celle-ci soit gouvernée par un prince ou un gouvernement républicain, se doit donc de canaliser et d'institutionnaliser l'antagonisme des humeurs; elle ne peut le faire disparaître¹⁹⁰. En somme, dans l'univers machiavélien, la paix relative

¹⁸⁶ L'exemple paradigmatique est sans aucun doute Thucydide. Voir : Thucydide. Histoire de la guerre du Péloponnèse I et II. Garnier frères, Paris. 1966. D'ailleurs, il très intéressant de relever la proximité de la pensée de Thucydide et de celle de Machiavel. De nombreux thèmes que l'on retrouve dans les textes machiavéliens sont déjà présents chez l'historien athénien. La fortune, l'histoire comme recommencement perpétuel, conflit/violence, les conflits internes aux cités, le rôle de l'ambition, la vertu, le bien commun vs le bien privé, etc. Pour quelques exemples concrets, on peut mentionner l'échange entre Cléon et Diodotos. L.III. Ch. 37 à 48. p.198 à 207. La guerre de partis à Corcyre. L. III. Ch. 82. p. 225 à 227. La Harangue de Démosthène. L.IV. Ch. 10. p. 253. Le discours des députés lacédémoniens aux Athéniens. L. IV. Ch. 18 à 20. p.258-260. Dans le tome I de l'édition mentionnée ci-dessus. Voir également le commentaire de Thierry Ménissier sur le tragique chez Thucydide et le lien avec Machiavel. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.162

¹⁸⁷ Thierry Ménissier écrit dans *Le vocabulaire de Machiavel*, en page 29, sur la dynamique des conflits et de la guerre chez Machiavel que contrairement à la dialectique hégélienne, le triomphe d'un parti ne signifie pas la fin de la lutte entre les protagonistes. Chez Machiavel, la dialectique des conflits ou la dynamique des conflits est perpétuelle.

¹⁸⁸ Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.108

¹⁸⁹ Ibid. p.118-119

¹⁹⁰ Marie Gaille. Machiavel et la tradition philosophique. Presses universitaires de France. Paris. 2007. p.47

qu'instaure l'unité politique n'est pas une absence de conflit, mais bien un équilibre provisoire entre les inimitiés¹⁹¹.

Cependant, qu'est-ce qui justifie cette théorie de l'antagonisme des humeurs chez Machiavel et comment l'expliquer? En fait, la réponse à cette interrogation est assez simple et renvoie à une conception de la nature humaine qu'on tente souvent de réduire, à tort, à la seule méchanceté. Toutefois, tel que souligné lors du premier chapitre, pour Machiavel, l'être humain n'est pas simplement méchant, il est avant tout un être de passions et de désirs. Selon lui, les appétits des hommes sont insatiables, « car ils doivent à la nature de pouvoir et de vouloir toutes les choses, et la fortune de pouvoir en obtenir peu »¹⁹². De cette manière, « il en résulte continuellement un mécontentement dans les esprits humains et une insatisfaction pour ce que l'on possède »¹⁹³. Ainsi, du point de vue politique, plusieurs individus réunis forment inévitablement un groupe où les intérêts de tous se confrontent, puisque chacun peut souhaiter acquérir ce qu'il ne possède pas.

Pour cette raison, selon le Florentin, « tous les types de régimes politiques sont traversés par des tensions qui résultent de l'opposition naturelle des intérêts et des désirs; [...] »¹⁹⁴. C'est ce que Ménissier nomme à juste titre : *une communauté passionnelle*¹⁹⁵ : toute communauté politique est un regroupement de multiples passions qui sont portées par les individus, membres de cette même communauté. De plus, à l'intérieur de cette cité, comme les êtres humains ne sont pas des créatures identiques, il se développe forcément des désirs et des ambitions différentes et même assurément divergentes. Comme l'écrit Julien Freund : « peu importe les raisons circonstancielles d'ordre revendicatif, idéal ou affectif qui le motivent, le conflit naît du choix différent que font les participants d'une relation sociale réciproque qui, par

¹⁹¹ Julien Freund. L'essence du politique. Éditions Dalloz. 2004. p.633

¹⁹² Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 27. L.2. p. 255

¹⁹³ Idem.

¹⁹⁴ Thierry Ménissier. Le vocabulaire de Machiavel. Ellipse. 2002. p.30

¹⁹⁵ Thierry Ménissier. République, ordre collectif et liberté civile. In lecture de Machiavel. Ellipses. 2006. p.185

son sens visé subjectivement, implique un désaccord »¹⁹⁶. De la sorte, les divers intérêts et la multiplicité des désirs conduisent les êtres humains à entrer en conflit les uns avec les autres dans la poursuite de buts subjectifs et souvent contradictoires.

En outre, pour expliquer la présence de cette doctrine dans la pensée machiavélienne, Marie Gaille souligne le fait que l'idée des « humeurs » dans les textes de Machiavel renvoie à la théorie médicale de son temps qui concevait le corps humain comme un composé d'humeurs¹⁹⁷. Selon cette théorie, pour parvenir à la santé, le corps d'une personne devait maintenir un équilibre entre les différentes passions ou les divers instincts qui l'animaient. Ainsi, en s'inspirant du discours médical, le penseur florentin envisagerait alors le corps politique tel un corps humain composé par ces grandes humeurs qu'il s'agirait de bien équilibrer¹⁹⁸. Pour cette raison, comme la théorie des humeurs semble renvoyer à une conception très fondamentale de la nature du politique et de la nature de l'être humain, Gisela Bock qualifie cette conception d'anthropologique¹⁹⁹. Car, chez Machiavel, tous les êtres humains paraissent, à des degrés divers, guidés par l'ambition, passion commune à tous les membres de cette espèce. La vie sociale ou la vie politique serait donc marquée par cet entrechoquement entre les désirs de chacun. La différence de degrés d'ambition entre chaque membre de la communauté produirait globalement le conflit d'humeurs et produirait la division sociale entre les élites et le peuple. Dans les textes machiavéliens, cette division qui agite le politique est illustré avant tout par cette simple formule : « les grands veulent commander et le peuple ne veut pas être commandé, ou bien : le peuple ne veut pas être soumis, les grands aspirent à soumettre le peuple »²⁰⁰.

¹⁹⁶ Julien Freund. *Sociologie du conflit*. Presses universitaires de France. Paris. 1983. p.21

¹⁹⁷ Marie Gaille. *Machiavel et la tradition philosophique*. Presses universitaires de France. Paris. 2007. p.54

¹⁹⁸ Idem.

¹⁹⁹ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine*. Machiavelli and republicanism. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p. 188. Par ailleurs, notons que pour Félix Gilbert, le conflit entre les élites et le peuple est une opposition de nature psychologique. Voir. Félix Gilbert. *Machiavel et Guichardin*. Édition du seuil. Paris. 1996. p.156. Nous avons toutefois préféré l'expression de Bock.

²⁰⁰ Thierry Ménissier. *Le vocabulaire de Machiavel*. Ellipse. 2002. p. p.30-31

Cette explication révèle toutefois une tension entre deux tendances dans les écrits de Machiavel que nous souhaiterions souligner et clarifier. Ainsi, comme le remarque Jean-Claude Zancarini :

Il y a d'un côté une volonté de comprendre la complexité des conflits et des rapports sociaux et politiques qui les déterminent; cette volonté produit des moments d'analyse d'une grande souplesse et l'invention d'une langue qui tente de donner un nom aux diverses humeurs dont la cité est pleine et de mettre en évidence les liens qui existent entre réalités sociales et politiques, aspirations et désirs [...] des différents acteurs [...]²⁰¹.

De l'autre côté, on retrouve la tendance contraire, c'est-à-dire une volonté de ramener la complexité de la nature conflictuelle du politique au simple schéma d'une division entre deux humeurs antagoniques²⁰². Ainsi, dans l'œuvre machiavélienne, le conflit d'humeurs semble à la fois être décrit de manière complexe et diversifiée, expliquée par une nature humaine ambitieuse, pleine de passions et de désirs, et; il paraît également décrit d'une façon plus abstraite et plus simple, mais non moins fondamentale, qui renvoie à une conception dualiste de la nature du politique. En somme, pour tenter de résumer notre propos, nous pouvons affirmer qu'à la base, pour Machiavel, tous les êtres humains sont ambitieux. Il est possible de supposer que ces désirs contradictoires laissent place à des conflits plus personnels ou plus individuels dans la cité. Néanmoins, sur un plan social et politique, Machiavel note que puisque les êtres humains ne sont pas tous ambitieux de la même manière et surtout au même degré d'intensité, toute cité est traversée par un antagonisme fondamental entre ceux qui veulent dominer et ceux qui ne veulent pas l'être, d'où la naissance de ce conflit entre les élites et le peuple.

²⁰¹ Jean-Claude Zancarini, « Les humeurs du corps politique », *Laboratoire italien* [Online], 1 | 2001, Online since 07 July 2011, connection on 04June2016.URL : <http://laboratoireitalien.revues.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/394> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.394

²⁰² Jean-Claude Zancarini, « Les humeurs du corps politique », *Laboratoire italien* [Online], 1 | 2001, Online since 07 July 2011, connection on 04June2016.URL : <http://laboratoireitalien.revues.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/394> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.394

2.1.1 Les effets du conflit d'humeurs

Évidemment, la confrontation entre ces deux humeurs produit des effets et des conséquences dans la cité. Toutefois, on pourrait dire, de prime abord, qu'il est difficile de cibler les effets du conflit d'humeurs. En effet, celui-ci ne semble pas produire forcément des conséquences directes, puisqu'il est au fondement du politique et illustre, avant tout, une simple tension. Il résulte simplement de la rencontre ou de la cohabitation d'individus aux intérêts divergents. De plus, comme nous l'avons souligné lors du premier chapitre, ce conflit peut avoir plusieurs effets. Néanmoins, si l'on se reporte aux deux désirs principaux qui constituent cet antagonisme, il est certain que nous avons d'un côté ceux qui veulent dominer et ceux qui ne veulent pas l'être. Le conflit d'humeurs pourrait donc théoriquement aboutir au triomphe de ceux qui veulent dominer ou, au contraire, marquer la victoire du peuple, c'est-à-dire de ceux qui ne veulent pas être dominé. Cependant, un troisième dénouement est possible dans ce type de conflit. En effet, le conflit d'humeurs peut se terminer par une entente entre les deux partis rivaux qui aura pour conséquence de favoriser l'avantage de tous les citoyens. Ce phénomène a été très bien compris par quelqu'un comme Léo Strauss qui rappelle que : « [...] le bien commun consiste en une harmonie précaire entre le bien du grand nombre et le bien des Grands [...] »²⁰³.

Ainsi, dans une cité, un petit nombre d'individus va être guidé par leurs passions à vouloir commander leurs semblables et par leur soif de pouvoir; la majorité des autres citoyens va tout simplement chercher à ne pas être opprimée et surtout elle va tenter de demeurer libre²⁰⁴. Puisque l'on retrouve « une plus grande volonté de vivre libre »²⁰⁵ chez le peuple qui ne veut simplement pas être dominé, il est possible de soutenir que le conflit d'humeurs traduit de la part de ce groupe majoritaire²⁰⁶ un désir de liberté. De la sorte, parce que le peuple porte ce désir d'indépendance, Gisela Bock

²⁰³ Léo Strauss. *Pensées sur Machiavel*. Payot et Rivages. Paris. 2007. p.294

²⁰⁴ Christian Nadeau. *Machiavel, domination et liberté politique*. Revue philosophique. p. 326

²⁰⁵ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.5. L.1. p.73

²⁰⁶ On pourrait dire, à l'inverse, que le conflit d'humeurs traduit, de façon minoritaire, un désir de domination.

affirme que le conflit d'humeurs peut conduire à une solution ou à un compromis favorable à liberté commune; alors que les conflits de partisans doivent être évités puisqu'ils traduisent uniquement un désir négatif: celui de vouloir dominer sans partage²⁰⁷. Nous reviendrons sur cet élément, lors de notre explication du conflit de partisans, mais notons, ici, l'importance de l'idée de partage car, comme l'historienne le fait encore remarquer, au premier chapitre du livre III, des *Histoires florentines*, Machiavel est très clair sur ce sujet : « les victoires du peuple sur la noblesse rendaient Rome plus *virtuosa*, parce que les plébéiens en partageant avec les nobles l'administration civile, militaire et judiciaire se formaient à la même *virtù*, [...] »²⁰⁸.

Par conséquent, pour ce qui est du conflit d'humeurs, dans la mesure où les élites sont disposées ou sont amenées à faire des compromis avec le peuple, l'entente et le partage bien que précaires sont possibles entre les deux groupes²⁰⁹. Si les élites ont la sagesse ou si elles sont amenées, par la nécessité, à considérer le désir de liberté, porté par le peuple, une cité peut se trouver renforcée par le résultat du conflit d'humeurs. D'ailleurs, c'est pour cette raison que Machiavel affirme, dans les *Discours*, que c'est de cette désunion entre grands et peuple que naissent les lois favorables à la liberté²¹⁰. Cela nous conduit alors à croire que pour qu'un conflit interne à une cité soit jugé positivement par le penseur florentin, il ne doit pas traduire un simple désir de domination et il doit avoir pour effet corollaire de favoriser le bien commun, c'est-à-dire le souci de l'ensemble de la cité. Notons toutefois que le bien commun chez Machiavel n'est jamais clairement défini. Dans les textes de l'auteur, cette expression ne renvoie pas à un idéal abstrait auquel la cité devrait se conformer. Cette notion paraît avoir un sens particulier qui semble très près d'une idée de la liberté ou de

²⁰⁷ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine*. *Machiavelli and republicanism*. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p. 190 et 197

²⁰⁸ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.III. Ch.1. p.1067

²⁰⁹ Dans ces situations, le compromis ne met pas fin au conflit. Celui-ci est toujours latent, mais au moins il peut s'incarner de manière civilisée.

²¹⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.4. L. 1. p.69-70

l'indépendance. Ainsi, pour Machiavel, le bien commun semble posséder deux sens. D'abord, la notion paraît étroitement liée à une conception de l'indépendance des unités politiques les unes envers les autres. De cette façon, si un État est soumis à un pouvoir étranger, le bien commun n'existe plus pour les citoyens de ce même État, puisqu'ils se transforment simplement en vassaux d'une autre cité. À proprement parler, ils n'ont plus de « bien commun » puisque leurs institutions et leur État ne leur appartiennent plus, ils sont entre les mains d'un pouvoir extérieur. Ensuite, le deuxième sens du bien commun chez Machiavel renvoie à la liberté du peuple et à l'indépendance des pouvoirs publics vis-à-vis des intérêts privés. En effet, si les institutions appartiennent à un seul parti ou à un tyran, alors, encore une fois, le peuple n'est plus dépositaire des instruments de sa gouverne. Il n'y a alors plus de bien commun puisque les institutions et l'État sont au service d'intérêts privés et non au service de tous les citoyens²¹¹.

En somme, dans le conflit d'humeurs, le désir de liberté porté par le peuple peut avoir des conséquences très positives pour une cité en favorisant le bien du plus grand nombre et ce fut le cas pour la République romaine pendant plus de trois cents ans. En ce sens, on peut soutenir que le désir exprimé par le peuple romain eut pour effet de développer le bien commun. En refusant de concéder tout le pouvoir à une minorité, le peuple empêcha la République de se transformer en oligarchie ou en tyrannie et de devenir à la solde d'une bande factieuse. De plus, en souhaitant participer dans les armées et dans l'administration, le peuple aidait à préserver l'indépendance de l'État vis-à-vis des puissances privées et étrangères. De surcroît, c'est de cet antagonisme que naquirent des institutions et des lois comme les Tribuns de la plèbe, l'ouverture des fonctions politiques et militaires aux gens du peuple, la création des tribunaux civils, etc. En somme, pour l'essentiel, c'est pour ces raisons que Machiavel louange le conflit d'humeurs au début des *Discours*.

²¹¹ Thierry Ménissier. Le vocabulaire de Machiavel. Ellipse. 2002. p.52

2.2 Le conflit de partisans

Parallèlement à la description du conflit d'humeurs, on retrouve également dans les textes machiavéliens un exposé de ce que l'on peut nommer des conflits de partisans. En raison, sans doute, de la remarquable louange des conflits d'humeurs dans les *Discours*, l'analyse de ce type de conflits est souvent délaissée par les commentateurs de l'œuvre machiavélienne. Pourtant, bien que la critique de ces conflits soit plus commune pour l'époque, elle demeure un aspect important des écrits de Machiavel. Surtout si l'on juxtapose cette critique des conflits de partisans à la louange des conflits d'humeurs, il est possible de relever un aspect original de la pensée de cet auteur. Néanmoins, avant d'arriver à cette étape, il faut d'abord tenter d'approfondir notre compréhension du phénomène des conflits de partisans. Pour parvenir à l'éclaircir, plusieurs passages dans l'œuvre du secrétaire florentin peuvent servir à l'étude. Comme indiqué lors du premier chapitre, il est possible de découvrir des passages des *Discours* où Machiavel touche directement à ce thème. Cependant, c'est dans les *Histoires florentines* que le penseur dépeint de manière remarquable ce que sont, à ses yeux, ces conflits meurtriers. D'ailleurs, il décrit son projet, dans la préface des *Histoires*, comme étant d'exposer aux citoyens « l'origine des haines et des divisions »²¹² de Florence. Dans ce texte, l'auteur des *Histoires* décrit alors une multitude de conflits de partisans qui bouleversèrent dramatiquement la vie de la cité toscane et l'on comprend sans ambiguïté pourquoi Machiavel critique ce genre de conflit.

Néanmoins, bien que le but avoué de Machiavel, dans les *Histoires*, soit d'instruire ses concitoyens sur l'origine des conflits de Florence, le style plus descriptif et plus factuel de ce texte nous laisse moins d'indications sur les sources profondes des conflits ou sur les motivations personnelles des nombreux personnages et protagonistes. On ne peut souvent que présumer que c'est l'ambition individuelle de certains ou bien que c'est

²¹² Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. p.945

un conflit d'humeurs qui produit ce type de conflit dangereux. Toutefois, malgré ce léger manque de clarté dans les écrits machiavéliens, en ce qui a trait au fondement de ce genre de conflit, il est possible de déceler dans cette triste description trois manifestations principales des conflits de partisans : le conflit théologico-politique, le conflit familial et le conflit entre partis de classes. De plus, il est possible de relever deux éléments qui caractérisent ces trois manifestations du conflit de partisans : soit le patronage et la violence. En exposant ces trois manifestations et ces deux caractéristiques du conflit de partisans, nous pourrions mieux comprendre ce phénomène et le distinguer du conflit d'humeurs.

Ainsi, le premier conflit de partisans que l'on retrouve dans les *Histoires* est exposé tout au début du texte et il relate la division qui s'est instaurée en Italie après la chute de l'Empire romain entre le parti des guelfes et le parti des gibelins²¹³. Il est possible de qualifier ce conflit de théologico-politique, puisque le premier parti regroupait tous les fidèles du pouvoir de l'Église (Pape) qui prétendait à la couronne du Saint-Empire romain germanique alors que le second parti soutenait le pouvoir des princes allemands pour le même trône. Ce conflit, qui traversa pendant longtemps l'histoire italienne, se faisait sentir au sein des diverses villes où les habitants se querellaient violemment pour le contrôle de la cité. Une fois la domination d'un parti pour un temps assurée, les cités appartenant aux guelfes allaient en guerre contre celles sous le joug des gibelins. Sur ce sujet, on peut lire le récit fait par Machiavel de la venue en Italie de Frédéric II. Ce prince tenta de soulever des partisans gibelins dans les différentes villes de la Toscane et, pour le Florentin, son arrivée conduisit à la ruine de toute l'Italie²¹⁴. En effet, pour se protéger, le Pape publia une croisade contre le prince allemand qui, ayant peur de voir ses partisans l'abandonner, s'attacha le service de sarrasins qu'il plaça au royaume de Naples²¹⁵. Ensuite, pour tenter de limiter la puissance et l'ascendant que le parti des gibelins et des sarrasins prenait en Italie, les Papes qui se succédèrent au pontificat

²¹³ Ibid. L.I. Ch. 15.p.968

²¹⁴ Ibid. L.I. Ch. 21. p.976

²¹⁵ Ibid. p.976-977

décidèrent de faire appel à des étrangers pour protéger leur pouvoir²¹⁶. Cette technique fut également reprise, par la suite, autant par les gibelins que les guelfes, dans l'espoir de grossir leurs rangs en ayant l'appui de souverains ou d'armées étrangères²¹⁷ et Machiavel regrettera amèrement ce choix²¹⁸.

Le second type de conflit de partisans que l'on retrouve dépeint dans les *Histoires* est le conflit familial. À l'allure shakespearienne, ces querelles ont fait plus d'une fois basculer la vie des cités italiennes vers la guerre civile. Sur ce thème, il faut lire le chapitre III du deuxième livre des *Histoires florentines* où une promesse de mariage brisée entre la famille des Uberti et des Buondelmonti mit la ville de Florence à feu et à sang. Ainsi, un jeune seigneur de la famille des Buondelmonti brisa ses fiançailles qu'il avait contractées avec une femme de la famille Amidei, famille très proche de la puissante famille Uberti, pour se jeter dans les bras d'une jeune fille à la beauté stupéfiante appartenant à la famille des Donati. En apparence bien anodine, cette banale histoire de cœur se transforma en véritable crise politique pour Florence. À ce sujet, il est temps de laisser la parole à Machiavel :

[...] Statiatta, Uberti, Lambertuccio Amidei et Oderigo Fifanti. Ceux-ci s'enfermèrent le jour de Pâques dès le matin dans la maison des Amidei, située entre le Vieux-Pont et l'Église de Saint-Étienne. Buondelmonti, croyant sans doute qu'il était aussi facile d'oublier une injure que de rompre un mariage, ce jour-là même, au moment où il passait le pont sur un cheval blanc, fut assailli à l'une des extrémités, près d'une statue de Mars, et tué. Cet assassinat divisa toute la ville. Les uns s'unirent aux Buondelmonti, les autres aux Uberti. Comme ces familles avaient beaucoup de maisons, de lieux fortifiés et d'hommes à leur service, elles combattirent pendant plusieurs années, sans que l'une parvint à chasser l'autre. Sans mettre fin à leurs dissensions par la paix,

²¹⁶ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.I. Ch. 23 p.978-979

²¹⁷ Ibid. L.I. Ch. 27. p.985

²¹⁸ Hervé Guïneret. *L'art de la guerre et la question des armes propres*. In *lecture de Machiavel*. Ellipses. 2006. p.130

elles avaient recours à des trêves, et reprenaient ou suspendaient le cours de leurs hostilités, selon les circonstances²¹⁹.

Avec le temps, les deux familles qui conduisaient cette guerre civile finirent par s'identifier aux partis des gibelins et des guelfes. Les Buondelmonti devinrent partisans de l'Église et les Uberti se rangèrent du côté de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, qui prit leur parti²²⁰. Et Machiavel conclut en affirmant qu'« ainsi presque toute la cité fut agitée de cet esprit de faction »²²¹.

Plus loin dans son récit, le Florentin relate également un autre conflit familial qui prit naissance à Pistoia, au début du XIV^e siècle, lorsqu'un père d'une famille puissante coupa la main d'un jeune garçon, d'une famille tout aussi importante, qui brutalisait son fils en jouant²²². Ce conflit entre ces deux familles donna naissance au parti des Blancs et au parti des Noirs qui apparurent à Florence par des alliances avec les familles des Donati et des Cerchi²²³. Le penseur florentin explique que la tension était si forte entre ces deux groupes que, par un jour de fête publique, de jeunes hommes de la famille des Donati étaient venus voir de jeunes filles danser place de la Trinité; de jeunes gens de la famille Cerchi, qui voulaient aussi regarder ce doux spectacle, bousculèrent les membres du premier groupe. Rapidement, les Donati mirent la main à l'épée et une nouvelle guerre civile éclata²²⁴. Cette nouvelle guerre entre Blancs et Noirs embrasa toute la cité et les partis grossirent leurs rangs de tous ceux qui voulaient se joindre à eux. Des aristocrates, des bourgeois, des paysans, des pauvres, des gibelins, des guelfes et même des étrangers entraient dans la danse et se rangeaient dans un clan

²¹⁹ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard.* Paris. 1952. L.II. Ch. 3 p.1004

²²⁰ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard.* Paris. 1952. L.II. Ch. 4. p.1005

²²¹ Idem.

²²² Ibid. L.II. Ch. 16. p.1020

²²³ Ibid. p.1021

²²⁴ Ibid. L.II. Ch. 17. p.1021

ou dans l'autre²²⁵. Florence fut alors ravagée par une guerre civile qui avait commencé par une dispute d'enfants à Pistoia et par une bousculade au bal à Florence.

Bien que quelque peu cocasses, ces conflits de partisans qui ont pour origine des rivalités familiales sont nombreux dans l'histoire de Florence et l'on peut dire avec l'un des personnages anonymes de Machiavel qu'elles minèrent véritablement l'essor de cette cité jusqu'à en causer la mort²²⁶. Il existe évidemment plusieurs autres conflits familiaux décrits dans les histoires²²⁷. Les deux querelles mentionnées ici ne sont pas les seules. Toutefois, la fréquence de ce type de phénomène explique l'importance particulière qu'il revêt pour le penseur florentin.

Le troisième type de conflit de partisans que l'on retrouve dans les *Histoires florentines* est le conflit de partis de classes. Celui-ci ressemble aux conflits d'humeurs puisqu'il paraît mobiliser en apparence les mêmes groupes, c'est-à-dire les grands et le peuple. Cependant, ce qu'illustre, avant tout, ce genre de conflit c'est le passage d'une opposition entre classes (humeurs) à la formation de partis de classe. Par exemple, au moment de la révolte des travailleurs lainiers, au livre III des *Histoires*, l'émeute illustre un soulèvement des petits artisans et des petits ouvriers (la plèbe) contre la moyenne et petite bourgeoisie (le peuple)²²⁸. Machiavel en vient à employer les termes de parti du peuple et de parti de la plèbe à cette occasion²²⁹ car les deux groupes se donnent des chefs et s'arment pour partir en guerre les uns contre les autres. Dans ces conditions, ce conflit n'illustre plus une simple tension entre deux instincts divergents, mais une lutte sans pitié entre deux factions organisées et armées qui ont pour seul

²²⁵ Ibid. p. 1022

²²⁶ Ibid. L.III. Ch. 5. p. 1071 à 1075

²²⁷ Voir, par exemple : Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952 : Sur le conflit entre la famille Albizzi et celle des Ricci. L.III. Ch. 2. p.1067-1068/ Alliance de la famille des Ricci aux Médicis et la création du parti populaire. L.IV. Ch. 2. p.1120. Apparition du personnage de Cosme l'ancien et la montée en puissance des Médicis. L.IV. Ch.26. p.1153-1154. Opposition du parti de Rinaldo à la famille des Médicis. L.IV. Ch.31. p.1164 à 1166. Conflit entre les Médicis et les Pazzi. L.VIII. Ch.3. p.1342.

²²⁸ Ibid. L.III. Ch. 10 à 18. p.1081 à 1100

²²⁹ Au début de sa description de la révolte Machiavel utilise encore les catégories du peuple et des nobles (ou de grands). Cependant, à la toute fin des événements, il conclut en affirmant que la révolte conduit à la formation du parti du peuple et du parti de la plèbe. Ibid. L.III.Ch. 18. p.1100

objectif l'élimination directe de la faction rivale. Par ailleurs, Machiavel garde également cette appellation de parti du peuple ou de parti populaire lorsqu'il traite de la famille des Médicis et il rappelle que cette puissante famille est à l'origine de ce parti à Florence²³⁰.

De cette manière, le conflit de partis de classes dans les *Histoires florentines* dépeint avant tout une lutte entre groupes organisés. Ces conflits ont peut-être pour fondement des rivalités ou des inégalités sociales réelles, mais souvent lorsque Machiavel les décrit, ils traduisent une guerre civile entre associations rivales qui se battent au nom du peuple ou au nom des travailleurs sans corporation ou, encore, au nom des aristocrates. Les membres de ces différents partis n'appartiennent pas nécessairement à la classe qu'ils prétendent défendre. Néanmoins, ceux-ci sont tous prêts à mourir et à tuer pour que le parti dont ils dépendent triomphe du groupe ennemi. Le terme de dépendance n'est pas, ici, sans importance, car si des hommes très pauvres peuvent défendre ardemment et au péril de leur vie la cause des aristocrates, par exemple, ou si de grands bourgeois peuvent faire de même et se mettre au service de la cause du peuple, c'est fondamentalement dû aux relations de patronage ou de clientélisme. En effet, comme l'indique Gisela Bock²³¹, ce qui caractérise les partis dans les *Histoires*, c'est leur fonctionnement en groupes qui opèrent avec des relations de clientélisme et de protection²³². Cette distinction est très importante pour comprendre le conflit de partisans et pour le distinguer du conflit d'humeurs.

Ainsi, la première caractéristique qui peut nous aider à différencier le conflit d'humeurs du conflit de partisans est celle du patronage. En effet, les partis impliqués dans les trois types de conflits de partisans illustrés ci-dessus fonctionnent par ce même genre

²³⁰ Ibid. L.IV. Ch. 2. p.1120

²³¹ Pour Gisela Bock, chez Machiavel, les partis et le type de relations qu'ils entraînent apparaissent dans les *Histoires florentines* particulièrement au livre 7. Bien qu'étant majoritairement en accord avec les thèses de l'historienne, l'un des buts du mémoire est de montrer que les conflits de partisans sont présents dès le début des *Histoires* et même bien avant dans l'œuvre de Machiavel. Gisela Bock. Civil discord in Machiavelli's Florentine. Machiavelli and republicanism. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p. 196

²³² Idem.

de relations de clientélisme. Dans les *Histoires*, lorsqu'on traite de conflits de familles, du conflit entre guelfes et gibelins et du conflit entre partis de classes, il est toujours également question de relation de service et de protection. Pour comprendre de quoi il s'agit, imaginons un riche marchand qui s'attache les services d'hommes de main qu'il paye ou qu'il place à des emplois plus ou moins importants et qui veille à entretenir ses hommes généreusement tout au long de leur carrière. Simultanément, un seigneur d'une famille ou d'un quartier différent peut donner du travail à des ouvriers ou à des paysans, il peut aider à les marier, à placer leurs enfants, etc. Alors, si un hypothétique conflit éclate, pour une raison ou pour une autre, entre notre riche marchand et notre seigneur : chacun se constituera des troupes avec les individus qui dépendent de lui. Et ces mêmes individus s'empresseront d'aller rapidement défendre leur maître, car leur destin (emploi, rémunération, mariage, etc.), leur vie tout entière dépendent de ce patronage et de cette protection.

Pour le bien de notre explication, nous avons réduit la relation de patronage à sa plus simple expression, mais plusieurs passages des textes machiavéliens illustrent ce type de relations. À titre d'exemple, on peut lire une courte description faite par Machiavel qui explique comment le parti des guelfes contrôla Florence par ses relations avec la noblesse et la bourgeoisie, puis par le monopole qu'il exerçait sur une fonction comme les capitaines de quartiers²³³. À propos de la puissance de ces capitaines et de la puissance dont leur parti jouissait, l'auteur écrit : « l'insolence de ces capitaines de quartier parvint à un tel degré qu'ils furent plus redoutés que les seigneurs; on les abordait avec plus de respect que ces derniers, et leur palais était plus révééré que celui de la seigneurie »²³⁴. De cette façon, on voit bien comment, par le clientélisme, en plaçant des hommes à des postes clefs, un parti peut devenir une puissance concurrente à celle de l'État et du gouvernement.

²³³ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.III. Ch.8. p.1078

²³⁴ Idem.

De plus, la seconde caractéristique qui est intrinsèquement liée aux conflits de partisans est celle de la violence. Ainsi, comme nous l'avons déjà signalé, contrairement au conflit d'humeurs qui illustre surtout une tension entre deux groupes aux appétits divergents, ce qui caractérise le conflit de partisans c'est que celui-ci se traduit par des affrontements d'une extrême violence. À l'inverse, à Rome, les conflits d'humeurs étaient décrits par Machiavel comme étant des gestes plutôt spontanés et sans violence extrême : des grèves, des manifestations, de l'insubordination, des protestations, etc. Cependant, les exemples de conflits de partisans dans les *Histoires florentines* illustrent une violence immodérée et directe. Pillages, meurtres, exécutions, guerres civiles sont tous des termes qui s'appliquent pour qualifier les conflits de partisans qui animent l'histoire de Florence. Pour ne donner ici qu'un exemple, nous relaterons l'élimination d'un jeune et brillant chef de l'armée de Florence qui avait su s'attirer l'admiration de l'infanterie par sa *virtù* au combat. Malheureusement pour ce jeune militaire, ami de la famille Neri, sa renommée commençait à faire ombrage au pouvoir de Cosme l'ancien. Ce dernier n'eut pas grand-chose à faire pour que les magistrats qui étaient à sa solde comprennent la menace que la nouvelle popularité de ce jeune capitaine pouvait faire peser sur leur parti. Ainsi, par une journée comme les autres, le capitaine Baldaccio se rendit à la seigneurie pour discuter et influencer les magistrats du gouvernement. Le gonfalonier, un homme acoquiné aux Médicis, fit mine de s'intéresser aux propos du jeune soldat. En discutant avec lui, il le traina à l'écart dans des couloirs moins fréquentés du palais. Puis, Machiavel écrit :

lorsque enfin le gonfalonier croit le moment favorable, et qu'ils sont arrivés tous les deux près de la salle qui cachait des hommes armés, il leur donne le signal et ceux-ci s'élance sur Baldaccio, et le trouvant seul et sans armes, l'égorge et le jettent par les fenêtres qui donnent du palais dans la douane; de là ils le traînent sur la place publique, lui coupent la tête et l'offrent ainsi, pendant un jour entier, en spectacle au peuple.²³⁵

²³⁵ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.VI. Ch.7. p.1238

C'est donc par des actes violents et brutaux que les conflits de partisans sont réglés dans les œuvres machiavéliennes. Il n'y a pas de place pour l'entente, le partage ou la modération, le but est d'éradiquer son ennemi avant que celui-ci nous élimine et ce même si l'ennemi est notre voisin ou encore un brave capitaine au service de la cité. Dans le cadre des conflits de factions, l'intérêt du parti surpasse celui de la patrie. En somme, retenons que contrairement au conflit d'humeurs, le conflit de partisans est caractérisé par des groupes beaucoup plus organisés où les membres dépendent les uns des autres et où les opposants n'hésitent pas à employer une violence guerrière pour en finir avec leurs adversaires.

2.2.1 Les effets des conflits de partisans

Nécessairement, ce genre de conflits produit, lui aussi, des effets dans la cité. Cependant, les effets des conflits de partisans sont destructeurs. La radicalité et surtout la violence déployée dans ce genre de conflits représentent toujours un risque sérieux pour l'unité politique qui les vit en son sein. Comme le conflit de partisans dans les textes machiavéliens traduit avant tout un désir de domination et une lutte violente pour l'appropriation sans partage du pouvoir²³⁶, ce type de conflit a pour effet de dégrader les institutions publiques et de développer des forces privées. En effet, pris dans cette tourmente, plutôt que de pouvoir servir et protéger l'ensemble de la population, les institutions de l'État deviennent les instruments de domination de la faction au pouvoir. Elles ne sont plus alors au service du bien commun. Ce qui explique ce phénomène, c'est que contrairement au conflit d'humeurs, les deux partis opposés dans cette lutte sont tous les deux motivés par une volonté de dominer et même d'exterminer l'adversaire. Il n'y a pas un des deux protagonistes qui désire simplement éviter la domination de l'autre, les deux partis veulent commander de manière intransigeante. La finalité principale du conflit de partisans est donc de tenter d'exercer une domination totale, autoritaire et même tyrannique en limitant au maximum l'expression

²³⁶ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine. Machiavelli and republicanism*. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p. 197

ou la manifestation d'une quelconque opposition²³⁷. C'est pour cette raison, que lorsqu'un parti prend le contrôle de la cité, il élimine souvent ses rivaux par le meurtre ou par l'exil²³⁸. Les partis en lutte dans le conflit ont alors pour objectif l'appropriation absolue du pouvoir et l'éradication du parti adverse. Dans ce type de conflit, le compromis et l'entente semblent impossibles.

De plus, Machiavel explique même que : « le parti vainqueur ne demeura jamais uni qu'autant que le parti opposé conservait de la force; aussitôt que celui-ci était abattu, l'autre, n'étant plus retenu par la crainte ni par aucun frein intérieur, se livrait à de nouvelles divisions »²³⁹. De cette manière, on constate que pour ce penseur, non seulement le conflit de partisans possède un caractère contagieux, il est même également incessant. En ce sens, le triomphe d'un parti ne marque pas la fin du conflit de partisans; puisque, précisément, une fois qu'il est au pouvoir, qu'il contrôle la cité, le parti gouverne au nom des seuls intérêts d'une minorité dominante et non dans l'intérêt de tous les citoyens. Même au sein du parti victorieux, il est possible que tous ceux qui jugent n'être pas récompensés à leur juste valeur par le patronage des nouveaux maîtres de la cité voudront bientôt leur part de pouvoir, de gloire et de richesse. Pour cette raison, la guerre civile reprendra inévitablement, puisque les institutions sont monopolisées et que ce monopole partisan ne peut admettre que ces mêmes institutions permettent un débat qui pourrait renforcer légalement l'ancien ou un nouveau parti adverse. Dans ces conditions, l'État et ses différentes manifestations ne sont que l'instrument de la domination de la minorité au pouvoir. C'est pourquoi la guerre civile, le coup d'État, le complot, la révolution violente, etc. ne deviennent que les seuls moyens à employer pour vaincre le parti dominant, puisque la lutte politique

²³⁷Julien Freund. Sociologie du conflit. Presses universitaires de France. Paris. 1983. p.153

²³⁸ De nombreux exemples dans les *Histoire florentines* témoignent de ce phénomène. Nous n'en donnerons ici que trois : 1) voir l'élimination de Stozzi et de Scali, partisans de la plèbe, après l'échec de la révolte des ciompi. L.III. Ch.20. p.1102. 2) l'exil de Cosme l'ancien. L.IV. Ch.24. p.1160. 3) le sort réservé au parti des Pazzi après l'échec de leur complot. L. VIII. Ch. 7 à 10. p.1348 à 1356.

²³⁹ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.VII. Ch.1. p.1288

civilisée et institutionnalisée est inexistante, voire impossible. D'ailleurs, Machiavel est très clair sur ce sujet et il le répète abondamment dans son œuvre : « la patrie a droit à l'amour de ses enfants lorsqu'elle les chérit tous également, et non lorsque, écartant de son sein le plus grand nombre d'entre eux, elle ne prodigue ses bienfaits qu'à quelques citoyens injustement privilégiés »²⁴⁰. Cette mainmise sur l'État par un seul groupe représente donc, pour le Florentin, une corruption du corps politique et de graves dangers que le sage et le bon citoyen doivent « chercher à guérir fût-ce même par le fer, plutôt que de les laisser étendre leurs ravages »²⁴¹.

En outre, c'est pour cette raison que le conflit de partisans est si belliqueux, puisqu'il a pour conséquence la perte d'emploi, la confiscation des biens, l'indignité civile et même la suppression de la vie pour les membres du parti vaincu. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, le partisan est prêt à défendre sa faction jusqu'à la mort, car sa vie dépend de la prospérité du parti. En cas de défaite de son clan, le citoyen florentin devait être bien au fait du triste destin qui l'attendait; dans le pire des cas : la mort ou l'exil; et, dans des circonstances moins dramatiques : la perte subite de revenu et la plus totale impopularité civile²⁴². Pour toutes ces raisons, ce genre de conflit ne trouve pas de débouché dans les institutions publiques, les moyens qu'il emploie et les effets qu'il engendre conduisent le pouvoir légal, s'il est incapable de les empêcher, à être sclérosé par ce type de rivalités. Ainsi, la seule poursuite de l'intérêt privé mène, pour Machiavel, à la corruption de la vie politique, puisqu'elle devient le théâtre de la domination d'un homme ou d'un parti sur l'ensemble de la cité.

En dernier lieu, Gisela Bock souligne que les conflits de partisans produisent souvent des actions qui sont faites en marge ou même contre les institutions civiles²⁴³. Ces

²⁴⁰ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard.* Paris. 1952. L.V. Ch.8. p.1181

²⁴¹ *Idem.*

²⁴² C'est exactement ce que vécut personnellement Machiavel. Après la chute de la république en 1512, il perdit évidemment son poste de secrétaire et fut condamné à mort et torturé au Bargello. Sa peine de mort fut, par la suite, transformée en exil. Voir. Jacques Heers. *Machiavel.* Fayard. 1985. p.230-231

²⁴³ Gisela Bock. *Civil discord in Machiavelli's Florentine. Machiavelli and republicanism.* Edited by Gisela Bock, Quintin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p. 197

conflits ont donc vocation à dégrader les institutions publiques et à créer une montée en puissance de pouvoirs privés. Par exemple, lors d'une période où les hostilités ne sont pas ouvertes entre deux factions, on assiste à l'agitation de tout un petit monde qui tente de manigancer pour renforcer leur parti. On triche; on soudoie; on menace; on place des hommes à des postes clefs dans l'administration publique, etc. Les factions ou les partis fonctionnent, dans les moments où les hostilités ne sont pas directement engagées, avec l'activité secrète de citoyens qui veulent, dans l'ombre, s'approprier des pouvoirs et de l'influence au détriment du bien public. Les partisans manœuvrent ainsi perfidement pour manipuler leurs concitoyens et détourner les institutions pour leur seul profit. Machiavel illustre très bien la conduite de l'homme qui commet ce type d'actions dans les *Histoires*. Il écrit : « rendre service à l'un et à l'autre, de protéger de simples citoyens de l'autorité des magistrats, de les pousser à des honneurs qu'ils ne méritent pas, et de capter la faveur populaire par des largesses et des jeux publics. De là naissent les factions et l'esprit de parti »²⁴⁴. Cette idée est d'ailleurs en étroite correspondance avec certaines conceptions que Machiavel avançait déjà dans les *Discours*. Ainsi, au livre trois, l'auteur indique que toute grande république a besoin de citoyens illustres, mais que ces grands citoyens doivent s'illustrer par des moyens publics et non par des moyens privés²⁴⁵. Autrement dit, tout citoyen qui cherche la gloire dans une cité doit être à même de le faire publiquement et par les institutions en servant le bien commun. Sinon, dans le cas contraire, si un citoyen obtient une popularité dans le secret, en marge des institutions et dans son seul intérêt, il risque, pour Machiavel de devenir un tyran ou un chef de faction²⁴⁶.

En somme, le but recherché par les partis, c'est-à-dire la domination de la cité et la poursuite d'intérêts privés, les conduit à employer des moyens extrêmes pour parvenir à leur fin. Ces moyens érodent les pouvoirs publics et transforment l'État en simple

²⁴⁴ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.VII. Ch.1. p.1289

²⁴⁵ Ibid. Ch.29. L.3. p.488

²⁴⁶ Idem.

instrument de domination en faveur du parti au pouvoir. Les institutions ne peuvent plus, alors, protéger et servir tous les citoyens indistinctement. Elles ne favorisent qu'une infime minorité de la population acoquinée à la faction dominante. L'État est donc affaibli, car il n'est plus fondé sur l'assentiment général. Il n'est qu'un instrument d'oppression. De plus, ce monopole des institutions publiques contraint les opposants au régime à prendre des moyens violents ou des moyens secrets pour tenter de renverser la faction dominante. Ainsi, une cité plongée dans cette espèce de cercle vicieux des conflits de partisans n'a plus aucun moyen pour les freiner, car ses institutions ne sont plus une propriété commune et n'ont souvent plus la force de s'opposer à la puissance (financière et militaire) des partis qui gangrènent la cité. Au final, c'est pour ces raisons que le Florentin condamne vivement ce genre de conflits dans son œuvre.

2.3 Transformation des humeurs antagoniques en conflit de partisans

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, Machiavel n'est pas toujours très clair quant à ce qui permettrait d'expliquer l'origine profonde des conflits de partisans. Il ne donne pas énormément de détails sur la provenance de ces conflits meurtriers et, dans les *Histoires florentines*, il se contente bien souvent de décrire le prétexte historique qui donna naissance à certains de ces conflits. Néanmoins, certains passages de son œuvre nous permettent de comprendre que le conflit d'humeurs peut se transformer en conflit de partisans, si le premier ne débouche pas sur un compromis entre les élites et le peuple. Pour comprendre ce phénomène dans les écrits machiavéliens, il faut d'abord se rappeler que pour Machiavel, le conflit d'humeurs n'a pas forcément des fins positives. Nous avons cité l'extrait du *Prince* où l'auteur écrivait : « de ces deux appétits différents naît dans les cités un de ces trois effets : ou le principat, ou la liberté ou la licence »²⁴⁷. Ainsi, il est clair que pour le Florentin, le conflit d'humeurs ne conduit pas forcément à un partage équilibré du pouvoir entre les élites et le peuple qui

²⁴⁷ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. ch. 9. p.145

protège la liberté. Il peut tout aussi bien mener à un gouvernement tyrannique ou à une forme dégénérée et chaotique de la démocratie. En basculant vers ces régimes aux formes négatives, la cité vivra une période de crise marquée fort probablement par des conflits de partisans. Par exemple, si les élites refusent tout compromis avec le peuple ou si le peuple pris au piège devant les refus des grands se trouve des chefs qui l'amèneront à avoir des désirs « injurieux et injustes »²⁴⁸, la situation risque de basculer en conflit de factions.

Sur ce thème, la comparaison entre l'épisode de la loi agraire dans les *Discours* et le passage sur la révolte des *Ciampi* dans les *Histoires* est très révélatrice. Dans les deux cas, on assiste, au départ, à une rivalité entre les élites et le peuple qui se termine en conflit de partisans. Dans le cas romain, pris par une soif d'ambition²⁴⁹, fatigué par les tergiversations et les nombreux refus des élites, le peuple, n'ayant plus confiance dans les institutions, décida de se constituer des protecteurs chargés de défendre ses intérêts par tous les moyens possibles. En réponse, par peur de devoir céder leurs terres, les élites romaines refusèrent obstinément tout compromis avec le peuple et préférèrent faire appel, elles aussi, à des partisans pour se protéger de la menace populaire²⁵⁰. Le peuple confia cette tâche à Marius et les élites à Sylla²⁵¹. De cette façon furent créés le parti des nobles et le parti du peuple. Cette guerre civile dura à Rome, de manière intermittente, jusqu'à la victoire décisive de César sur Pompée²⁵².

Parallèlement, la révolte des travailleurs lainiers dans les *Histoires* illustre sensiblement le même phénomène. En effet, le peuple après avoir chassé les nobles de Florence prit le contrôle de la cité²⁵³. Après une courte guerre contre Milan, Machiavel explique que « le hasard fournit bientôt de nouveaux moyens d'exciter les divisions,

²⁴⁸ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.III. Ch.1. p.1067*

²⁴⁹ *Ibid.* p. 178

²⁵⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.37. L.1. p.180*

²⁵¹ *Ibid.* p.180-181

²⁵² *Ibid.* p.180

²⁵³ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.II. Ch.1. p.1063*

sources de nouveaux malheurs »²⁵⁴. En effet, la guerre civile reprit entre la famille des Albizzi et des Ricci et entre les partis guelfes et gibelins²⁵⁵. Suite à ces querelles, on nomma Salvestro Médicis au poste de gonfalonier. Celui-ci tenta de réformer les lois de la cité de manière à contenter l'ensemble de la population, notamment les classes populaires et les gens qui avaient été exclus ou molestés par les diverses guerres civiles²⁵⁶. L'approbation de cette loi fut vivement rejetée par certains membres des élites qui craignaient de perdre leur pouvoir ou de voir revenir d'anciens ennemis à Florence ou au gouvernement. Devant l'opposition que la loi Salvestro recevait, certains membres des conseils ameutèrent le peuple pour que celui-ci se révolte²⁵⁷. Devant la menace de la révolte populaire, la loi fut finalement acceptée, mais « quelques compagnies des dernières classes des artisans, excitées par ceux qui désiraient se venger des torts subis, se séparèrent des autres et allèrent livrer au pillage et aux flammes la maison de Lapo da Castiglionchio »²⁵⁸. Puis, « après l'incendie de la maison de Lapo, la haine générale ou des inimitiés particulières en firent dévaster bien d'autres »²⁵⁹. Suite à ces débordements incontrôlés, les autorités réussirent à calmer les tensions, mais certains des émeutiers craignaient d'être punis, si le calme revenait, et réussirent à soulever à nouveau les petits travailleurs et les petits artisans ce qui engendra l'émeute violente des *Ciompi*²⁶⁰. Après quoi, Florence fut divisée entre le parti du peuple et le parti des élites, jusqu'au moment où Cosme l'ancien, alors chef du parti populaire, prit le contrôle total de la cité.

Ainsi, dans les *Histoires*, comme dans les *Discours*, illustrée par l'acceptation difficile d'une loi censée favoriser la multitude, une tension d'humeurs entre les élites et le peuple dégénéra en conflit de partisans. Pour Machiavel, les conflits d'humeurs au

²⁵⁴ Idem.

²⁵⁵ Ibid. L.III. Ch.2. p.1067

²⁵⁶ Ibid. L.III. Ch.9. p.1080

²⁵⁷ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.III. Ch.9. p.1081

²⁵⁸ Ibid. Ch. 10. p.1082

²⁵⁹ Ibid. p.1083

²⁶⁰ Ibid. Ch.13. p.1088

fondement du politique et présents dans toutes cités peuvent donc engendrer des conflits négatifs, c'est-à-dire des conflits de partisans. Cette possibilité semble être récurrente dans l'œuvre de ce penseur. Elle apparaît déjà dans le *Prince*, elle est présente dans les *Discours* et, finalement, on la retrouve dans les *Histoires*. Selon nous, cette répétition, dans les textes, au sujet de cette distinction entre conflit d'humeurs et conflit de partisans révèle clairement qu'elle est un enjeu important de la philosophie machiavélienne. Bien sûr, les conflits de partisans sont davantage décrits et théorisés dans les *Histoires florentines*, mais, comme nous l'avons déjà souligné, le Florentin manifeste sa crainte envers ce type de conflits dès le *Prince* et les *Discours*.

Finalement, comme Machiavel l'écrit lui-même au livre VII des *Histoires* : « parmi les nombreuses rivalités qui agitent les États républicains, les unes leur nuisent, les autres leur sont utiles. Les premières sont celles qui enfantent des partis et des partisans; les secondes sont celles qui se prolongent sans prendre ce caractère »²⁶¹. Suite à cette remarque, le penseur florentin ajoute : « le fondateur d'une république, ne pouvant donc y empêcher les rivalités, doit du moins les empêcher de devenir factions »²⁶². De ce fait, comme la rivalité et le conflit sont au cœur du politique, la sagesse, dans ce domaine de l'activité humaine, consiste alors, premièrement, à admettre cette donnée fondamentale et, deuxièmement, à voir le potentiel négatif que le conflit d'humeurs peut représenter pour la république, c'est-à-dire la confiscation de la *res publica* par des intérêts privés.

2.4 Conclusion

En somme, l'étude de la question du conflit dans l'œuvre machiavélienne dévoile la crainte du Florentin de voir la conflictualité inhérente au politique se transformer en

²⁶¹ Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.VII. Ch.1. p.1288

²⁶² Nicolas Machiavel. *Histoires florentines*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. L.VII. Ch.1. p.1288

guerre de partisans. Cette peur semble être profondément ancrée dans sa pensée et on la retrouve constamment dans ses écrits. Dans ce chapitre, nous avons souhaité montrer ce phénomène en clarifiant, d'abord, la distinction entre les deux types de conflits internes présents dans l'œuvre du penseur florentin. Nous avons également expliqué quelles sont les différences en ce qui concerne les effets possiblement produits par ces deux genres de conflits, de manière à bien les distinguer. En dernier lieu, nous avons exposé comment, du premier type de conflits, il pouvait naître le second type, c'est-à-dire le conflit de partisans. C'est en dévoilant cet aspect de la pensée machiavélienne que l'on peut apprécier la richesse de la réflexion de cet auteur sur le conflit interne aux cités. De surcroît, en soulevant cet élément, on comprend mieux la constance de la pensée de Machiavel dans les *Discours* et les *Histoires* sur cette question.

La réflexion machiavélienne sur le conflit interne prend d'ailleurs tout son sens lorsque l'on relève l'opposition entre conflit d'humeurs et conflit de partisans. Ce n'est qu'après avoir compris cette opposition fondamentale que l'on peut comprendre comment l'un peut conduire à l'autre et que l'on peut saisir également l'une des préoccupations majeures de ce penseur italien, c'est-à-dire éviter que le politique devienne le théâtre de la guerre civile et l'objet d'un monopole partisan. De la sorte, on réalise aussi que le penseur florentin ne fait pas simplement l'éloge de la conflictualité, non plus qu'il se montre favorable à la victoire éventuelle et définitive d'un peuple idéalisé sur des élites forcément malveillantes. Sa pensée est plus complexe et plus riche que ces schémas manichéens. Avant tout, il souligne que le politique est fait de rivalités qui peuvent avoir des débouchés positifs ou négatifs. Tout le rôle des hommes politiques sages et des bonnes institutions doit donc être d'éviter que des conflits d'humeurs naissent les conflits de factions.

Malheureusement, comme Machiavel le décrit si bien, lui-même, dans les *Histoires florentines*, le danger de voir le conflit d'humeurs basculer en conflit de partisans est exactement le mal que ne sut empêcher sa cité. En effet, une longue suite de guerres intestines pourrèrent la vitalité de Florence, jusqu'à l'amener à sa ruine. Jamais la ville

de Machiavel ne fut en mesure de surmonter les conflits de partisans qui la gangrénaient et la République florentine fût incapable de se prémunir contre les guerres civiles. Elle fut tout aussi inapte à protéger ses institutions de l'accaparement des partis. Ultimement, elle ne put défendre son indépendance vis-à-vis des conquérants étrangers. Comme le jeu politique était violent et fonctionnait avec le clientélisme des partis armés, la majorité des citoyens a cessé de participer à la vie institutionnelle et civique, les citoyens ont plutôt subi le joug de la domination des factions qui se succédèrent à la tête d'une république en lambeaux. Comme celle-ci appartenait à des minorités agissantes, il ne s'est trouvé que bien peu de monde pour défendre l'indépendance de ses institutions et la souveraineté de l'État dans les moments de crises. Pourquoi, d'ailleurs, les citoyens florentins se seraient-ils empressés de défendre la liberté, alors qu'eux-mêmes ne l'avaient que trop rarement possédée ?

La pensée de Machiavel est imprégnée de cette triste constatation. Elle illustre donc une mise en garde certaine contre les dangers que la conflictualité interne aux cités peut faire naître. Celle-ci peut simplement causer la perte de la liberté pour l'État. En contrepartie, si l'on revient un instant aux *Discours*, le Florentin donne plusieurs solutions pour éviter les maux qu'il vécut, lui-même, à Florence. En effet, après avoir louangé la vertu des conflits d'humeurs romains, le penseur florentin affirme clairement que c'est le peuple qui doit garder la liberté²⁶³. Ainsi, confier la garde de la liberté au peuple est un des moyens préconisés par Machiavel pour empêcher les intérêts privés ou extérieurs de monopoliser les institutions républicaines. De plus, Machiavel ira même jusqu'à soutenir qu'un peuple impliqué dans la vie politique et militaire est un bon moyen pour éviter que l'antagonisme des humeurs ne devienne un conflit de partisans. Cette position paraît paradoxale, mais elle témoigne d'un élément de la pensée de cet auteur que nous voudrions maintenant mettre en lumière.

²⁶³ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.37. L.1. p.72 à 76

CHAPITRE III

CONFLITS ET LIBERTÉ POLITIQUE

Notre analyse sur la question du conflit interne dans l'œuvre de Nicolas Machiavel a révélé certains éléments importants. Avant tout, elle a montré que la rupture qui semblait exister entre la valorisation du conflit interne à Rome, au moment des *Discours*, et la critique de tous les conflits à Florence, dans les *Histoires*, est illusoire. Ainsi, l'étude des textes machiavéliens révèle plutôt la présence, dans toutes les œuvres majeures de cet auteur, de deux jugements sur ce sujet. D'un côté, Machiavel défend les effets bénéfiques qu'eurent les conflits d'humeurs au sein de la République romaine et, de l'autre côté, il critique sévèrement les conflits de partisans. Ce positionnement singulier sur la question des conflits internes aux cités est un élément fondamental de la pensée politique du Florentin. Non seulement il dévoile une vision conflictuelle du politique, mais il révèle également les conditions de la liberté républicaine.

En effet, en considérant ensemble les deux points de vue de Machiavel sur ces phénomènes, on constate en premier lieu que, selon lui, une république a tout intérêt, dans une certaine mesure, à laisser manifester les rivalités qui sont au fondement des collectivités humaines. Comme ce fut le cas à Rome, une république a même avantage à institutionnaliser le conflit d'humeurs pour lui permettre de s'exprimer de manière civilisée²⁶⁴ et de façon à ce que ses résultats soient bénéfiques pour l'ensemble de la collectivité. En second lieu, la critique machiavélienne des conflits de partisans montre que pour qu'une république demeure la propriété de l'ensemble des citoyens, elle ne

²⁶⁴ Par civilisé, entendons des conflits qui peuvent s'exprimer généralement de manière pacifique, c'est-à-dire sans débordements violents (des meurtres, des pillages, des incendies, de la violence organisée, etc.). Ces conflits peuvent être agités (grève, manifestation, occupation, chahut, etc.), mais ils ne dépassent pas excessivement le cadre de la loi et des institutions. Somme toute, ces conflits bien qu'ils peuvent avoir pour finalité de modifier l'ordre établi, ils ne visent pas à renverser cet ordre par le moyen de la violence.

doit pas tomber sous domination étrangère ou voir ses institutions monopolisées et mises au service d'un seul citoyen ou d'un seul parti. La république se doit donc de rester une chose publique ou encore un bien commun. C'est en comprenant l'importance de ce double point de vue chez Machiavel, entre la valorisation du conflit d'humeurs et la critique des conflits de partisans, que l'on découvre la nécessité, pour une république, d'accepter de composer avec certaines des rivalités qui la constituent. En prenant en charge les conflits d'humeurs, en les civilisant, une république évite que ces conflits fondamentaux ne se transforment en guerre civile. Bref, avec des institutions solides, mais également ouvertes à l'expression civilisée des différentes rivalités, la bonne république fait tout en son pouvoir pour se prémunir contre la domination partisane, tyrannique et étrangère. C'est de cette façon qu'elle peut espérer demeurer libre.

De la sorte, il devient clair que la question du conflit interne dans l'œuvre machiavélienne est étroitement liée au problème de la liberté politique, ou même, plus précisément, au risque de la perte de cette même liberté. À ce propos, dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel propose plusieurs moyens pour éviter qu'à l'intérieur d'une cité les conflits ne finissent par se transformer en véritable guerre de partisans et mettent en péril la liberté commune. Ainsi, l'auteur suggère des moyens pour institutionnaliser les rivalités et le conflit au sein des républiques. On peut songer rapidement aux Tribuns de la plèbe qui sont, sans doute, le moyen le plus connu avancé par l'auteur des *Discours* pour permettre de canaliser les conflits d'humeurs. Il y a également, comme le remarque John P. McCormick, les tribunaux publics qui sont, pour le Florentin, un autre excellent rempart contre l'instabilité civile et l'usurpation de la liberté²⁶⁵. Mais au-delà de ces moyens, l'auteur des *Discours* présente une autre solution pour éviter que la conflictualité interne aux cités ne dégénère. Cette solution n'est autre que l'armée citoyenne.

²⁶⁵ John P. McCormick. *Machiavellian Democracy*. Cambridge University Press. 2011. p.68

Chez les commentateurs, cet aspect de la pensée de Machiavel est souvent associé à un esprit militariste, à un goût pour la conquête ou, encore, à la défense d'un modèle impérial de type romain. Par exemple, un grand interprète comme Pocock affirme que, pour Machiavel, « la question cruciale est de savoir si la république doit croître et établir un empire, ce qui fut toujours le but de Rome [...] »²⁶⁶. Ainsi, en optant pour le modèle romain, le penseur se trouverait alors à favoriser un modèle impérial où la guerre et la force seraient les moyens à employer pour dominer un environnement autant extérieur qu'intérieur, parfois hostile et souvent mouvant. Un philosophe comme Pierre Manent voit, lui aussi, dans la solution machiavélienne un choix qui dévoile une préférence pour la conquête et pour les armées nombreuses dans le but de faire face à la nécessité violente de l'univers politique²⁶⁷. Un autre interprète de l'œuvre machiavélienne, Mikael Hörnqvist critique même ses prédécesseurs, particulièrement l'école de Cambridge, pour avoir négligé les aspects impérialistes de la pensée du Florentin²⁶⁸.

Néanmoins, bien qu'intéressantes et en partie fondées, les interprétations qui associent étroitement l'idée du peuple en armes, chez Machiavel, à l'idée de conquête et d'empire semblent négliger certains éléments qui permettent de remettre en question cette association. Pour nous, l'idée du peuple en armes dans l'œuvre machiavélienne revêt un caractère beaucoup plus défensif qu'offensif. Comme indiqué ci-dessus, selon nous, cette idée est avant tout étroitement liée à la question de la préservation de la liberté politique. Ainsi, les notions de conquête et d'empire seraient plus secondaires et même parfois ouvertement critiquées dans la philosophie machiavélienne. De plus, cette idée du peuple gardien de la liberté nous apparaît dévoiler un lien souvent ignoré, dans l'œuvre du penseur, entre conflits internes et conflits extérieurs.

²⁶⁶ J.G.A. Pocock. *Le moment machiavélien*. Presses Universitaires de France. 1997. p.207

²⁶⁷ Pierre Manent. *Naissance de la politique moderne*. Gallimard. 2007. p.32-33

²⁶⁸ Mikael Hörnqvist. *Machiavelli and empire*. Cambridge University press. 2004. p.41

Ainsi, dans ce troisième et dernier chapitre, dans le but de bien discerner le lien qui semble exister, chez Machiavel, entre conflits internes, conflits extérieurs et liberté politique; et, pour montrer ce qui distingue la philosophie machiavélique d'une quelconque conception de l'impérialisme²⁶⁹, nous reviendrons, d'abord, sur les chapitres V et VI des *Discours* pour expliquer clairement pourquoi Machiavel favorise le modèle de la République romaine dans lequel le peuple possède la garde de la liberté. Ensuite, nous exposerons les positions du penseur florentin sur l'Empire romain et les armées, de manière à montrer comment sa philosophie se différencie d'une pensée véritablement impérialiste. Finalement, pour mieux ressaisir notre vision du problème, nous présenterons l'interprétation dite tragique de la philosophie machiavélique avancée par Thierry Ménissier qui explique et réaffirme clairement le lien entre le conflit interne, le conflit externe et la liberté politique.

3.1 Le peuple en armes : retour sur les chapitres V et VI des Discours.

Dans les *Discours*, Machiavel affirme que, pour protéger la liberté républicaine, il vaut mieux confier la garde de la liberté au peuple plutôt qu'aux élites²⁷⁰. Selon lui, puisque le peuple porte des ambitions plus modestes que les élites, il aurait moins tendance à vouloir usurper la liberté commune. A priori, comme cette catégorie sociale ne cherche qu'à ne pas être dominée, elle n'aurait pas tendance à vouloir contrôler et détourner le pouvoir ou les institutions de la république. Ainsi, comme le peuple est majoritaire dans la cité et qu'il est apte à protéger la liberté, l'employer dans les armées est le meilleur moyen de défendre l'État de la domination étrangère et des conflits extérieurs²⁷¹.

²⁶⁹ Par impérialisme entendons : « Conduite d'un État qui exerce sa puissance soit en conquérant de nouveaux territoires soit en réduisant la souveraineté d'autres États ». p.142. Et, entendons par empire : « un système politique traditionnel doté d'un centre plus ou moins institutionnalisé, d'une hiérarchie sociale alimenté par la tradition et d'un projet à orientation universaliste reposant sur la promotion d'un modèle culturel explicite » généralement (ou en partie) imposé par la force. p.107. in Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques. 7^e éditions. Armand Colin. 2010

²⁷⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004.. Ch.5. L.1. p.73

²⁷¹ Ibid. p.74

D'ailleurs, pour soutenir cette position, le penseur italien opposera le modèle politique romain, plus populaire, aux modèles spartiate (monarchie) et vénitien (aristocratie). Nous reviendrons dans le détail, dans un instant, sur ce débat, mais comprenons simplement que, pour le Florentin, une « nation en armes » est le meilleur moyen d'assurer le *vivere libero* ou —pour le dire encore dans des termes plus modernes— la « souveraineté » du peuple et celle de l'État²⁷².

Ainsi, aussi paradoxal que cela puisse paraître, un peuple armé est l'une des solutions préconisées par Machiavel pour garantir la liberté républicaine, c'est-à-dire protéger les institutions des intérêts privés, éviter la guerre civile et éloigner les puissances étrangères. À ce sujet, Pocock écrit en parlant de la République romaine : « il lui fallait donc armer le peuple, souffrir les conflits causés par sa revendication d'avoir plus de pouvoir, et faire des concessions à ces revendications. Le fait d'armer les plébéiens contribua à la grandeur de Rome [...] »²⁷³. Le secrétaire florentin semble donc défendre un modèle politique dans lequel une armée populaire est l'outil nécessaire pour préserver la liberté et atteindre une certaine grandeur. D'ailleurs, le penseur italien affirme même à de nombreuses reprises, dans son œuvre, que la désignation d'un ennemi extérieur est un bon moyen de fédérer les divers intérêts qui animent une république et de créer l'union au sein de celle-ci²⁷⁴. De cette façon, l'armée composée de citoyens et la guerre apparaissent comme des solutions pour éviter les conflits intérieurs (conflits de partisans) et les conflits extérieurs. En retournant au texte lui-même, tâchons de clarifier la position de l'auteur sur ce sujet.

Ainsi, après avoir discuté de la question des tumultes de Rome, Machiavel revient, dans les *Discours*, sur un débat qu'il eut fort probablement avec ses compagnons lors des rencontres aux Orti Oricelli²⁷⁵. L'enjeu de cette discussion était de savoir à qui faut-il

²⁷² Thierry Méniessier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.78

²⁷³ J.G.A. Pocock. *Le moment machiavélien*. Presses Universitaires de France. 1997. p.207

²⁷⁴ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 25. L.2. p.359

²⁷⁵ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 5. L.1. p.75

confier la garde de la liberté dans une cité : aux élites ou au peuple²⁷⁶. Plus précisément, ce débat opposait les défenseurs de modèles républicains aristocratiques comme ceux de Sparte ou de Venise et les partisans du modèle politique romain, lui, plus populaire. Évidemment, pour le penseur florentin, l'interrogation est relativement facile à trancher. Comme celui-ci reconnaît au peuple un désir plus passif, c'est-à-dire celui de vouloir ne pas être dominé, il affirme que « l'on doit remettre la garde d'une chose à ceux qui ont moins d'appétit de l'usurper »²⁷⁷. Comme le peuple a peu d'appétit pour le pouvoir et la domination, il serait plus apte à protéger la liberté que ne le seraient les élites²⁷⁸. Pour Machiavel, ayant une grande soif d'ambition, les grands risquent davantage d'accaparer la liberté d'une cité dans le but d'assouvir leur seule volonté de puissance.

Toutefois, poursuivant son argumentation, le penseur examine, ensuite, la possibilité qu'en confiant la garde de la liberté aux élites, on arrive à satisfaire leur soif de pouvoir. De son propre aveu, il soutient que cette position est séduisante, mais que si l'on étudie avec attention la question, il faut se demander quel type de république l'on veut instaurer : une république capable d'établir une domination ou une république capable seulement de se maintenir²⁷⁹. Dans le premier cas, il faut prendre Rome comme modèle, dans le second cas Venise ou Sparte²⁸⁰. À ce stade de son explication, Machiavel laisse quelque peu son lecteur en suspens et n'explique pas immédiatement cette affirmation, il revient plutôt sur le débat précédent et reconsidère la question de savoir qui, du peuple ou des grands, est le meilleur gardien de la liberté. À ce moment, le penseur florentin devient plus affirmatif. Pour lui, une personne qui possède déjà plusieurs choses est plus à craindre qu'une personne qui n'a presque rien²⁸¹. Ainsi, les élites ou les possédants causeraient un plus grand désordre que les gens modestes, car « la peur

²⁷⁶ Ibid. p.72

²⁷⁷ Ibid. p.73

²⁷⁸ Idem.

²⁷⁹ Ibid. p.74

²⁸⁰ Idem.

²⁸¹ Ibid. p.75

de perdre produit chez eux les mêmes envies que chez ceux qui désirent acquérir »²⁸². En effet, pour Machiavel, « il ne semble pas aux hommes posséder avec sécurité ce que l'on a si l'on n'acquiert pas autre chose »²⁸³. L'ambition illimitée de l'être humain, encore plus vive chez les élites, les conduirait à continuellement désirer davantage. De la sorte, comme les élites possèdent déjà quantité de choses, c'est avec beaucoup plus de puissance et de moyens qu'ils tenteront d'acquérir ce qu'ils n'ont pas déjà. De plus, le penseur florentin ajoute que l'ambition, sans bornes, manifestée par les élites influencerait le peuple et l'amènerait, lui aussi, à vouloir acquérir et posséder²⁸⁴. Ainsi, en confiant la garde de la liberté aux élites, on induirait inévitablement un désir chez le peuple : celui de vouloir, à son tour, dominer ou posséder la garde de la liberté et l'on s'exposerait à de plus graves bouleversements.

Machiavel semble donc prendre parti pour que la garde de la liberté soit remise au peuple. À ce sujet, comme le soulignent à juste titre Pocock, et Guichardin avant lui, il n'est pas clair, dans les *Discours*, au chapitre V, si l'expression « la garde la liberté » désigne une prépondérance de pouvoir ou une forme d'autorité précise et spécifique²⁸⁵. Cependant en entamant le chapitre VI, on comprend très clairement que l'idée de la garde de la liberté a trait au rapport entre la *virtù* militaire et la *virtù* politique²⁸⁶. En effet, dès les premières lignes de ce chapitre, Machiavel s'interroge sur la possibilité, pour une future république, d'atteindre la grandeur romaine, sans vivre ses tumultes internes. Pour répondre à cette nouvelle question, le penseur florentin revient sur l'examen des modèles politiques de Venise et de Sparte qui réussirent à se préserver dans l'histoire sans vivre de profonds conflits internes. L'auteur des *Discours* cherche, alors, à savoir s'il eût été possible de donner à Rome un gouvernement comme celui de

²⁸² Idem.

²⁸³ Idem.

²⁸⁴ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 5. L.1. p.76

²⁸⁵ J.G.A. Pocock. *Le moment machiavélien*. Presses Universitaires de France.1997. p.206

²⁸⁶ Idem.

Sparte ou celui de Venise pour parvenir à la même puissance que celle de la ville éternelle.

Pour résoudre ce nouveau problème, le secrétaire passe d'abord en revue rapidement les deux modèles politiques de Venise et de Sparte. Ainsi, en examinant les structures des deux cités, Machiavel constate leur forme limitée. En effet, Venise est essentiellement une république de forme aristocratique qui, à partir d'une certaine époque, limita la participation aux affaires de l'État à la seule noblesse locale²⁸⁷. Pour le penseur florentin, si Venise réussit à s'assurer une paix interne et à se maintenir librement comme république, pendant plusieurs centaines d'années, c'est principalement parce qu'elle limita l'ouverture de son gouvernement et qu'elle n'employa jamais son peuple à la guerre²⁸⁸. En effet, cette cité préféra se maintenir par des alliances, des dons en argent pour l'acquisition de provinces ou de troupes mercenaires et ne possédât jamais sa propre armée²⁸⁹. En revanche, Sparte, cité à caractère monarchique, développa sa propre armée, mais elle limita méticuleusement sa citoyenneté de façon à ce qu'aucun étranger (ou presque) ne puisse devenir spartiate²⁹⁰. De plus, le mode de vie extrêmement égalitaire et austère des Lacédémoniens ne produisait que très peu de disparité entre les citoyens²⁹¹. Ainsi, cette ville connut une vie interne généralement calme car le peuple avait très peu à envier aux élites.

De ce bref exposé, Machiavel retient principalement deux aspects : « s'ils voulaient que Rome restât aussi tranquille que ces deux républiques, de faire l'une de ces deux choses : soit ne pas employer la plèbe à la guerre, comme les Vénitiens, soit ne pas ouvrir la voie aux étrangers comme les spartiates »²⁹². Évidemment, Rome est une république qui fit le contraire de ces deux procédés : elle ouvrit sa citoyenneté aux

²⁸⁷ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 6. L.1. p.77

²⁸⁸ Ibid. p.77-78

²⁸⁹ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 6. L.1. p.78

²⁹⁰ Ibid. p.79

²⁹¹ Idem.

²⁹² Idem.

étrangers et elle arma son peuple de manière à ce qu'il compose ses armées. Comme le penseur florentin le remarque, de cette façon, la République romaine donna énormément de pouvoir à son peuple. Ainsi, quand celui-ci était mécontent, il avait les moyens de le faire savoir et ses éventuelles actions étaient menaçantes pour les élites de la cité. Par exemple, si un sénateur ou un Consul voulait s'emparer seul du pouvoir, le peuple avait véritablement les moyens de résister à un tel coup de force politique²⁹³. De plus, comme Machiavel le fait remarquer lorsqu'il traite des tumultes de Rome, c'est également la désertion du peuple dans les armées qui semblait inquiéter les élites de la cité, car dans ce cas, la ville se retrouvait sans défense contre ses ennemis extérieurs²⁹⁴. C'est en ce sens que l'on comprend réellement ce que signifie « la garde de la liberté ». En plus des Tribuns et des tribunaux civils, l'institution de l'armée citoyenne permettait au peuple, à la fois, de défendre la liberté républicaine sur la scène de la politique intérieure et sur celle de la politique extérieure. De cette manière, il est facile de voir le lien souligné par Pocock entre la vertu militaire et la vertu politique. Selon Machiavel, comme il l'avait déjà indiqué dans le *Prince*, une armée composée de ses sujets ou de ses citoyens est le meilleur moyen pour défendre la liberté politique²⁹⁵, c'est-à-dire protéger l'indépendance de la cité à l'égard de l'agression étrangère et éviter toute possibilité de tyrannie interne²⁹⁶. Bref, comme le penseur l'écrit lui-même : « la bonne milice est le fondement de tous les États, et que là où elle fait défaut il ne peut y avoir ni bonnes lois ni rien d'autre de bon [...] »²⁹⁷.

Après cette réflexion, la conclusion de l'auteur des *Discours* est on ne peut plus claire. Si les Romains avaient voulu éliminer le conflit entre les élites et le peuple, ils auraient

²⁹³ Ici, il faut faire attention. Comme nous l'avons indiqué lors du premier et du deuxième chapitre, Machiavel n'est pas un défenseur de l'usage de la violence interne au sein d'une cité. N'allons pas croire qu'il se réjouirait de voir le peuple prendre les armes et se révolter violemment contre les élites dans n'importe quelle circonstance. Selon nous, l'usage de la force militaire par le peuple doit être fait, pour le Florentin, dans des cas extrêmes où la liberté républicaine est gravement menacée. D'après nous, l'idée du peuple en armes vient jouer un rôle beaucoup plus dissuasif qu'effectif. C'est la possibilité de voir des légions intervenir dans Rome qui décourage toute personne ou tout parti de s'emparer illégalement du pouvoir.

²⁹⁴ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 4. L.1. p.71

²⁹⁵ Quentin Skinner. *Les fondements de la politique moderne*. Albin Michel. 2009. p.252-253

²⁹⁶ Pour une définition du terme de liberté, selon Machiavel, voir : *Ibid.* p. 231

²⁹⁷ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 31. L.3. p.498

dû : soit désarmer le peuple ou soit fermer leur citoyenneté²⁹⁸. Toutefois, dans les deux cas, en appliquant l'une ou l'autre de ces solutions, Rome aurait perdu en puissance. Elle aurait diminué en population et ses armées se seraient considérablement et dangereusement réduites. Rome aurait alors été incapable de s'accroître et de maintenir ses conquêtes. Machiavel en vient donc à affirmer que :

Si vous voulez donc former un peuple nombreux et armé pour pouvoir obtenir une grande domination, vous le rendez tel que par la suite vous ne pouvez pas le gouverner à votre convenance; si vous gardez ce peuple peu nombreux et désarmé pour pouvoir le gouverner, vous ne pouvez pas maintenir les territoires conquis²⁹⁹.

Par conséquent, l'affaire semble claire pour Machiavel. Si l'on veut une république stable et conservatrice, il faut prendre exemple sur Sparte et sur Venise. À l'inverse, si l'on veut une république puissante, il faut prendre exemple sur Rome³⁰⁰. Cependant, il faut être prêt à accepter la nature plus conflictuelle de cette République. En effet, contrairement à Sparte et à Venise qui tentèrent de minimiser le conflit entre les élites et le peuple en confiant, pour l'une, le pouvoir à un roi et en fermant la citoyenneté aux étrangers; et pour l'autre, en donnant le pouvoir à une aristocratie qui n'arma jamais son propre peuple, Rome institutionnalisa le conflit en implantant trois mécanismes (Tribuns/tribunaux/armée) avec lesquels le peuple pouvait défendre sa liberté. De la sorte, il est possible d'apercevoir le lien qui semble être établi, chez Machiavel, entre le conflit interne et la guerre extérieure. En effet, dans les textes machiavéliens, une république qui accepte et qui arrive à canaliser le conflit d'humeurs qui l'habite est une république qui, premièrement, évite les conflits de partisans et réduit les chances de voir accaparer ses institutions par une faction. Deuxièmement, en confiant la garde de la liberté au peuple, cette république parvient à défendre sa liberté contre les agressions et la conquête extérieures, puisque le peuple y est armé. En somme, l'exemple romain

²⁹⁸ Ibid. Ch. 6. L.1. p.80

²⁹⁹ Idem.

³⁰⁰ Ibid. p.81

paraît donc modelé pour une politique participative et agitée, alors que le modèle vénitien ou le modèle spartiate semble être fait pour des républiques plus passives et plus paisibles.

Néanmoins, il serait faux de croire que, pour le Florentin, le choix se limite entre une république de type agité et dominante, comme Rome, et une république calme et conservatrice comme Sparte ou Venise. De plus, il serait erroné de déduire du choix de Machiavel, en faveur de la République romaine, un quelconque goût pour la guerre et l'empire, puisqu'au moment où l'on croit sa réflexion terminée au chapitre VI, l'auteur poursuit son raisonnement et entre dans des considérations d'une grande profondeur sur la réalité politique. Ainsi, après être arrivé au constat que le choix entre le modèle romain ou le modèle spartiate et vénitien dépend du but poursuivi, c'est-à-dire soit la conquête, soit la conservation, l'auteur rappelle un fait important. Si l'on adopte un modèle républicain de type aristocratique, il faut éviter à tout prix la conquête et la guerre³⁰¹. En effet, comme le penseur le démontre, malgré leur puissance et leur calme apparents, des républiques comme Venise et comme Sparte furent incapables de soutenir une longue guerre et, dans les deux cas, toute leur puissance s'effondra, dès lors qu'elles furent contraintes à se battre dans d'autres formes de guerres que des guerres strictement ponctuelles et défensives³⁰². Pour éviter ce problème, Machiavel envisage alors la possibilité d'établir une république dans un lieu isolé, difficile à conquérir et de limiter l'étendue de sa puissance, de manière à ce que les autres États ne la craignent pas. Car, pour Machiavel, il y a deux raisons principales qui amènent les États à se faire la guerre : le désir de conquête et la crainte de l'invasion³⁰³.

Ainsi, si l'on arrivait à fonder une cité dans une position facile à défendre, difficilement attaquant et qu'en plus l'on dotait cette république d'une loi ou d'une constitution qui lui interdise de s'agrandir, on arriverait à éliminer chez ses voisins l'envie de lui faire

³⁰¹ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 6. L.1. p.81

³⁰² Idem.

³⁰³ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 6. L.1. p.82

la guerre³⁰⁴. Cependant, comme l'affirme Machiavel, cette éventualité est illusoire. En effet, si les choses pouvaient se maintenir dans un tel état de stabilité et de tranquillité, ce serait le modèle à adopter pour toutes les républiques et : ce serait là la véritable vie politique³⁰⁵. Toutefois, « les choses humaines étant en mouvement, et ne pouvant rester stables, il faut qu'elles montent ou qu'elles descendent, et la nécessité vous entraîne à beaucoup de choses auxquelles la raison ne vous entraîne pas »³⁰⁶. De cette façon, le penseur soutient que même si un État souhaite vivre en paix, il peut être contraint, un jour, par la force des événements, de faire la guerre pour se défendre ou pour venir en aide à un allié. Si cette république ne possède aucune armée apte au combat et surtout capable de maintenir des conquêtes, cet État se brisera inévitablement comme ce fut le cas pour Sparte et Venise. De plus, le penseur italien ajoute même qu'une cité qui n'aurait jamais à faire la guerre risque de devenir « efféminée » ou divisée et ces deux phénomènes causeraient sa ruine³⁰⁷. Pour ces raisons, Machiavel en vient donc à opter pour le modèle romain, car c'est celui-ci qui est le plus apte à faire face aux aléas de la vie politique et c'est ce modèle qui paraît le plus sûr pour protéger la liberté républicaine.

Par conséquent, on peut constater que, pour ce penseur, ce n'est pas un penchant pour un quelconque système impérial ou conquérant qui le conduit à favoriser le modèle romain. En effet, le choix du penseur florentin est dicté par la nécessité et la réalité du monde politique. Ainsi, comme cette réalité est conflictuelle et que les objets (hommes, institutions, États, etc.) qui y évoluent sont changeants — ils montent et descendent— il vaut mieux pour une république qu'elle soit prête à faire face à toute éventualité. Confier la garde de la liberté au peuple en l'enrôlant dans les armées devient le moyen de faire pression sur les élites et de se protéger des hasards de la politique extérieure. En somme, loin de défendre le modèle politico-militaire romain pour sa seule puissance

³⁰⁴ Idem.

³⁰⁵ Idem.

³⁰⁶ Idem.

³⁰⁷ Idem.

conquérante, Machiavel le privilégie, avant tout, parce qu'il est le seul à être capable de faire face aux dangers que l'univers politique génère inévitablement³⁰⁸.

3.2 Machiavel, l'art militaire et l'empire

Cette nuance fondamentale est importante. Elle montre que, pour Machiavel, c'est la réalité politique, mouvante et violente, qui le contraint à favoriser un modèle de république plus populaire où les citoyens peuvent participer à la vie politique et militaire. On ne trouve pas trace dans sa pensée de simples éloges de la conquête ou de la guerre à proprement parler. Le Florentin semble plutôt concevoir ces deux faits politiques comme des phénomènes inévitables lorsqu'on est dans ce domaine de l'activité humaine. De plus, ces deux phénomènes sont toujours conçus dans sa philosophie comme des moyens devant servir à protéger l'unité politique³⁰⁹. C'est donc pour cette raison qu'il invite les républiques à prendre exemple sur le modèle romain. En outre, d'autres exemples dans ses écrits nous conduisent à favoriser cette hypothèse interprétative et éloigne la pensée de cet auteur d'un concept comme l'impérialisme.

³⁰⁸ Il est intéressant de noter que Sparte et Venise sont des cités qui ont perduré davantage que la République romaine. On pourrait croire que ceci dévoile un paradoxe dans la pensée de Machiavel. Néanmoins, nous croyons plutôt que, pour lui, c'est la chance et le hasard qui permirent à ces deux cités d'éviter de grands affrontements militaires pendant si longtemps, mais le jour où elles ont été contraintes de faire des conquêtes et de s'agrandir, elles se sont effondrées subitement. En effet, après la victoire sur Athènes en -404, Sparte fut incapable de maintenir son hégémonie sur la Grèce et sa puissance s'écroula aussitôt. Venise réussit, quant à elle, à s'emparer d'une bonne partie de l'Italie par la diplomatie et l'achat de territoires, jusqu'à la retentissante défaite d'Agnadel (*Vailà*), en 1509, où elle perdit toute sa puissance et faillit être conquise. Tout se passe donc, dans la philosophie machiavélique, comme si la conquête et l'agrandissement d'une unité politique sont des phénomènes inévitables pour lesquels il vaut mieux être préparé. Ce n'est donc pas un choix, c'est la nécessité qui s'impose aux cités et puisque Rome fut plus apte à faire face à ces périls, Machiavel favorise ce modèle politique au détriment des deux autres malgré leur longévité. Autrement dit, les événements qui ont précipité Sparte et Venise à la ruine auraient pu survenir beaucoup plus tôt. À ce sujet voir : Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 6. L.1. p.81 et voir également : Nicolas Machiavel. Le prince. Presses universitaires de France. 2000. Ch. XII. p.169 et 171. Dans *Le Prince*, Machiavel écrit qu'en une seule journée, à *Vailà*, Venise perdit ce qu'elle avait mis 800ans à édifier.

³⁰⁹ En ce sens la pensée de Clausewitz est proche de celle de Machiavel. Pour le Florentin comme pour le militaire prussien la guerre est un moyen du politique. À ce sujet voir : Julien Freund. Sociologie du conflit. Presses universitaires de France. Paris. 1983. p.256-257

Notamment, lorsque l'on considère le rapport que Machiavel entretient, dans ces textes, avec l'Empire romain et l'idéal qu'il se fait d'une armée, il paraît difficile de rapprocher sa pensée d'une philosophie réellement belliciste. Pour bien le constater, nous examinerons d'abord certaines remarques que fait le Florentin dans les *Discours* sur l'Empire romain. Ensuite, nous examinerons la conception que ce penseur se fait d'une armée de citoyens.

3.2.1 Machiavel et l'Empire romain

Dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel aborde à quelques reprises la période de l'Empire romain et certains grands personnages de cette époque de l'histoire. Bien souvent, dans ces passages, c'est en termes négatifs que le penseur qualifie cette époque de l'histoire romaine. Par exemple, malgré le fait qu'il soit un grand conquérant, le personnage de César est presque toujours jugé négativement par le Florentin. Au chapitre X (livre I) des *Discours*, Machiavel écrit : « César est d'autant plus détestable qu'il faut davantage blâmer celui qui a commis un mal que celui qui a voulu le faire »³¹⁰. Ensuite, dans le même chapitre, il ajoute que César causa la ruine de la cité³¹¹. En effet, César est le personnage historique qui marque la fin définitive de la République et le passage à l'Empire et c'est pour cela que le Florentin le juge sévèrement. Pour Machiavel, César est détestable car il provoqua la ruine de la cité en confisquant la liberté et en tentant de s'arroger tout le pouvoir. La période de l'Empire apparaît ainsi au secrétaire comme un moment de décadence dans l'histoire politique romaine. Loin d'être un moment d'apogée, la naissance de l'Empire coïncide avec la venue du « premier tyran à Rome (César), de sorte que par la suite cette ville ne fut plus jamais libre »³¹².

³¹⁰ Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 10. L.1. p.97

³¹¹ Ibid. p.100

³¹² Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 37. L.1. p.181

Même si après la proclamation de l'Empire, Rome gagne en puissance et acquiert beaucoup de nouveaux territoires, le secrétaire semble plutôt voir cette époque comme le commencement de la fin pour cette cité. En effet, le Florentin établit très précisément le début de la décadence romaine au moment de la loi agraire³¹³. Pour lui, les troubles et les disputes entourant cette loi sont la première cause de la décadence romaine. La seconde cause qui surgit environ à la même époque est la prolongation des commandements militaires et politiques³¹⁴. À ce sujet, Machiavel lie très exactement la prorogation des commandements militaires à la multiplicité des guerres et des conquêtes romaines qui conduisirent au vacillement de la République. Comme il l'écrit : « plus les Romains s'éloignèrent avec leurs armées, plus cette prorogation leur parut nécessaire, et plus ils y eurent recours »³¹⁵. Ainsi, un Consul habile et compétent qui se trouvait à la tête des armées, à des centaines ou des milliers de kilomètres de Rome, ne pouvait abandonner son commandement et être remplacé aisément. Le même problème survenait pour les magistrats. La République enfreignit alors ses propres lois et plus les conquêtes se multipliaient et plus elle était forcée de prolonger les commandements dans l'administration civile et militaire. Le Florentin, en citant le cas de Publius Philon qui devint Proconsul pour terminer le siège de Paléopolis, écrit : « bien que prise par le Sénat dans un but d'utilité publique, ce fut cette décision qui, avec le temps, rendit Rome esclave »³¹⁶. Pour le penseur, c'est donc la prolongation des commandements, causée incontestablement par les guerres de conquête, qui entraîna Rome dans sa décadence et vers son asservissement.

De plus, selon Machiavel, ce phénomène produisit très concrètement deux inconvénients. Premièrement, ce n'est plus qu'un petit nombre d'individus qui eut accès aux hautes fonctions politiques et militaires. Ainsi, l'habilité de diriger politiquement et militairement les hommes se perdit pour la vaste majorité des citoyens

³¹³ Ibid. Ch. 24. L.3. p.477

³¹⁴ Ibid. p.478

³¹⁵ Ibid. p.479

³¹⁶ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch.24. L.3. p.479

romains³¹⁷. Deuxièmement, le fait de reconduire toujours les mêmes citoyens aux postes de généraux permit le développement de liens forts entre les chefs et leur armée. Avec le temps, les légionnaires finirent par oublier la République et le Sénat, tout en développant un vif attachement et une fidélité sans bornes pour l'homme qui les dirigeait au combat³¹⁸. De cette manière, ces commandants se bâtirent une telle popularité que leurs soldats devenaient leurs partisans et étaient prêts à les suivre dans les plus folles entreprises. Sur ce thème, Machiavel écrit : « voilà pourquoi Sylla et Marius purent trouver des soldats pour les suivre, contre le bien public; voilà pourquoi César put s'emparer de sa patrie »³¹⁹. Puis, il conclut : « si les romains n'avaient pas prolongé les charges et les commandements, s'ils n'étaient pas parvenus si tôt à une si grande puissance, et si leurs conquêtes avaient été plus lentes, ils seraient aussi tombés plus lentement dans la servitude »³²⁰.

Cette phrase est extrêmement révélatrice. Elle montre clairement que, pour ce penseur, la trop grande puissance, les rapides et nombreuses conquêtes de la République sont des phénomènes qui conduisirent Rome à sa chute. Machiavel, en ventant le modèle romain, prend soin de distinguer la Rome républicaine et la période impériale. La première est synonyme de gloire et est digne d'être imitée. La seconde, synonyme de décadence, lui sert plutôt, dans son œuvre, de repoussoir. Il l'écrit même dans *l'Art de la guerre*, en revenant sur les prorogations des commandements : « la funeste habitude de tenir toujours dans les mêmes gouvernements les armées romaines et leurs chefs fut la seule cause [...] de tant de guerres civiles entreprises, de tant de conspirations ourdies contre les empereurs par les *imperators* »³²¹. De plus, il est intéressant de noter que, dans cette citation, la période impériale romaine est associée à la guerre civile; phénomène franchement critiqué par Machiavel, alors que, comme nous le savons, la

³¹⁷ Idem.

³¹⁸ Idem.

³¹⁹ Idem.

³²⁰ Idem.

³²¹ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.XI.L.1 p.753

période républicaine est plutôt associée au conflit d'humeurs qui était canalisé par les institutions de l'État. En outre, sur un plan plus militaire, les remarques du Florentin sur la prolongation des commandements montrent que ce penseur n'est pas un défenseur, sans nuance, de la guerre et des conquêtes. Si, Machiavel paraît approuver les conquêtes romaines lorsque celles-ci servent la défense de la République, il relie clairement les conquêtes rapides, lointaines et nombreuses de la République à sa dégénérescence. De surcroît, en critiquant les *imperators*, qui ont fait de leurs soldats leurs propres partisans, Machiavel montre qu'une armée doit servir, avant tout, à protéger le bien public et non à satisfaire l'intérêt d'une poignée d'ambitieux.

3.2.2 Une certaine vision de l'armée

Cette dernière remarque nous conduit inévitablement à examiner un élément de la pensée machiavélique qui est souvent négligé par les interprètes qui vont associer peut-être trop rapidement la défense du modèle politico-militaire romain, chez Machiavel, à la défense d'un modèle impérial ou conquérant. Cet élément est l'idéal militaire prôné par le Florentin. En effet, bien que l'un des aspects fondamentaux de la pensée politique machiavélique soit la défense des *armes propres*³²², il est rare de voir exposée en profondeur la vision qu'a cet auteur de l'armée citoyenne. On se contente bien souvent d'insister, à juste titre par ailleurs, sur le fait que Machiavel privilégie les armées composées de citoyens locaux plutôt que les armées formées de mercenaires étrangers. Il est vrai d'ailleurs que partout dans l'œuvre de ce penseur, il est facile de repérer des phrases du type : « je conclus donc que, sans avoir d'armes propres, aucun principat n'est sûr et, pis encore, qu'il est tout entier l'obligé de la fortune, car, dans l'adversité, il n'a pas de vertu à laquelle se fier pour sa défense [...] »³²³. En raison de nombreuses remarques du même genre, beaucoup d'interprètes ont souligné le

³²² Hervé Guinet. L'art de la guerre et la question des armes propres. In Marie Gaille et Thierry Ménissier. Lectures de Machiavel. Ellipses. 2006. p.129

³²³ Nicolas Machiavel. Le prince. Presses universitaires de France. 2000. Ch. XIII. p.181

caractère novateur, pour l'époque, de cette position du Florentin. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, Pierre Manent, dans *Naissance de la politique moderne*, souligne l'aspect moderne et démocratique de la solution militaire machiavélienne pour faire obstacle à la nécessité³²⁴. Le modèle impérial romain, c'est-à-dire un modèle qui privilégie la conquête avec l'aide d'une armée « nationale », entraînée et nombreuse, marquerait, en quelque sorte, le passage de la féodalité à la modernité dans le domaine de la philosophie politico-militaire.

Néanmoins, comme nous l'avons indiqué, Machiavel ne saurait être décrit comme un penseur attaché à l'Empire romain et à ses multiples conquêtes. Et, lorsque l'on s'attarde au modèle militaire prôné par cet auteur, il devient encore plus difficile de voir en lui un défenseur de l'impérialisme romain ou le précurseur, sur le plan théorique, des armées modernes. En effet, comme pour beaucoup d'autres aspects de sa pensée, en ce qui concerne l'art militaire, le secrétaire florentin désire surtout ranimer la vertu des anciens³²⁵. Il défend, avant tout, un modèle militaire à l'antique qui apparaît en contradiction avec le modèle impérial « plus moderne » développé à la fin de la période républicaine à Rome. La première indication dans les textes qui peut nous permettre de soutenir une telle analyse est la critique répétée faite par Machiavel du personnage de Caius Marius. Ainsi, à de nombreuses reprises dans les *Discours*, le Florentin associe Marius à la corruption de Rome³²⁶. Il critique ouvertement ce personnage pour avoir été élu Consul à sept reprises et pour avoir fait de ses soldats ses propres partisans³²⁷. D'ailleurs, Marius, oncle par alliance de Jules César, est le premier chef du parti populaire au moment où la République romaine s'écroule et où débutent les guerres civiles. Machiavel critique évidemment Marius pour cette autre raison. En

³²⁴ Pierre Manent. *Naissance de la politique moderne*. Gallimard. 2007. p.29 à 33

³²⁵ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.I.L.1 p.728

³²⁶ Pour toutes les remarques dans les *Discours* où Machiavel fait allusion à Marius voir : p. 74/p.123/p.150/p.180-181/p.287/p.418/p.431/p.479/p.515. Nicolas Machiavel. *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Nrf. Gallimard. 2004. Lors de deux passages, Machiavel salue les habiletés militaires de Marius et à tous les autres

endroits du texte, il critique ce personnage.

³²⁷ *Ibid.* p.180-181

outre, Caius Marius n'est pas qu'un simple général romain ambitieux et chef de faction, il est également le grand réformateur de l'armée romaine. Il est le premier à avoir autorisé tous les citoyens (propriétaires et non-propriétaires terriens) à porter les armes, mais il est surtout aussi celui qui organisa l'armée romaine de manière à en faire une armée de métier dans laquelle les légionnaires étaient tous soldés. Les réformes de Marius permirent à Rome d'accroître, pour un temps, sa puissance et de grossir ses armées. Par la même occasion, Marius agrandissait son pouvoir et la force de son parti.

Bien que, dans les *Discours*, il ne critique pas ouvertement Caius Marius pour ces réformes militaires, on peut supposer que Machiavel n'approuve pas ces changements puisqu'ils contribuèrent à fomentier les divisions partisans. Mieux encore, si l'on se rapporte aux premiers chapitres de *L'Art de la guerre*, on peut voir le Florentin s'opposer directement aux conceptions militaires développées par Marius. En rappelant les exemples de César et Pompée, l'auteur affirme que les généraux qui les ont précédés dans l'histoire romaine ont su s'attirer le double de leur gloire, car ils étaient de valeureux capitaines et des hommes de bien³²⁸. Il écrit : « ceux-ci ne faisaient pas de la guerre leur unique métier »³²⁹. Puis, il ajoute :

les capitaines satisfaits du triomphe retournaient avec bonheur à la vie privée. Les simples soldats déposaient leurs armes avec plus de plaisir encore qu'ils ne les avaient prises, et reprenaient leur gagne-pain accoutumé, et nul d'entre eux jamais ne songea que le métier de soldat ni le pillage pouvaient nourrir³³⁰.

Machiavel note également que tant que la République fut bien ordonnée, jamais un citoyen ne songea à augmenter son pouvoir et sa popularité par le pouvoir des armes en temps de paix³³¹. Comme pour donner un contre-exemple aux figures de Marius,

³²⁸ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.III.L.1 p.733*

³²⁹ Idem.

³³⁰ Idem.

³³¹ Idem.

Sylla, Pompée et César, le Florentin vante les mérites du général Attilius Regulus qui, après avoir soumis les Carthaginois, ne demanda qu'une chose au Sénat : la permission de rentrer rapidement à Rome pour cultiver sa terre qu'il avait dû quitter précipitamment pour servir la République³³². De cette façon, on comprend que, selon ce penseur, l'armée de métier est quelque chose de négatif et que les conquêtes ne doivent pas faire vivre les hommes ou les États. Comme il l'affirme si bien lui-même : « un État bien réglé ne doit donc faire la guerre que par nécessité ou pour la gloire, en borner la profession à un service public, et, en temps de paix, à un simple exercice »³³³. L'auteur renchérit même de manière sentencieuse : « Tout particulier qui a un autre but dans l'exercice de la guerre est un mauvais citoyen; tout État qui se gouverne par d'autres principes est un État mal constitué »³³⁴.

De plus, au chapitre IV du même ouvrage, Machiavel continue son argumentaire contre les armées permanentes et rappelle que les soldats de métier sont l'un des pires dangers auquel s'exposent les États³³⁵. Il donne deux raisons pour justifier cette prise de position. D'abord, le penseur soutient que si une cité possède une armée permanente, cette armée doit être rémunérée pour ses services. Ensuite, si l'on paye cette armée à même le trésor public, on prive l'État de sommes significatives. Finalement, à l'inverse, si l'État ne paye pas ses propres soldats, les militaires provoqueront eux-mêmes des conflits extérieurs pour se payer avec les prises de guerre, la rapine et le pillage³³⁶. Dans les deux cas, on risque dangereusement de provoquer la ruine de la cité. Parallèlement, en revenant sur le cas romain, Machiavel souligne le fait que c'est la nécessité de l'époque qui contraignit les Romains à continuellement faire la guerre, mais qu'une telle situation est exceptionnelle et extrêmement périlleuse pour une cité³³⁷. Ainsi, forcés par les circonstances et pour éviter les dangers qu'occasionne une

³³² Idem.

³³³ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.III.L.1 p.734

³³⁴ Idem.

³³⁵ Ibid. Ch IV. L.1. p.735

³³⁶ Idem.

³³⁷ Idem.

armée de métier, à l'époque où la République était encore vertueuse, les Romains réglèrent le temps du service militaire de manière à constamment renouveler les soldats qui servaient sous les drapeaux³³⁸. On s'assurait, alors, que chaque citoyen puisse exercer une autre profession que celle de militaire et que la guerre ne soit pas sa seule occupation. En terminant sa réflexion, l'auteur de *L'Art de la guerre* affirme, encore une fois, que l'armée de métier fut l'une des raisons de la décadence de cette cité³³⁹.

En somme, lorsque l'on analyse la position du Florentin sur les armées, il est facile de comprendre qu'il ne défend pas le modèle impérial romain. Le penseur ne semble pas non plus être directement l'annonciateur des armées modernes tel que nous les connaissons aujourd'hui. Le Florentin n'est pas enfin le philosophe de la guerre de conquête ou de l'impérialisme. Comme il l'écrit, avec quelques accents autobiographiques, à travers la bouche de Fabrizio (l'un de ses personnages dans *L'Art de la guerre*) :

jamais la guerre n'a été mon métier; mon métier à moi est de gouverner mes sujets et de les défendre; pour cela je dois aimer la paix et savoir faire la guerre; les récompenses et l'estime de mon roi ne sont pas tant le prix de mes talents militaires que des conseils qu'il veut bien recevoir de moi en temps de paix³⁴⁰.

Ainsi, dans la pensée machiavélienne, la paix doit prévaloir sur la guerre et la violence est subordonnée par l'ordre politique qui ne peut la faire disparaître, mais qui doit en user pour sa propre protection. Dans ces conditions, la conception de l'art militaire de Machiavel en est une plutôt antique où le citoyen doit avoir une vraie profession civile, en tant de paix, tout en sachant défendre sa patrie en temps de guerre. Voilà pourquoi il insiste sur l'importance de l'entraînement et de la discipline militaire. Ces éléments doivent permettre aux citoyens d'être prêts et aguerris pour faire leur devoir, c'est-à-dire défendre la cité. Pour Machiavel, jamais un citoyen ne doit faire du métier des

³³⁸ Idem.

³³⁹ Ibid. p.736

³⁴⁰ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.IV.L.1 p.738

armes sa profession et il ne doit pas être rémunéré s'il part en campagne. Chez ce penseur, la guerre est avant tout un service que le citoyen rend à sa communauté pour la garder indépendante et, de cette façon, rester libre à son tour. C'est donc par ce service, dans la milice citoyenne, en portant les armes lorsque nécessaire, que le peuple est véritablement le gardien de la liberté³⁴¹.

3.3 Conflits et liberté : le tragique chez Machiavel

Après avoir expliqué pourquoi Machiavel défend l'idée de confier la garde de la liberté au peuple en armes et après avoir exposé sa conception de l'armée citoyenne, il nous reste encore un élément à préciser pour éclaircir le lien entre conflits internes et conflits externes chez ce penseur. Ainsi, comme nous l'avons soulevé dans l'introduction de ce chapitre, à plusieurs reprises dans l'œuvre machiavélique, il est possible de déceler un lien très précis, établi par l'auteur, entre les conflits internes aux cités et les conflits extérieurs, c'est-à-dire la guerre entre les unités politiques. En effet, pour Machiavel, comme l'indique Thierry Ménissier : « si la république se voit structurellement traversée par des *tumulti* qu'engendre les *humori*, une des meilleures voies possibles pour unir la cité réside dans le cas de la guerre extérieure »³⁴². La paix relative au sein de la république instaurée par les institutions relève, alors, principalement d'un déplacement de la violence interne que l'on porte vers les autres États³⁴³. De cette manière, une institution comme la *buona milizia* sert aussi à détourner la conflictualité interne au politique et à la transporter vers l'extérieur. Selon Machiavel, le conflit avec

³⁴¹ Dans son livre *Sociologie du conflit*, critiquant l'attitude de certains pacifistes qui soutiennent qu'en supprimant la police et l'armée, on arriverait à éliminer le conflit et la guerre des sociétés humaines, Julien Freund rappelle qu'historiquement les êtres humains ont conçu des armées pour prévenir les problèmes de la violence et des conflits. L'institution militaire fut, avant tout, élaborée pour assurer paix et protection. Cette conception selon laquelle l'armée sert avant tout à protéger une communauté politique est au cœur de la philosophie machiavélique. Cette idée fut également défendue par l'historien militaire d'origine britannique : Sir John Keegan. Pour Julien Freund, voir : Julien Freund. *Sociologie du conflit*. Presses universitaires de France. Paris. 1983. p.348-349 et 359. Pour John Keegan, voir son célèbre ouvrage : *Histoire de la guerre*. Aujourd'hui publié aux éditions Perrin. 2014. p.205

³⁴² Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.116

³⁴³ Idem.

l'étranger permettrait donc d'éviter les conflits de partisans en laissant les humeurs s'épancher par la guerre avec les cités voisines.

Bien que cynique et même quelque peu sinistre, ce genre de vision machiavélienne ne témoigne pas, encore une fois, forcément d'un goût pour la conquête ou pour l'impérialisme. Selon nous, si Machiavel attribue ce rôle particulier à l'armée citoyenne, c'est qu'il craint de voir le conflit d'humeurs se transformer en conflit de partisans. Avec cette solution aux accents bellicistes, son objectif reste, avant tout, celui de protéger la liberté de la cité. Autrement dit, si la guerre offensive apparaît parfois comme une option plus acceptable pour le florentin, c'est simplement dans la mesure où elle peut éviter la guerre civile. Chez Machiavel, la guerre extérieure est valorisée seulement si celle-ci peut préserver la cité de maux plus terribles, c'est-à-dire son asservissement. Lors de cette dernière section, en justifiant cette interprétation, nous souhaitons dévoiler également ce que Ménissier nomme le caractère tragique de l'action politique chez Machiavel. Comprendre la part tragique de la pensée machiavélienne nous permettra de développer une vue plus globale de sa philosophie et de saisir en profondeur pourquoi le Florentin fait ce choix du détournement vers l'extérieur de la conflictualité.

3.3.1 Conflits internes, conflits externes et liberté politique

De nombreux passages dans l'œuvre machiavélienne témoignent du lien entre conflits internes, guerre extérieure et liberté politique. Tout d'abord, il est possible de souligner toute l'importance que la discipline militaire revêt dans les *Discours*. Selon l'auteur, c'est littéralement l'encadrement militaire qui permet aux Romains de devenir de bons citoyens et surtout de demeurer des citoyens libres³⁴⁴. De plus, dans ce texte, Machiavel écrit clairement que: « la cause de la désunion des républiques, c'est, le plus souvent

³⁴⁴ Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.117

l'oisiveté et la paix; la cause de l'union c'est la peur et la guerre »³⁴⁵. Chez ce penseur, la guerre est donc aussi un moyen d'éviter la désunion dans la cité. Autrement dit, si les citoyens ne peuvent faire corps dans la guerre, face à un ennemi commun, ils risquent d'en venir à se déchirer entre eux jusqu'à provoquer une guerre civile. Ainsi, pour remédier aux risques que représentent les conflits de partisans, l'État peut faire la guerre ou désigner un ennemi, même fantasmé, pour induire une crainte chez le peuple et l'amener à la cohésion. Dans ce contexte, la milice citoyenne est l'élément qui discipline le peuple, le prépare à la guerre et le contraint à s'unir pour faire face à la menace. Selon le Florentin, c'est de cette façon qu'une cité peut espérer demeurer libre.

Mais, si Machiavel soutient une telle idée, c'est qu'il craint, avant tout, le conflit de partisans. En effet, le Florentin ne défend pas cette position parce qu'il veut exploiter malhonnêtement une population ou faire la guerre dans le but d'un enrichissement quelconque; il le fait pour éviter au politique son propre effondrement. Faire la guerre à l'extérieur est un mal moins mauvais que de voir le conflit générer l'autodestruction de la cité en exposant l'État au monopole d'un parti ou en livrant celui-ci à la conquête étrangère³⁴⁶. En politique, il semble, pour Machiavel, qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre.

En outre, dans *L'Art de la guerre*, le penseur réaffirme, encore plus explicitement, le lien entre le conflit interne, le conflit externe et la liberté politique. En effet, en expliquant pourquoi un homme de bien ne doit pas faire du métier de soldat une profession, l'auteur explique que la guerre ne peut être le métier que des gouvernements, des républiques ou des royaumes³⁴⁷. En parlant de la violence, il affirme : « jamais un État bien constitué ne permet à ses concitoyens ou à ses sujets de

³⁴⁵ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 25. L.2. p.359

³⁴⁶ Bien que cette idée soit scandaleuse et moralement inacceptable, si l'on se place dans le rôle du décideur politique, il vaut mieux faire la guerre à un ennemi extérieur que de voir le conflit intérieur ravager sa propre cité. Évidemment, on peut tout à fait critiquer les présupposés de Machiavel qui le conduisent à ce choix, pour éviter intellectuellement d'être contraint à cette extrémité. Néanmoins, comprenons bien que le Florentin n'arrive pas à soutenir une telle proposition par simple goût pour la guerre et la conquête.

³⁴⁷ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch. II. L.1. p731

l'exercer pour eux-mêmes »³⁴⁸. Il poursuit en affirmant que d'avoir une armée de métier ou des citoyens armés (de manière privée) en son pays est un risque immense pour un État, puisque celui-ci s'expose alors, à la violence désordonnée, au banditisme et à la perfidie³⁴⁹. Il faut donc que le gouvernement parvienne par la milice citoyenne à obtenir le monopole de la violence et de la guerre. Ainsi, avant Hobbes et Weber, on retrouve dans la philosophie machiavélique une conception quelque peu imprécise, mais bien réelle de ce qui caractérise l'État moderne, c'est-à-dire la suppression, à l'intérieur de ses limites, des divisions violentes entre ses membres pour ne tolérer que les luttes civilisées, et réserver au gouvernement l'usage de la force³⁵⁰.

À cet égard, toujours en expliquant les bienfaits de la milice citoyenne, Machiavel certifie, d'abord, que dans les pays paisibles et unis, l'armée aide à rendre les citoyens plus aguerris et vigilants. En plus, pour lui, cette institution rend ce pays plus redoutable pour les pays voisins³⁵¹. Ensuite, le penseur soutient que dans les pays plus agités, « guerrier[s] et déchiré[s] par les factions »³⁵², seule l'armée citoyenne peut y ramener la tranquillité. Finalement, il écrit : « en de telles régions, armes et chefs ne servaient qu'aux luttes intestines au lieu de servir contre l'ennemi du dehors : notre institution retournera ces armes contre l'étranger et détournera les chefs de la guerre civile »³⁵³. Ainsi, Machiavel soutient clairement que l'un des moyens pour préserver la paix et l'indépendance d'une unité politique est de faire dévier le conflit interne vers l'extérieur. De plus, dans une cité où règnerait la paix, préparer les citoyens à la guerre, avec l'instauration d'une milice, protège cette même cité d'éventuelles attaques. De cette manière, la milice citoyenne est l'institution capable de défendre la liberté politique d'une république contre les dangers occasionnés par les conflits internes et par les conflits provenant du dehors. De la sorte, il est possible de constater que, pour

³⁴⁸ Idem.

³⁴⁹ Idem.

³⁵⁰ Julien Freund. *Essence du politique*. Dalloz. 2008. p.445

³⁵¹ Nicolas Machiavel. *L'Art de la guerre. Œuvres complètes*. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. Ch.XI.L.1.p. 572

³⁵² Idem.

³⁵³ Idem.

le Florentin, l'indépendance d'une cité et le bien commun de tous les citoyens doivent être absolument protégés de la conflictualité interne et externe. Pour s'en prémunir, l'armée citoyenne est la meilleure option qu'une république puisse privilégier pour évacuer les tensions qui menacent la cité et s'assurer protection contre les guerres extérieures. En terminant, comme Machiavel l'écrit à propos de l'armée citoyenne :

ainsi les pays où les habitants étaient unis mais sans vigueur perdent leur mollesse et se maintiennent en paix; les États, au contraire, où régnaient la division et le désordre voient leurs citoyens s'unir, et tourner à l'avantage commun cette férocité de mœurs qui n'avaient jusqu'alors enfanté que des troubles³⁵⁴.

3.3.2 Une vision tragique du monde et de la politique

Avec cette explication, il devient clair que si Machiavel fait ce choix de détourner le conflit interne vers l'extérieur, c'est qu'il souhaite préserver la liberté de la cité. Il n'avance pas cette idée par simple bellicisme ou pour défendre un modèle politique conquérant qui aurait vocation à imposer sa supériorité au monde extérieur. En effet, il fait ce choix pour minimiser les risques que la conflictualité peut occasionner. Pour lui, dans un pays paisible, l'armée citoyenne permet d'endurcir les individus et surtout, elle permet de les rendre aptes à se défendre contre les menaces extérieures. Parallèlement, dans les républiques où les mœurs sont violentes, la milice permet d'encadrer les conflits, de manière à les dévier vers les États voisins, pour éviter les querelles fratricides. Dans les deux cas, cette façon de prendre en charge la conflictualité inhérente aux phénomènes politiques permet de préserver la liberté de l'État. Premièrement, en s'assurant une protection contre les guerres étrangères et, deuxièmement, en favorisant la concorde intérieure en expulsant au-dehors les tensions qui risquent de faire naître des conflits de partisans; conflits qui, comme nous l'avons signalé, entraînent le monopole d'un parti ou d'un tyran sur l'ensemble de la

³⁵⁴ Idem.

collectivité, c'est-à-dire la fin de la liberté politique. Mais, avant tout, ce qui motive Machiavel à préconiser des moyens aussi durs pour défendre la liberté politique, c'est une conception bien singulière de la nature du monde et des êtres humains qui y évoluent.

En effet, comme l'écrit Thierry Ménissier: « le machiavélisme politique se trouve *sous-tendu* par le machiavélisme comme vision du monde »³⁵⁵. En ce sens, loin de justifier l'usage de la violence en politique et le détournement de la conflictualité pour défendre simplement le modèle impérial romain, Machiavel conseille de telles actions, car sa réflexion cache une vision complexe de la nature de l'homme, du monde et du cosmos. Pour qualifier cette conception machiavélienne, Ménissier emploie le terme de tragique³⁵⁶. Selon ce philosophe, la pensée machiavélienne peut être dite tragique, puisque dans l'univers machiavélien l'homme est confronté à la fragilité inévitable de son existence et de ses constructions³⁵⁷. Ainsi, comme nous l'avions indiqué ci-dessus, pour Machiavel, chaque être humain et chaque édification humaine finissent par vivre la même destinée : ils montent jusqu'à un certain apogée, pour ensuite s'écrouler, ravagés par le passage du temps. Dans ces conditions, « si grâce à la politique l'homme s'inscrit dans le temps, il apprend que la liberté qu'il y gagne ne rime pas avec une maîtrise intégrale du devenir ni même avec tous les paramètres de l'action »³⁵⁸. De la sorte, bien qu'il soit un penseur de l'action résolue, pour le Florentin, l'acte politique se constitue toujours dans la confrontation difficile avec les faits. Surtout, comme l'écrit Ménissier : « quelle que soit la prudence des gouvernants, ces faits se présentent comme une altérité toujours en surcroît vis-à-vis de la puissance humaine de formalisation »³⁵⁹.

³⁵⁵ Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.157

³⁵⁶ Ibid. p.157-158

³⁵⁷ Ibid. p.158

³⁵⁸ Idem.

³⁵⁹ Ibid. p.159

Toutefois, Ménissier reconnaît qu'il y a une certaine difficulté à qualifier la philosophie machiavélienne de pensée tragique. En effet, l'univers du penseur italien est moins clos que l'univers des grands tragédiens de la Grèce classique (Eschyle, Sophocle et Euripide)³⁶⁰. Ainsi, le commentateur français rappelle qu'Œdipe dans la tragédie de Sophocle est condamné à subir son destin malgré toutes les actions qu'il tente pour y échapper³⁶¹. Dans la tragédie grecque, même si le héros ou les hommes se croient libres, les dieux dirigent leur destinée et ils ne peuvent esquiver la fatalité. Il s'agit en fait d'une sorte de liberté malheureuse³⁶². À ce titre, la pensée de Machiavel ne peut être qualifiée de tragique au sens de Sophocle. Chez le Florentin, l'homme n'est pas condamné à subir un destin choisi à l'avance par des dieux moqueurs. L'être humain arrive plutôt à un moment de liberté fugace et fragile par l'action politique dans un monde où la fortune et la nature ordonnent toute chose³⁶³. Comme la fortune est changeante, personne ne peut prévoir où l'action politique le mènera. La seule chose qui est certaine dans l'univers politique machiavélien, c'est qu'un jour ou l'autre ce que l'homme établit ou édifie (république, monarchie et empire) finira par s'effondrer sous le poids du cycle immuable de la nature des choses. Pour Thierry Ménissier, c'est précisément en ce sens que la pensée machiavélienne est tragique. Peu importe la puissance d'un État ou la force d'un homme, chaque chose a une durée de vie limitée qui la conduit inévitablement à la décadence. Comme le Florentin l'écrit dans les *Discours* : « c'est une chose très vraie que toutes les choses du monde ont un terme à leur vie »³⁶⁴.

³⁶⁰ Ibid. p.160

³⁶¹ Idem.

³⁶² Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.160

³⁶³ Pour résumé très simplement, on peut affirmer que la fortune chez Machiavel représente le hasard : une puissance de dérèglement qui sévit dans l'histoire. La nature ou la nécessité représente l'ordre du monde qui conduit toutes les choses à grandir et à disparaître (vivre et mourir). Pour plus de détails, se rapporter au livre de Thierry Ménissier. Le vocabulaire de Machiavel. Éditions Ellipses. 2002. « Fortune » p.24 et « nature » p.40

³⁶⁴ Nicolas Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live. Nrf. Gallimard. 2004. Ch. 1. L.3. p.389

Pour cette raison, Ménissier compare le tragique machiavélien au tragique d'un auteur de l'antiquité comme Thucydide³⁶⁵. En effet, dans la *Guerre du Péloponnèse*, il est possible de remarquer avec quelle infortune, malgré toutes leurs actions, leur courage et les stratégies mises en œuvre, les Athéniens perdent irrémédiablement pied jusqu'à la défaite complète contre les Lacédémoniens³⁶⁶. Toute la vertu dont ils font preuve pour établir leur hégémonie sur la Grèce ne leur permet pas d'échapper à leur propre décadence. À ce sujet, on peut lire, non sans émotion, le récit de la retraite des Athéniens en Sicile après leurs échecs répétés contre les Syracusains³⁶⁷. Il y a également le destin du pauvre Nicias qui, malgré son courage et sa clairvoyance, est mis à mort par les Syracusains après sa reddition. Sur cet infortuné, Thucydide écrit : « Nicias était, de tous les Grecs de mon temps, celui qui par son aspiration vers le bien méritait le moins pareille infortune »³⁶⁸. Cependant, comme dans l'histoire de Thucydide, pour Machiavel, l'honnêteté et la bonté n'aideront que très peu l'homme à se maintenir et à faire face aux forces qui s'agitent dans le monde politique. Comme il l'écrit dans *Le Prince* : « on voit aujourd'hui tel prince être heureux et demain aller à sa ruine, sans avoir vu changer en lui sa nature ou l'une quelconque de ses qualités »³⁶⁹. Malgré toutes les aptitudes qu'un homme ou qu'un peuple peut posséder, la seule vérité de l'histoire humaine est que la fatalité nous conduit incontestablement de la naissance à la mort.

De plus, pour bien comprendre le caractère tragique de l'action politique pour Machiavel, Thierry Ménissier invite à la lecture d'un texte poétique dans lequel l'auteur exprime le sens tragique de sa vision du monde³⁷⁰. Dans ce texte, le Florentin explique également clairement pourquoi une cité doit détourner le conflit vers des ennemis

³⁶⁵ Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.162-163

³⁶⁶ Ibid. p.162

³⁶⁷ Thucydide. *Histoire de la guerre du Péloponnèse II*. GF Flammarion. Paris. 1966. p.198

³⁶⁸ Thucydide. *Histoire de la guerre du Péloponnèse II*. GF Flammarion. Paris. 1966. p.206

³⁶⁹ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. Ch. 25. p.261

³⁷⁰ Thierry Ménissier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.308

extérieurs. En effet, dans ce poème intitulé *Capitolo de l'ambition* (1515)³⁷¹, Machiavel indique que dans la nature de l'homme, depuis sa naissance, subsistent deux maux qui le condamnent éternellement : l'ambition et l'avarice³⁷². Ces défauts le suivent et le pourchassent où qu'il aille et quoi qu'il fasse, lui apportant malheur et souffrance. Ainsi, pour éviter les tourments que font naître ces tares, dans le domaine de la politique, toute cité bien ordonnée doit porter ses troubles et ses agitations chez ses voisins, pour éviter que l'ambition qui anime ses citoyens ne la conduise à une sorte d'autodestruction³⁷³. L'auteur explique clairement que si une nation est dominante et que les autres subissent son hégémonie, alors que l'ambition règne également dans le cœur de tous les hommes, c'est que le peuple qui commande les autres est arrivé à organiser les rivalités et les conflits qui l'animent. Sur ce point Machiavel écrit :

Chaque fois qu'une cité, naturellement portée à la violence, se trouve munie de bonnes lois, et disciplinée,

C'est contre l'étranger qu'elle assouvit la fureur que ses lois et son roi lui interdisent d'assouvir sur elle-même.

Presque toujours alors ce mal s'apaise dans ses murs : c'est dans le bercail d'autrui qu'elle va porter ses ravages avec son drapeau³⁷⁴.

Inversement, si une cité est incapable d'organiser l'ambition furieuse qui anime ses citoyens, elle est vouée à la ruine. Machiavel écrit : « toute cité qu'habitent des hommes convoiteux mais couards est vouée à la servitude, à tous les maux et à tous les outrages »³⁷⁵.

³⁷¹ Ce texte a été écrit pour Luigi Guichardin (le frère de l'historien). Sa date d'écriture est l'objet de débats. On hésite entre l'année 1515 ou 1509. Voir Notes. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. p.1479

³⁷² Nicolas Machiavel. *Capitolo de l'ambition*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. p.91

³⁷³ Ibid. p. 93

³⁷⁴ Nicolas Machiavel. *Capitolo de l'ambition*. Œuvres complètes. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. Paris. 1952. p.93

³⁷⁵ Idem. Pour un autre parallèle intéressant, on peut lire et comparer, avec la vision machiavélique, le discours que tient le sophiste Calliclès à Socrate dans le *Gorgias* de Platon. Calliclès a, lui aussi, une conception brutale de

Ainsi, l'ambition et la conflictualité que fait naître ce défaut de la nature humaine conduisent le Florentin à penser que le moyen d'éviter les querelles internes est de faire la guerre ou, à tout le moins, de s'y préparer activement. La république prête à employer la violence et la force contre les États voisins est donc celle qui arrive à établir sa puissance et à demeurer libre. Si une cité ne peut accepter cette difficile réalité, elle sera asservie. En son sein, elle risque de voir les rivalités se transformer en guerre de partisans et elle finira alors par être contrôlée par une faction ou un tyran. De l'extérieur, elle paraîtra faible et elle subira la conquête et l'asservissement d'une nation rivale. Dans la pensée du Florentin, l'unité politique est donc contrainte à une espèce de non-choix : soit elle se prépare à la guerre, soit elle périt et perd sa liberté. C'est également en ce sens que l'on peut affirmer que la pensée politique machiavélique est tragique. L'homme en politique ne peut échapper aux passions et à la violence : soit il se prépare à orchestrer le conflit, soit il subit le conflit. Ainsi, il demeure prisonnier d'un dilemme maudit : le choix de se préparer à employer la violence ou être la victime qui subit la violence d'autrui. Qui plus est, encore plus fatalement, la pensée de Machiavel nous démontre que même si un État décide d'être l'agresseur, il finira nécessairement par provoquer des inimitiés qui le condamneront à être assailli et détruit à son tour. Plus un homme ou un État s'aventure et pousse la conflictualité loin devant lui, en guerroyant, et en espérant maintenir sa grandeur et sa liberté; plus il s'expose irrémédiablement à être rattrapé par la nature et la fortune. Un jour ou l'autre, comme Athènes et Rome ou comme ce pauvre Nicias, il finira par décliner et s'éteindre, pour n'être plus qu'un souvenir dans la mémoire des hommes.

la politique où l'État le plus puissant établit sa propre justice au détriment des peuples plus faibles. [482 b-e à 486 b-e]. Platon. Gorgias. Flammarion. Paris. p.213 à 219.

3.4 Conclusion

En somme, bien que cette vision du monde et de la politique soit profondément dérangeante³⁷⁶, Machiavel affirme que les États doivent se préparer à la guerre. La violence indéracinable des relations entre les hommes et entre les unités politiques le conduit à choisir une solution militaire pour encadrer et écarter, autant que faire se peut, les dangers de la vie politique. Cependant, le Florentin défend ce choix dans le but de faire face à la nécessité et de protéger la liberté politique de l'État. Comme nous avons tenté de le démontrer, il ne préconise pas cette idée dans le but de glorifier un modèle impérial éternellement conquérant. Bien au contraire, si ce penseur croit qu'il faut confier la garde de la liberté au peuple, c'est que cette solution répond mieux aux aléas de la réalité politique et permet à une république d'être apte à se défendre. De plus, quand Machiavel envisage de confier la garde de la liberté à un peuple en armes, il ne songe pas à une armée de métier. Il valorise plutôt une milice citoyenne où l'objectif premier est le service public et la protection de la liberté politique. En outre, le Florentin se montre particulièrement critique envers l'Empire romain qu'il associe à la dégénérescence de cette cité. De surcroît, lorsque ce penseur associe étroitement le conflit interne aux guerres extérieures et qu'il recommande aux républiques agitées de porter vers leurs voisins leurs interminables querelles, il le fait, avant tout, car il croit au caractère tragique du monde et il veut surtout éviter que les cités perdent leur indépendance, rongée par les rivalités intérieures.

Comprendre ce point de la philosophie machiavélique permet de saisir pourquoi ce penseur valorise l'action martiale et le geste violent. Ces moyens brutaux sont, pour lui, la meilleure façon de répondre à la cruauté des hommes et à la dureté du monde. De la sorte, on saisit ce que veut dire Machiavel lorsqu'il enjoint le prince à apprendre à ne pas être bon s'il veut se maintenir³⁷⁷. En politique, pour arriver à maîtriser, un instant, la conflictualité et les tumultes, il faut arriver à se faire « des remparts et des

³⁷⁶ Thierry Méniessier. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.331

³⁷⁷ Nicolas Machiavel. *Le prince*. Presses universitaires de France. Paris. 2000. Ch. 15. p.189

digues »³⁷⁸ pour éviter d'être submergé par la férocité de cet univers. Ainsi, loin d'être la doctrine des tyrans, la philosophie machiavélienne qui recommande d'agir avec force et audace est, avant tout, une tentative d'échapper momentanément à la fatalité de la nature et aux hasards de la fortune, par l'action politique, pour construire sa liberté³⁷⁹.

³⁷⁸ Ibid. Ch.25. p.259

³⁷⁹ Thierry Ménissier. Machiavel ou la politique du centaure. Hermann Éditeur. Paris. 2010. p.161

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Incontestablement, Nicolas Machiavel fut un penseur du conflit. Toute sa vie il fut directement confronté à la réalité tumultueuse du politique. Il vécut au temps des guerres civiles et des rivalités entre cités italiennes; il connut également l'invasion de Charles VIII, le pouvoir mystique de Savonarole, la puissance presque dynastique des Médicis et la force brute de César Borgia. Mais surtout, Machiavel serviteur de la République de Florence cohabita avec la crainte, quasi permanente, de voir sa propre cité kidnappée par des intérêts privés ou par des puissances étrangères³⁸⁰. Malheureusement pour le Florentin, il assista à la chute de la République et il souffrit dans sa chair de ces terribles événements. Néanmoins, malgré l'emprisonnement, la torture et l'exil, ce penseur développa une conscience froide et lucide du phénomène politique. Les temps de troubles poussent à la méditation et sont souvent féconds pour les esprits vifs et sensibles³⁸¹. Cette sensibilité et les réflexions développées, lors de sa retraite forcée, ont conduit Machiavel à témoigner dans son œuvre d'une réalité : la fragilité du politique. Cette vérité, souvent oubliée, nous rappelle que l'humain est un « être fini qui se dévoue à des œuvres périssables »³⁸² et malgré toute l'intensité de son dévouement, l'homme est irrémédiablement rattrapé dans son action par les limites de son geste, les passions qu'il fait naître, les querelles qu'il soulève et la brièveté de son existence. Dans ces conditions, dans ce tumulte infini où se défont et se refondent les empires, la liberté politique est toujours à construire et à protéger. C'est en un ce sens précis que l'histoire humaine est tragique pour Machiavel. Par la politique, l'humanité

³⁸⁰ Jacques Heers. Machiavel. Fayard. 1985. p.210-211

³⁸¹ Raymond Aron. Paix et guerre entre les nations. Calmann-Levy. 2004. p.13

³⁸² Raymond Aron. Mémoires. Robert Lafond. p.128

aspire à atteindre liberté et grandeur, tout en sachant que ce qu'elle édifie aujourd'hui s'effritera inévitablement demain. Tel Sisyphe, l'homme est contraint de porter une pierre qu'il doit inlassablement faire monter vers les plus hauts sommets pour la voir éventuellement redescendre. Cette conception tragique adoptée par un interprète comme Thierry Ménissier sur la fragilité de l'action politique chez Machiavel nous permet d'apprécier toute la richesse et la complexité de la philosophie de ce penseur italien. De plus, cette interprétation révèle toute la profondeur de l'analyse du Florentin sur la question du conflit.

Pour parvenir à cette compréhension nuancée de cette question, il nous fallut d'abord montrer qu'il n'y avait pas de rupture entre les *Discours* et les *Histoires*, contrairement aux grilles interprétatives proposées par les commentateurs dits « démocratiques » et « conservateurs » de Machiavel. En effets, il nous apparaissait impossible d'apprécier toutes les nuances de l'œuvre machiavélienne sur le thème du conflit, si l'on se limitait à l'idée d'une rupture ou d'un discours démocratique dissimulé. La critique de ces interprétations nous permit d'apprécier plusieurs éléments de l'œuvre de l'auteur italien. Ainsi, nous avons compris que Machiavel valorise et critique à la fois le conflit qui sévit à l'intérieur d'une unité politique. En effet, il approuve les conflits d'humeurs civilisés entre les élites et le peuple, tout en craignant les conflits de partisans. Les premiers peuvent favoriser la liberté et l'intérêt général; les seconds conduisent assurément à la guerre civile et à la fin de la liberté politique. Nous avons enfin souhaité dévoiler le lien qui existe chez ce penseur entre le conflit interne et les guerres extérieures. Pour bien saisir les nuances de la réflexion du Florentin, nous avons essayé de démontrer que sa pensée ne correspond pas à une notion comme l'impérialisme. Nous souhaitons montrer que, pour lui, la violence doit toujours être canalisée par le politique et celui-ci ne doit pas se laisser déborder par elle. De cette manière, si Machiavel valorise certains procédés guerriers, il le fait toujours dans l'objectif de préserver la cité d'une surenchère des conflits et pour préserver la liberté dans un univers violent où les conflits sont permanents.

Au final, ce que notre réflexion sur le conflit interne nous a permis de mettre en évidence, c'est la volonté permanente de cet auteur d'élaborer des moyens pour maintenir la liberté politique. Ainsi, si pour ce penseur le conflit est consubstantiel au politique, alors toute la question est de savoir comment maintenir une paix relative et la liberté des citoyens dans ce domaine violent de l'activité humaine. Sa réponse est à la fois simple et complexe : pour se maintenir libre, le citoyen doit s'assurer que le politique canalise le conflit qui, en quelque sorte, constitue le fondement de la cité. L'unité politique doit d'abord s'assurer de se protéger des ennemis extérieurs en étant capable de détourner les inimitiés internes vers ses frontières. Pour parvenir à cet objectif, la république doit créer une milice citoyenne qui produit une cohésion entre ses membres en les rendant responsables de leur liberté. Ayant la possibilité de porter les armes, le peuple représente également une menace pour tout individu ou tout groupe d'individus qui tenteraient de monopoliser le pouvoir. L'armée de la cité doit donc toujours rester plus nombreuse et plus forte que n'importe quel pouvoir particulier. De cette manière, par la crainte de la puissance publique, on dissuade la création de partis privés et armés. De plus, pour éviter que les citoyens ne se sentent simplement dominés ou écrasés par la force du pouvoir de l'État, la cité doit créer des institutions au sein desquelles les individus pourront mettre à jour leurs conflits et leurs récriminations de manière civilisée. De cette façon, on évite que les conflits entre individus, mais aussi entre les élites et le peuple, ne se transforment en guerres civiles. La participation de toute la population à ces institutions favorise également le développement d'un sentiment d'appartenance et de reconnaissance entre le citoyen et la cité. De surcroît, le Florentin insiste sur le fait qu'en république les carrières doivent être ouvertes aux talents et aux mérites de tous les individus. Elles ne doivent pas être accessibles aux seuls nobles ou aux seuls fortunés. De la sorte, on s'assure que l'ambition de chacun puisse se réaliser dans les grands offices de l'État et qu'elle serve le bien commun, tout en tenant compte des désirs particuliers.

En somme, en se préoccupant de la violence, du conflit et du caractère tragique de l'histoire des hommes, Nicolas Machiavel arrive à penser les conditions minimales de la liberté politique. Il veut avant tout éviter de voir la conflictualité submerger le politique, en entraînant les cités, par la guerre, entre les mains de puissances étrangères ou entre les mains d'intérêts privés, par le conflit civil. Le bien commun doit appartenir à l'ensemble de la communauté et non pas à un tyran, à un parti ou à un État voisin. Pour le Florentin, le rôle du politique est donc de protéger les individus des dangers extérieurs et d'assurer la concorde à l'intérieur, tout en permettant aux diverses rivalités de se manifester de manière pacifiée (sans violence extrême) au cœur même de la cité. Ce souci bien singulier de désirer canaliser le conflit en étant toujours préoccupé par la liberté politique dans un univers tragique et violent fait de Machiavel un auteur qui nous est à la fois proche et lointain. Proche, puisqu'il réfléchit, avant l'heure, sur l'organisation et l'encadrement civilisé des conflits au sein des sociétés. De nos jours, il paraît normal de vivre des luttes politiques animées, d'avoir des échanges agités et passionnés avec des gens qui défendent d'autres valeurs ou d'autres aspirations politiques que les nôtres sans dramatiquement outrepasser le cadre de la loi. Malgré quelques dérives occasionnelles, de manière presque triviale, dans les démocraties libérales occidentales, ces phénomènes nous paraissent être les bases de toutes démocraties tolérantes et pluralistes. Toutefois, Machiavel est également un penseur qui semble loin de nous puisqu'aux yeux de bon nombre de nos contemporains (en occident), le monde ne semble plus aussi violent qu'il pouvait apparaître à un homme de l'antiquité ou de la Renaissance italienne. Certaines des maximes de Machiavel nous paraissent alors avoir vieilli ou être simplement effrayantes.

Néanmoins, la fréquentation de son œuvre et l'étude de la question du conflit nous rappellent une réalité difficile que l'on souhaiterait parfois vouloir ignorer. Les libertés, les avantages, et la paix dont nous jouissons au sein des démocraties modernes sont des acquis avant d'être des droits inviolables et il n'est jamais certain que nous pourrions bénéficier éternellement de ces prérogatives. À ce sujet, la réflexion républicaine de

Machiavel peut inspirer le citoyen des démocraties libérales d'aujourd'hui en lui rappelant que les sociétés ouvertes font en quelque sorte un pari sur elle-même³⁸³. En accordant, la liberté aux citoyens de participer aux décisions politiques, en leur laissant une grande autonomie individuelle, en favorisant le pluralisme politique et spirituel, ces sociétés ne sont jamais certaines des chemins qu'elles emprunteront. Rien ne les garantit que de miser sur ces éléments les conduiront nécessairement à bon port et que des conflits insurmontables ne sont pas à l'horizon. À la suite d'Aron et de bien d'autres penseurs, il paraît légitime de se demander « si l'épanouissement des libertés, le pluralisme des convictions, l'hédonisme individualiste ne mettent pas en péril la cohérence des sociétés et leur capacité d'action »³⁸⁴. Comme si les sociétés libérales risquaient constamment de scier la branche sur laquelle elles se sont posées. Voilà pourquoi, comme le disait Aron, le citoyen des démocraties doit aider sa société à gagner son pari.

Cela est également une des grandes leçons de Machiavel, car, comme il nous le rappelle, en ce monde, la liberté politique est une chose fragile qu'il faut inlassablement construire et protéger. La démocratie, les libertés individuelles, l'indépendance des diverses communautés politiques ne sont pas des données à jamais acquises et celles-ci peuvent être menacées. La réalité internationale comporte toujours le risque de guerres; les êtres humains sont encore des créatures ambitieuses qui ont la possibilité d'employer toutes sortes de moyens peu recommandables et mêmes violents pour parvenir à leurs fins; les régimes démocratiques sont constamment menacés par la démagogie, la puissance de l'argent, la trop grande popularité de personnages douteux et le risque de conflits que comporte le pluralisme par l'opposition de valeurs. Ainsi, pour éviter ces maux et tenter de préserver la liberté politique, Nicolas Machiavel nous enseigne qu'il faut non seulement de solides institutions, mais également un engagement constant de l'individu dans la vie civique de la cité. En ce sens, pour éviter

³⁸³ Raymond Aron. Mémoires. Robert Lafond. 2003. p.680

³⁸⁴ Idem.

que la communauté politique ne souffre des calamités qui la menacent, les êtres humains doivent réapprendre qu'« ils sont citoyens avant d'être des particuliers »³⁸⁵ et qu'il n'est pas illégitime de s'engager et même parfois de se sacrifier pour que le collectif puisse exister librement dans un monde qui trop souvent le menace.

³⁸⁵ Raymond Aron. Mémoires. Robert Lafond. 2003. p.126

BIBLIOGRAPHIE

A) *œuvres de Nicolas Machiavel*

Machiavel, Nicolas. *Discours sur la première décade de Tite-live*. Nrf. Gallimard. 2004. 575p.

Machiavel, Nicolas. *Le prince*. Presses universitaires de France. 2000. 439p.

Machiavel, Nicolas. *Œuvres complètes*. Paris. Bibliothèque de la pléiade. Éditions Gallimard. 1952. 1639p.

B) *ouvrages et articles des commentateurs*

Aron, Raymond. *Machiavel et les tyrannies modernes*. Éditions de Fallois. 1993. 438p.

Bergès, Michel. *Machiavel, un penseur masqué?* Édition complexe. Bruxelles. 2000. 360p.

Berlin, Isaiah. *L'originalité de Machiavel*. in *Isaiah Berlin. À contre-courant*. Albin Michel. 1988. [p.88 à 143.] 403p.

Bock, Gisela. *Civil Discord and Machiavelli's Istorie Fiorentina*. In *Machiavelli and Republicanism*. Edited by Gisela Bock, Quentin Skinner and Maurizio Viroli. Cambridge University press. 1990. p.181-201.

Bock, Gisela. Skinner, Quentin. Viroli, Maurizio. *Machiavelli and Republicanism*. Cambridge University press. 1990. 316p.

Butters, Humfrey: *Machiavelli and the Medici*. The Cambridge Companion to Machiavelli. Najemy, John M. Cambridge. New York. 2010. p.64-79

Del Lucchese, Filippo. *Tumultes et indignation*. Éditions Amsterdam. 2010. 301p.

Heers, Jacques. *Machiavel*. Fayard. Paris. 1985. 459p.

Hörnqvist, Mikael. *Machiavelli and empire*. Cambridge University press. 2004.309p.

Hörnqvist, Mikael. *Machiavelli's military project and the Art of War*. In *The Cambridge Companion to Machiavelli*. Najemy, John M. Cambridge. New York. 2010. p.112 à 127

Gaille, Marie. *Le gouvernement mixte*. Publication de l'Université de Saint-Étienne. 2005. 230p.

Gaille, Marie et Ménissier, Thierry. *Lectures de Machiavel*. Ellipses. 2006. 365p.

Gaille, Marie. *Machiavel*. Éditions Tallandier. 2005. 281p.

Gaille, Marie. *Machiavel et la tradition philosophique*. Presses Universitaires de France. Paris. 2007. 155p.

Gerbier, Laurent. *Constitution mixte et complexion civile chez Machiavel*. In *Le gouvernement mixte*. Études réunies et introduites par Marie Gaille. Publication de l'université de Saint-Étienne. 2005. [57 à 70] 232p.

Gilbert, Félix. *Machiavel et Guichardin*. Paris. Éditions du Seuil. 1996. 277p.

Guineret, Hervé. *L'art de la guerre et la question des armes propres*. In Gaille, Marie et Ménissier, Thierry. *Lectures de Machiavel*. Ellipses. 2006. p.129 à 149

Manent, Pierre. *Naissance de la politique moderne*. Éditions Gallimard. 2007. 284p.

McCormick, John P. *Machiavellian Democracy*. Cambridge University Press. 2011. 252p.

McCormick, John P. *The Rhetoric and Reality of Class Politics in Machiavelli's Istorie Fiorentina*. Conférence prononcée le 16 mars 2015 à l'European University institute. Texte en format PDF disponible en ligne à cette adresse : https://apps.eui.eu/Events/download.jsp?FILE_ID=7566

Ménissier, Thierry. *Le vocabulaire de Machiavel*. Ellipses. 2002. 63p.

Ménissier, Thierry. *Machiavel ou la politique du centaure*. Hermann Éditeurs. Paris. 2010. 547p.

Ménissier, Thierry. *Philosophie politique et anthropologie de la férocité. Raisons politiques*, n°9, février 2003, p. 19-31.

Ménissier, Thierry. *République ordre collectif et liberté civile*. In Gaille, Marie et Ménissier Thierry. *Lectures de Machiavel*. Ellipses. 2006. p.151- 191

Nadeau, Christian. *Machiavel Domination et liberté*. In *Philosophiques* 30/2- Automne 2003, p.321-351.

Najemy, John M. *The Cambridge companion to Machiavelli*. Cambridge University press. 2010. 282p.

Pocok, J.G.A. *Le moment Machiavélien*. Presses Universitaires de France. 1997. p.586

Skinner, Quentin. *Les fondements de la pensée politique moderne*. Albin Michel. Paris.2001. 923p.

Skinner, Quentin. *Machiavel*. Éditions du Seuil. Septembre [1989]. 2001 trad. Fr. 166p.

Strauss, Léo. *Pensées sur Machiavel*. Éditions Payot et Rivages. [1958] 2007. 369p.

Winter, Yves. Plebeian Politics: Machiavelli and the Ciompi Uprising. In *Political Theory*. 2012. 40(6) p.736-766.

Zancarini, Jean-Claude. *Les humeurs du corps politique : le peuple et la plèbe chez Machiavel*. Laboratoire italien. Article n°394. Jan.2001. p.25-33.

C) *ouvrages divers et autres textes*

Aron, Raymond. *Mémoires*. Robert Lafond.2003. 776p.

Aron, Raymond. *Paix et guerre entre les nations*. Paris. Calmann-Levy. 2004. [1962]. 794p.

Aristote. *Les politiques*. Paris. GF Flammarion. 2015. 589p.

Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques. 7^e éditions. Guy Hermet, Bertrand Badie, Pierre Birnbaum, Philippe Braud. Armand Colin. 2010. 315p.

Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Tel. Gallimard. 1976. 211p.

Foucault, Michel. « *Il faut défendre la société* ». Cours au collège de France. Seuil. Gallimard. 2004. 283p.

Freund, Julien. *L'essence du politique*. Éditions Dalloz. [1965] 2008. 867p.

Freund, Julien. *Sociologie du conflit*. Presses Universitaires de France. 1983. 380p.

Jurdjevic, Mark. *A great and wretched city*. Harvard University Press. 2014. 295p

Keegan, John. *Histoire de la guerre*. Éditions Perrin. 2014. 628p.

Lefort, Claude. *Les formes de l'histoire*. Éditions Gallimard. 1978. 329p.

Manent, Pierre. *Histoire intellectuelle du libéralisme*. Calmann-Lévy. 1987. 250p.

Montesquieu. *De l'esprit des lois*. Flammarion. 2008. 1184p.

Rousseau, J-J. *Du contrat social*. Paris. Garnier – Flammarion. 1966. 187p.

Platon. *Gorgias*. Paris. Garnier Flammarion. 1987. 382p.

Polybe. *Histoire*. Éditions Gallimard. 1970.1619p.

Thucydide. *Histoire de la guerre du Péloponnèse I et II*. Paris. GF Flammarion. 1966.
Tome I : 372 pages et Tome II : 311 pages.